

*Raymond Frébault*

**Souvenirs d'enfance et de jeunesse  
à Crux-la-Ville**

1913 -1931

suivis de

**Dans une ambiance de guerre**

1914-1940





*Raymond FREBAULT*

*est né en 1913 dans la Nièvre à Crux-la-Ville, où il a vécu jusqu'en 1931.*

*Il est le fils de Baptiste FREBAULT et de Marie-Jeanne MARTIN.*

*Son père participa à la guerre de 14-18, lui-même à celle de 39-40*

*Le présent document est la réédition en version numérique de l'ouvrage qu'il a écrit en 1992  
« Souvenirs d'enfance et de jeunesse »*

*L'édition initiale a été pleinement respectée. Toutefois, pour en améliorer la qualité, la plupart des illustrations ont été numérisées à partir d'originaux. En prolongement du document, il a été ajouté un hors-texte intitulé « Compléments », rassemblant informations et photos sur cette période.*

*L'initiative en a été prise par Jean FREBAULT, Michel GEOFFROY, et Michel PILLON, lequel a assuré le travail de numérisation ainsi que la mise en œuvre du hors-texte.*

*Mai 2021*





## AVANT-PROPOS

C'est avec grand plaisir et émotion que je présente cette nouvelle édition des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de mon père Raymond FREBAULT, né à CRUX-LA-VILLE en 1913, où il résida jusqu'en 1931.

Devenu par la suite instituteur, métier qu'il exerça à Rouy de 1936 à 1954 puis à Nevers, mon père témoigne dans ce récit de son grand attachement à sa commune de naissance. Il en parlait souvent à mon frère Alain et à moi, ainsi qu'à notre mère également institutrice.

Sa grand-mère maternelle, Caroline MARTIN, tenait le « Café du Nord » au centre du bourg, où il y avait alors beaucoup de commerçants et artisans. Sa mère Marie-Jeanne MARTIN dite « Ménie » avait installé en 1914 un atelier de couture place de l'Eglise. Elle s'était mariée en 1911 avec Baptiste FREBAULT, charron à Bazolles, qui fut mobilisé en 1914 et mourut en Serbie en 1918. Veuve de guerre, Marie-Jeanne se remaria en 1925 avec Antoine MICHEL, et en 1931, le couple déménagea à Saint-Saulge pour ouvrir rue Marceau un magasin de tissus intitulé « Nouveautés-Confections »

Pour les lecteurs qui habitent ou ont une histoire familiale à Crux-la-Ville, pour ceux qui sont attachés à ces territoires ruraux du centre de la Nièvre, ces souvenirs de Raymond FREBAULT proposent un récit vivant et humaniste, émaillé d'anecdotes savoureuses et de portraits attachants, portraits de personnes que certains reconnaîtront.

C'est la vie d'un village nivernais à cette époque qui est ainsi illustrée, avec les gamins à l'école, les relations avec le curé, les fêtes, événements et rituels, des personnages parfois hauts en couleur, le parler local, et ces nombreux métiers de commerçants et artisans qui sont passés en revue. Mon père doit beaucoup en particulier aux trois instituteurs qui se sont succédé, et au menuisier du village qui lui a appris à fabriquer des meubles.

Un autre chapitre est consacré à des souvenirs de guerre qui, même si on s'éloigne quelque peu de Crux-la-Ville, traduisent bien l'ambiance qui a aussi marqué cette époque.

Je tiens à vivement remercier Michel PILLON dont une partie de la famille est originaire de Crux-la-Ville, qui s'intéresse particulièrement à la commune et à son histoire. Passionné de généalogie, il a engagé un travail approfondi sur l'histoire des familles de Crux et sur la biographie des soldats de la guerre de 14-18. C'est Michel PILLON qui eût l'idée de cette édition numérique et en a assuré la réalisation.

J'exprime ma chaleureuse gratitude à Michel GEOFFROY. Natif de Crux-la-Ville, aujourd'hui conseiller municipal après avoir exercé des responsabilités dans les services des ministères de l'Équipement, de l'Environnement et de la Culture, il est un très bon connaisseur de l'histoire et du patrimoine de cette commune. Diplômé du Centre d'anthropologie des sociétés rurales de Toulouse, il est l'auteur d'un mémoire sur la période 1850-1930 à Crux-la-Ville.

Michel GEOFFROY a connu mon père et a eu dans les années 90 des échanges nourris avec lui. Il était pleinement qualifié pour rédiger la préface.

## PREFACE

C'est un honneur et une fierté que d'introduire le récit d'un homme de l'envergure de Raymond FREBAULT. Un véritable humaniste, pédagogue de métier mais pas uniquement. Meneur d'hommes, militant de la laïcité, initiateur et créateur de lieux de ressources et de rencontres, le sens du service public chevillé au corps. Son fils Jean n'écrit-il pas qu'il a reçu de son père des «valeurs de tolérance, ouverture, curiosité, attention aux autres».

J'ai connu Raymond essentiellement à la suite de sa vie professionnelle. Curieux l'un comme l'autre de nos racines communes, nous avons copieusement échangé sur Crux-la-Ville, entre autres. Nous avons même mené une «expédition» jusqu'à Chatel-Censoir dans l'Yonne à la recherche de documents de Sylvain Commeau, instituteur à Crux-la-Ville, une sacrée personnalité qui y a institué bon nombre d'activités post-scolaires. C'était un plaisir de recevoir des courriers estampillés « Raymond Frébault, 13 rue Claude Perrin, Les Montapins, 58000 Nevers » commençant régulièrement par « Cher ami ».

Raymond était donc fortement attaché à la Nièvre, où il est né le 23 décembre 1913, précisément à Crux-la-Ville, au milieu du département. Son père, Baptiste, charron, était un de « Ceux de 14 » comme les a appelés le grand écrivain decizois Maurice Genevoix. En effet il est mort pour la Patrie sur le front serbe le 30 octobre 1918, à 34 ans, des suites d'une broncho-pneumonie grippale. Sa mère était couturière et ses grands-parents maternels tenaient le « Café-Restaurant du Nord » sur la place de l'église de Crux-la-Ville.

Issu (comme moi) d'un milieu modeste, il a reçu et intégré les valeurs de la République, puis a su les enseigner, les partager et les valoriser. Il a éveillé sa curiosité dans le creuset qu'il décrit : Crux-la-Ville, berceau de son enfance et de sa jeunesse.

Son récit nous fait vivre les veillées, les fêtes patronales, les hivers rigoureux, les Brandons, les jeux d'enfants... Des passages savoureux transcrivent les facéties des gamins qui s'amuse, par exemple, à monter dans le clocher sonner les cloches, ou encore, une tentative de traversée de l'étang du Merle en radeau... Défilent aussi les très nombreux commerçants et artisans, et spécialement les ambulants. C'est l'époque aussi de l'installation de l'Electricité (vers 1920), de la première «TSF», de l'arrivée des «Torpédos» ...mais on emprunte aussi le petit chemin de fer «économique» Saulieu-Nevers, dénommé le Tacot.

Après le « Certificat », Raymond quitte Crux pour entrer au collège, pas très loin, à Corbigny, en octobre 1925. Puis il fait l'Ecole Normale d' Instituteurs de Varzy. Le recueil de souvenirs narre ensuite son service militaire en Tunisie en 1935-36, ce qui apporte une note exotique en nous sortant du Nivernais. Rappelé sous les drapeaux en septembre 1939, il raconte ensuite l'impressionnante débâcle de juin 1940 pendant l' « Exode », où il se révèle un efficace cadre militaire, prenant au cours de chaque situation les bonnes initiatives. On suit une épopée tout bonnement ahurissante et incroyable, menée par Raymond qui conduit une petite troupe de soldats, de la Meuse jusqu'à Toulouse, en passant par la Nièvre. Ils ne seront pas faits prisonniers, et avec une chance inouïe ils franchiront les ponts avant qu'ils ne soient dynamités... Tout cela raconté avec bonhomie ! Ce n'est pas dans le style de Raymond de mettre en avant ses faits d'armes, son grade... d'ailleurs je ne l'ai jamais entendu évoquer ses actions de juin 1940.

On aimerait lire la suite, mais le récit s'arrête au 9 août de cette drôle d'année, de cette « drôle » de guerre, date à laquelle il retrouvera son poste d'instituteur à Rouy. Il faut savoir qu'il a créé dans ce village, le huitième Foyer Rural de France, inauguré en 1946 par le ministre de l'Agriculture. La carrière d'instituteur de Raymond se poursuivra à Nevers, où il sera actif comme conseiller municipal et comme président de la Fédération des Œuvres Laïques, fondateur du premier Centre Départemental de Documentation Pédagogique de l'Académie de Dijon. Il est à l'origine aussi du Musée Nivernais de l'Education. Ces actions ont d'ailleurs fait l'objet de publications de sa part. Raymond Frébault est décédé à Nevers le 23 mai 1999.

Témoin avisé de la société rurale d'entre les deux guerres mondiales, Raymond Frébault a observé, appréhendé et restitué ce qui fait la petite Histoire dans la grande. Débordant largement du cadre de Crux-la-Ville, voire du centre de la France, cette rétrospective pleine de vie est représentative de l'identité de générations qui ont baigné dans la ruralité (avant que ce concept soit « tendance »), ouvrant aussi sur d'autres univers.

Michel GEOFFROY



*Raymond Frébault*

# *souvenirs*

*d'enfance et de jeunesse*



*A Renée,  
à mes enfants Jean et Danièle, Alain et Catherine,  
à mes petits-enfants,  
à tous les miens...*

*Devenu septuagénaire, je me suis aperçu que le souvenir des faits, des  
événements dans leurs moindres détails, de ma plus tendre enfance,  
surgissaient à mon esprit avec une précision extraordinaire !*

*J'en ai profité, au fil des années pour prendre de nombreuses notes et je les  
ai précieusement rangées.*

*Au crépuscule de ma vie, j'ai souhaité les classer, les mettre en forme et  
rédiger une histoire très banale, mais heureuse et riche humainement, dans  
une famille de gens simples...*

*J'ai ajouté le récit aussi fidèle que possible de ma participation à la "drôle  
de guerre" qui méritait, je pense d'être conté.*

*Puissent ces quelques pages, intéresser mes chers enfants et petits enfants.*

*Avec toute mon affection,*







*"Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?"*

*Lamartine (Milly)*



*Ode à mon village,*

*Ô Crux-la-Ville, pays où j'ai vu le jour,  
A l'orphelin, tu as su donner le bonheur.  
Un foyer uni m'apporta sa chaleur,  
L'enfant, heureux de vivre, t'aimera toujours.*

*Ton école, ses maîtres, m'ont initié au savoir,  
Ils furent pour moi de merveilleux enseignants.  
Ma vie réussie, je leur suis reconnaissant,  
Je te le dis, car de cette vie j'arrive au soir...*

*J'aime ton bourg ordonné, coquet et vivant,  
Tes lacs et chemins, belle nature.  
J'aime ta modeste église à la fière allure,  
Tes ouvriers, tes admirables artisans.*

*De loin, ému, je repère ton fin clocher,  
Crux-la-Ville mon beau village,  
Je t'aime.*



# SOMMAIRE

I MES ORIGINES FAMILIALES .....	19
II LA RELIGION .....	29
III MON ENFANCE A CRUX-LA-VILLE.....	37
1. L'écolier - 2. Nos jeux - 3. Le tacot	
4. Les fêtes patronales -5. Les autres animations	
6. Commerçants et artisans ambulants	
7. Les bruits familiers - 8. Chez les artisans	
9. Le collégien	
IV DANS UNE AMBIANCE DE GUERRE.....	81
1 La guerre 1914-1918	
2. L'entre-deux guerres	
3. Le service militaire 1935-1936	
4. La guerre 1939-1945	
V LE PARLER LOCAL .....	135
VI LES DEBUTS DE LA PUBLICITE ET LA T.S.F.....	139
VII CONCLUSION.....	145
-----	
COMPLEMENTS.....	147
Parcours de Raymond Frébault	
Personnes citées - Sylvain Commeau instituteur	
Notes complémentaires – Métiers	
Crux-la-Ville en 1921 : population, activité	
Lieux d'habitation à Crux-la-Ville et à Saint-Saulge	
Parentés – Traces de Baptiste Frébault à Crux-la-Ville	
Itinéraire de Saint Mihiel à Pouy-de-Touges	
Cartes	



## I MES ORIGINES FAMILIALES

**M**a souche paternelle a vécu dans le Bazois, plus particulièrement à Bazolles et dans les environs.

Du côté maternel, mes ancêtres sont originaires de Crux-la-Ville et de Saint-Révérien.

Les deux communes, Bazolles et Crux-la-Ville, au centre du Nivernais, ne sont distantes que d'une dizaine de kilomètres.

Mon grand-père, *Denis Frébault*, habite Meuré à deux kilomètres à peine du bourg de Bazolles, après avoir épousé le 26 février 1881 *Jeannette Jaillette*, originaire d'un autre village de la commune de Bazolles : Jailly, où son père est tisserand.

Ils n'ont que quelques lopins de terre pour vivre, tout près de leur petite maison couverte de paille... alors que les grands-parents de mon grand-père *Denis (Frébault Jean le jeune, dit "Cadet")* sont propriétaires à Meuré et dans un village voisin, Mougny ! Sa mère est fille mère, ceci explique peut-être cela !... Expie-t-il la "faute" de sa mère ?! Il y a aussi des procès de voisinage qui créent bien des difficultés à mes grands-parents. Heureusement, ils sont tous les deux très courageux !

Mon grand-père travaille comme journalier, aux carrières de "Picampois" et "la Vauvelle", entre Sardy-les-Epiry et Corbigny. Il parcourt à pied les 7 ou 8 kilomètres et ne rentre à Meuré que le dimanche matin, pour rejoindre son lieu de travail le dimanche soir. Il extrait des cailloux, pour l'entretien des routes.

A l'occasion, avec son chariot attelé de trois ânes, il transporte du bois des forêts voisines jusqu'aux berges du canal à Bazolles. Ce bois, chargé par d'autres journaliers sur des péniches, prend la direction de Clamecy où il servira à la fabrication de traverses pour les chemins de fer, de charbon de bois ou pour le chauffage.

Mes grands-parents donnent le jour à trois enfants, mais en 1889 à 46 ans, mon grand-père meurt d'un "chaud et froid".

Ma grand-mère reste seule pour élever ses trois jeunes garçons : *Denis-Marie* (on l'appelle "*le Mari*") a 7 ans, *Baptiste* qui deviendra mon père a 5 ans et *François* n'a que 3 ans.

Pour élever ses trois "barboulotes"<sup>(1)</sup> ma grand-mère (*la Mère Denis* ou *la Mée D'Nite*, comme on l'appelle familièrement), fait preuve d'un grand courage.

Elle va travailler régulièrement "en journée", au château de Meuré et à la ferme du Coudray à environ 2 kilomètres. Elle fait le ménage, la buie<sup>(2)</sup> le repassage, le raccommodage, et souvent la cuisine.

Occasionnellement, elle est très demandée dans d'autres fermes, pour les battages de céréales en particulier, car il faut nourrir parfois une dizaine d'hommes supplémentaires, souvent pendant plusieurs jours !

En rentrant le soir, elle rapporte du bois mort qu'elle ramasse dans la forêt et dont elle fait un fagot plus facile à transporter sur son dos. Il faut en effet, assurer le chauffage de la grande pièce commune, qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher.

Deux grands lits à baldaquins occupent le fond de la pièce. L'été, on fait la cuisine dans l'âtre et l'hiver, on installe le petit poêle à deux marmites au milieu de la pièce afin de bénéficier de la chaleur des tuyaux... et on peut se chauffer les pieds sur la "taque"<sup>(3)</sup>.

Et tout brillait dans cette modeste demeure où l'on entrait souvent sur ses chaussettes, pour ne pas salir le sol garni de dalles à l'entrée et ailleurs de carreaux cirés !

Ma bonne grand-mère, menue, mais résistante et infatigable cultive elle-même son grand jardin et fait labourer "l'ouche", petit champ contigu pour récolter l'avoine destinée à ses volailles.

Elle élève en effet des poules, des oies et des lapins. Il y a quatre bouches à nourrir et peu d'argent rentre à la maison... car à cette époque, il n'y a aucune aide familiale !

Au retour de l'école ou le jeudi, les trois garçons sont souvent seuls à la maison, ils font leurs devoirs scolaires, assurent de menus travaux prévus à l'avance... et tout cela sous la responsabilité de l'ainé *Mari*, qui s'acquitte scrupuleusement de sa mission et doit en rendre compte dans le détail, au retour de la maman très sévère, mais juste, très exigeante sur tous les plans : obéissance, travail, propreté, politesse, honnêteté...

(1) Terme local, désignant la coccinelle.

(2) Grosse lessive mensuelle à la cendre de bois.

(3) Large plaque de fonte horizontale à la base du poêle, qui permet de présenter les pieds à la flamme et éventuellement de maintenir les plats au chaud.



Elle veille à donner à chacun, un "solide" métier et pour cela, cherche des patrons bons artisans et susceptibles de les prendre en apprentissage.

Elle les trouve à Crux-la-Ville. *Paul Lefloch* apprendra le métier de sabotier à l'aîné *Mari*, quant aux deux autres, *Baptiste* et *François*, ils deviendront de très bons charrons grâce à *Louis Louvrier*, patron très réputé.

Mon grand-père maternel *Paul Martin*, cafetier à Crux-la-Ville, né le 29 août 1865 à Saint-Révérien où son père est sabotier, épouse à Saint-Saulge le 7 mai 1890, *Caroline Adam*, domestique à Saint-Saulge, née le 21 juin 1868 à Crux-la-Ville.

Ils s'installent aussitôt dans ce bourg de Crux-la-Ville très coquet et très vivant, grâce à ses nombreux commerçants et artisans. Il y a quatre classes, beaucoup de jeunes, plusieurs foires par an, deux fêtes patronales, le 24 juin ( la Saint-Jean) et le 15 août.

Mes grands-parents créent le "Café du Nord" au centre du bourg et *Paul*, mon grand-père est employé au service des Postes. Il transporte le courrier avec une voiture à cheval jusqu'à la gare de Prémery(\*), puis plus tard, avec la construction du Chemin de Fer Economique "le Tacot", jusqu'à Saint-Saulge, qui n'est qu'à 7 kilomètres, en attendant que la ligne passe à Crux-la-Ville et continue au delà : Saint-Révérien, Corbigny ...

Ma grand-mère *Caroline*, assure la vie du "café" tout près de l'école et de la mairie, avec un restaurant et un magasin de chapellerie.

Ils auront bientôt trois enfants, l'aînée *Marie-Jeanne* dite "*Ménie*" qui deviendra ma mère, puis *Paul* et *Fernande*.

Mon grand-père décède aussi très jeune, en 1906 à l'âge de 41 ans. Je n'ai ainsi connu aucun de mes grands-pères.

Ma grand-mère *Caroline* continue donc seule, le commerce pour élever elle aussi ses trois enfants, *Ménie* a 15 ans, *Paul* 14 ans et *Fernande* 7 ans.

Son "café" est très fréquenté car c'est le seul des trois cafés du bourg où il y a de la jeunesse. Plus tard d'ailleurs, des bals y seront organisés chaque dimanche.

(\*)Prémery à 18 km de Crux-la-Ville est sur une "grande ligne" PLM (réseau Paris.Lyon.Marseille) Nevers - Clamecy -

*Baptiste Frébault*, en apprentissage chez le charron *Louis Louvrier*, devient rapidement l'ami de *Paul Martin* et bientôt ce qui devait arriver arriva, il épouse la soeur de son ami, *Ménie*, couturière.

Mes parents se marient à Crux-la-Ville le 12 juin 1911 et ils partent à Bazolles où mon père installe au bourg, un atelier de charbonnerie. Début décembre 1913, ma mère revient à Crux-la-Ville pour accoucher. Elle me donne le jour le 23.

J'ai donc 7 mois lorsque la guerre est déclarée. Mon père est mobilisé le 2 août 1914 et ma mère vient habiter à Crux-la-Ville avec son jeune bébé... j'y passerai toute mon enfance.

Ma mère installe son atelier de couture dans une petite maison place de l'église, tout près du café de ma grand-mère. Le travail afflue car c'est une excellente couturière, deux ou trois apprenties et ouvrières l'aident en permanence.

Elle est très occupée, je suis donc élevé pratiquement par ma grand-mère *Caroline*, mais elle aussi est tenue par son commerce... je jouis donc par la force des choses, de beaucoup de liberté.

Inconsciemment, je dois "souffrir" de l'absence d'un homme dans ma famille, c'est pourquoi je vais aussi souvent que je le peux, chez nos voisins épiciers, *monsieur et madame Bernard* qui m'ont pris en affection.

Je suis tout particulièrement *Charles Bernard* dans ses occupations, je le questionne sans arrêt et avec beaucoup de bonne volonté, il essaie de satisfaire toutes mes curiosités.

Au magasin, je suis très heureux, j'ai souvent droit à un bonbon mais surtout, on me laisse faire toutes mes fantaisies.

Je joue au marchand, faisant questions et réponses, je bouleverse un peu le bon ordonnancement des rayons, je ne remets pas toujours les choses à leur place, je pèse sur la balance Roberval et je renverse le sel ou le riz... mais ces braves "petits vieux" sont très tolérants avec moi !

Ils réagissent cependant à certains abus... ainsi à cette époque, on livrait beaucoup de denrées (sel, sucre en poudre, riz, haricots secs, lentilles...) dans des sacs de jute, aux bords bien roulés, alignés sur le sol le long du comptoir et dans lesquels on puise avec une sorte de grande cuillère ou pelle arrondie en bois ou métal, pour faire la pesée.

Un jour, " bien inspiré", j'entreprends de mélanger riz et haricots ! Heureusement, *madame Bernard* est arrivée avant que les dégâts ne soient trop importants... j'ai tout de même droit à un semblant de fessée !

Ils cultivent un petit jardin, rue de la Vigne, entre l'école des filles et la boulangerie de mon oncle *Roy*. Dans ce jardin il y a beaucoup de treilles et lorsque les raisins sont mûrs, j'en suis gavé.

J'aime par dessus tout, leur faire raconter des histoires et les heures passent délicieuses.

Ma mère est souvent obligée de venir me chercher et pour jouer, *Madame Bernard* me dit de venir me cacher. Je plonge la tête dans son grand tablier bleu, comme l'autruche dans le sable. Elle dit alors à ma mère, avec un bon sourire,

- *Raymond* n'est pas là !

et j'ajoute bien fort,

- il n'est pas là !

Pourquoi aussi, venir troubler des moments aussi agréables...

J'admire les bonbons multicolores dans les bocaux de verre et bientôt, j'essaie de déchiffrer les gros titres des produits qui sont sur les rayons... c'est peut-être là, mon premier apprentissage de la lecture ?



Caroline  
et Paul Martin mon grand-père  
postier



Mon père, à droite, en apprentissage  
chez Louis Louvrier (au milieu), maître-charron à Crux-la-Ville

Mes parents, le jour de leur mariage  
le 12 juin 1911, à Crux-la-Ville



Jeannette Frebault,  
grand-mère Denis



Grand-mère Caroline



Maison où habitaient mes parents au bourg de Bazolles en 1913.  
Le logement se trouvait à gauche et l'atelier de mon père à l'extrémité, à droite.  
(Immeuble modernisé vers 1970)



Devant l'atelier de Charonnage de mon père qui tient une scie, à côté de ma mère, qui tient un petit chat, ma tante Fernande (La 'Naine' diminutif pour ma marraine)...avant-dernière à droite ma Grand-mère Denis





1916



Avec ma mère en 1917



1918

Avec les attributs guerriers  
fournis par le photographe



1923



Une des dernières chaumières nivernaises, conservée en Morvan, par le Conseil Général de la Nièvre - Même type de construction que celle de ma grand-mère.



La maison de ma grand-mère, dans son état actuel au village de Meuré, près de Bazolles.  
La couverture en chaume, a été remplacée par de la tuile, vers 1925.



1917 Départ pour Meuré hameau de Bazolles  
De gauche à droite : Raymond (vers 4 ans), Naine (*Fernande Martin*), Tante Marie (*dont le mari Edouard Roy et le fils Paul Roy étaient boulangers à Crux*), Arlette Manouvrier, Grand-mère Caroline, Mme Manouvrier, Grand-mère Denis  
(*La photo est prise en face de notre maison*)



Voiture de poste de mon grand-père Paul Martin en 1901  
De gauche à droite : 2<sup>ème</sup> grand-mère Caroline, 4<sup>ème</sup> grand-père, 7<sup>ème</sup> oncle Paul



## II LA RELIGION

Mes grands-parents sont catholiques "comme tout le monde" par tradition, mais ne pratiquent pas. Ma mère par contre, qui a une très belle voix et aime chanter est vite remarquée par le curé qui la sollicite très tôt, pour faire partie du groupe de chanteuses à l'église.

Elle accepte, je suis sûr, avec fierté et elle excelle avec l'accompagnement de l'harmonium. Je me souviens d'avoir entendu dire que des personnes venaient aux offices uniquement pour l'entendre chanter... C'est hélas, un don qu'elle ne m'a pas transmis...

Elle est croyante, bien sûr, et cette obligation qu'elle a acceptée, d'aller chanter à la messe du dimanche et aux offices religieux, entraîne, une pratique de la religion qui ne fait cependant pas d'elle une bigote de village.

La guerre et son jeune veuvage (mariée en 1911, mon père mobilisé dès le début de la guerre en 1914, décédé en Serbie le 30 octobre 1918) contribuent je crois, largement à accentuer ses sentiments et son comportement.

Je suis donc baptisé et dès que je peux marcher, elle m'emmène parfois à l'église, à la messe du dimanche où je supporte difficilement l'immobilité et le silence.

Il m'est d'ailleurs arrivé de m'échapper et d'aller retrouver ma grand-mère *Caroline* au "café" où l'ambiance est beaucoup plus agréable.

Une petite anecdote que j'ai entendue cent fois : j'accompagne ma mère chez l'épiciers *Prilot* dont le magasin est derrière l'église. Chemin faisant, je lui demande de m'acheter des bonbons. Elle refuse, trouvant sans doute suffisants, ceux que me donnent abondamment les épiciers *Bernard*, nos grands amis, qui m'adorent.

A ce moment précis, nous passons sous l'un des vitraux de l'église qui représente Sainte Bernadette dont la Châsse est à Nevers et ma mère me dit :

- tu vois mon chéri, la petite Bernadette dit qu'il ne faut pas manger trop de bonbons...

Je répons avec colère :

- Tlot ! Belnavette !

En bon français : "Crotte ! Bernadette !"

Cette répartie spontanée a beaucoup fait rire par la suite, mon entourage, mais sur le moment ma mère a été très indignée et je pense qu'elle a beaucoup prié pour me faire pardonner. Cela en effet, laissait mal augurer de mon avenir... tout au moins sur ce plan.

Le curé de l'époque est l'abbé *Corbier*, il exercera son ministère à Crux-la-Ville de 1905 à 1930. C'est un très brave homme, d'une grande gentillesse, la bonté personnifiée, l'ami des pauvres et j'ai compris par la suite, qu'il ne faisait aucun prosélytisme.

Notre maison, celle où ma mère exerce son métier de couturière est proche du presbytère et nos jardins sont contigus. J'ai donc souvent l'occasion de rencontrer l'abbé *Corbier*... et parfois, il m'emmène jusque dans sa chambre. Je le suis volontiers car je sais qu'il y a toujours des dragées à la clé. J'ai certainement été le plus gros consommateur de dragées et de pralines (1) que les parents avaient coutume d'offrir au curé à l'occasion des baptêmes.

Bientôt, grandissant, un évènement inévitable se produit et qui me contrarie beaucoup. Je dois devenir enfant de chœur. Après de nombreuses colères, je suis obligé d'accepter. Nous sommes trois ou quatre, en particulier des camarades qui comme moi, habitent le bourg.

Il me faut me plier à toutes sortes de rites que je voudrais bien comprendre. Mes questions sont souvent sans réponse et je vois bien que tout cela irrite mon brave curé... mais il est si bon.

Avec mes camarades, nous aimons lui faire des farces.

Nous nous déguisons avec sa barrette, nous mangeons les hosties, <<pour voir le goût !>> (2), nous goûtons le vin de messe et compensons avec de l'eau, mais ce que nous aimons par dessus tout, ce sont les escapades dans les combles, sur les voûtes de l'église où nous faisons toutes sortes de découvertes et dans le clocher où à force d'acrobaties dans la charpente compliquée, nous atteignons les nids de chouettes.

Elles nous laissent approcher. Nous savons que ce sont des oiseaux nocturnes, c'est à dire qu'elles ne voient que la nuit. Nous observons leurs petits ainsi que les innombrables os et déchets divers qui entourent les nids. Quelle leçon de chose !...

(1) Dragées et pralines sont rangées dans le premier tiroir en haut à droite de son bureau de travail, joli petit meuble heureusement conservé dans la salle du Conseil Municipal, à la mairie de Crux-la-Ville.

(2) Les hosties consacrées sont dans le tabernacle fermé à clé.

Et quel magnifique panorama ! Aux quatre points cardinaux de notre unique observatoire : le bourg de Cruix-la-Ville, ses nombreux villages, jusqu'aux confins du Bazois à l'est, et à l'ouest, les forêts des collines du Nivernais.

Mais un jour, dans notre insouciance, l'un de nous, par jeu, par goût du risque, pour nous effrayer sans doute, agite le marteau de la grosse cloche, de plus en plus fort, jusqu'à effleurer le bronze... en évitant, bien sûr, tout contact qui serait révélateur de notre présence.

Hélas, la "catastrophe" arrive ! Un léger contact entraîne un bruit assourdissant qui nous fait sursauter, mais surtout alerte le bourg à cette heure insolite de l'après-midi.

Que se passe-t-il ? Cette fois la frayeur nous prend et nous nous précipitons sur la trappe pour atteindre la grande échelle qui doit nous ramener au premier étage... mais que voyons-nous ? l'abbé *Corbier* qui nous attend au pied de l'échelle avec sa canne ... le regard furieux !

Il devait être au courant de nos escapades et nous surveiller. Il a déjà récupéré nos trois paires de sabots et les a emportées. Nous sommes trois en effet, *Maurice Sellier* le fils du charron du haut du bourg, *Louis Marceau* du moulin d'Aron et moi-même.

Que pouvons-nous faire d'autre ? Il faut prendre l'échelle... mais pour éviter la canne, à mi-hauteur, nous sautons dans le vide... au risque de nous casser un membre !

Les coups de canne pleuvent en tous sens, mais je suis persuadé qu'il fait exprès de ne pas nous atteindre !

Nous ne pouvons rentrer à la maison sur nos chaussettes, quelle honte... et comment l'expliquer !?

Très dociles, nous acceptons la punition en promettant de ne plus monter dans le clocher : nous devons rester à genoux jusqu'à restitution de nos sabots.

*Louis*, l'ainé, a repéré nos sabots dans le confessionnal par la porte entrebâillée. Il s'y rend à " quatre pattes " afin de l'ouvrir suffisamment. Mais cette maudite porte grince et *Louis* doit revenir précipitamment à sa place pour ne pas être surpris. Il fait ce manège plusieurs fois et enfin, il peut récupérer nos sabots.

Nous quittons l'église à pas de loup et ne chaussons les sabots qu'une fois échappés. Nous ne nous vantons pas de cette aventure et redoutons les suites. Le brave abbé *Corbier* n'en a jamais parlé !

Vient le moment de ma première communion. Ce que j'ai particulièrement apprécié durant cette période, c'est la semaine de "retraite" : pas d'école, quelques exercices à l'église et surtout de longues récréations sous les énormes marronniers de la place, près de l'église.

Nous sommes plus de vingt, garçons et filles mélangés ! C'est nouveau pour nous, car à l'école, un haut mur sépare les deux cours de récréation des filles et des garçons.

Nous apprécions tous ces nouveaux jeux et certains parmi nous, font les fanfarons devant les filles. Le soir, c'est avec regret que nous nous quittons. On peut dire que notre curé fut un précurseur de la gémation.

Du "grand jour", je retiens surtout le beau cadeau de mon parrain *François*, ma première montre.

L'après-midi nous mettons en commun nos pièces de monnaie et achetons à l'épicerie Leblanc : des pétards, fusées volantes et autres "crapauds"(\*). Après les vêpres, quelle pétarade dans le bourg... pendant des heures !

J'ai souvent l'occasion d'être en tête à tête avec l'abbé *Georges Corbier* et j'en profite pour lui poser de multiples questions au sujet du catéchisme, mais aussi :

- pourquoi n'est-il pas habillé comme tout le monde ?
- pourquoi n'est-il pas marié ?
- pourquoi a-t-il une tonsure sur la tête ?
- pourquoi toutes ces dorures sur ses chasubles ?
- pourquoi lorsqu'un riche meurt, l'église est-elle garnie de tentures, absentes pour les pauvres ?
- Pourquoi y a-t-il plusieurs religions, alors qu'il nous apprend qu'il n'y qu'un seul Dieu ?
- Pourquoi y a-t-il des guerres de religions, alors que Dieu a dit : <<tu ne tueras point>>... et qu'il faut aimer son prochain ?

Mais c'est l'étude de l'Histoire Sainte qui me trouble profondément : la Mer Rouge qui s'ouvre pour laisser passer Moïse et le peuple Hébreu ?!... La baleine qui absorbe Jonas ?!... Le brave curé est bien embarrassé, mais il me dit que toutes ces choses sont des mystères et quand je lui demande ce que c'est un mystère... il me répond :

- C'est une chose que l'on ne peut expliquer, mais qu'il faut croire parce que Dieu l'a révélée ...

Je suis très perplexe et tout cela me fait beaucoup réfléchir malgré mon très jeune âge.

Nous sommes en 1925. Ma mère se remarie le 31 janvier avec un voisin, ami de toujours de la famille... je l'ai rapidement compris, essentiellement pour m'élever !

*Antoine Michel*, né le 26 mars 1875 devient mon beau-père et je l'appelle "parrain", ce qui n'a rien d'original. Il est originaire du Freney d'Oisans dans le Dauphiné, région pauvre qui ne peut nourrir tous ses enfants, aussi, beaucoup s'expatrient.

(\*) pétards qui, en explosant, sautent dans tous les sens.

Ainsi, *Antoine Michel* arrive à Crux-la-Ville à la fin du siècle, vers 1895 environ, pour retrouver son oncle Rémy, déjà installé de longue date dans le commerce des tissus.

Celui-ci l'initie à son métier et bientôt mon parrain part à pied, un ballot sur le dos, faire ses "tournées" dans les fermes et les communes voisines.

En 1919, au décès de son oncle, il lui succède, développe le magasin et étend ses tournées avec un cheval et une voiture.

Après quelques années, il améliore ses conditions de travail en achetant une automobile Delahaye qu'il fait aménager spécialement pour son commerce.

Sur le plan religion, mon parrain est certainement croyant comme la plupart des montagnards de ces régions pauvres, surtout à cette époque... mais cependant il est très sceptique quant aux pratiques religieuses. Il ne fréquente l'église que pour les enterrements.

Quand il m'arrive d'avoir des discussions avec ma mère, au sujet de l'Histoire Sainte par exemple, eh bien, il prend toujours mon parti et tourne gentiment en dérision les conceptions de ma mère !

Juillet 1925, je termine mes études primaires dans cette école de garçon de Crux-la-Ville, où j'ai eu trois excellents maîtres que j'ai beaucoup aimés et admirés : *Roblin* dans la petite classe où j'appris à lire vers la fin de la guerre, puis dans la grande classe : *Sylvain Commeau*, le chercheur, l'érudit puis enfin, *Louis Guérin* qui me conduit au Certificat d'Etudes au chef-lieu de canton à Saint-Saulge.

Ce furent tous des amis de ma famille, en particulier, monsieur et madame *Commeau*.

Diplôme obtenu, mes parents m'informent qu'ils ont décidé de me faire continuer mes études au Cours Complémentaire de Corbigny.

J'apprends ainsi brutalement cette nouvelle et pour moi, c'est un drame, une "catastrophe".

Je refuse "d'aller en pension". Ma grande ambition est en effet de devenir menuisier. J'adore travailler le bois (\*), je crois que c'est une prédisposition naturelle dans la famille, mon père comme tous mes oncles, côté paternel et maternel, ont appris à travailler le bois : sabotier, charron, menuisier.

(\*) J'ai fabriqué à l'Ecole Normale, un bureau qui a été présenté à une Exposition de Travaux d'Elèves à Nevers, à l'occasion des fêtes du cent cinquantième de l'Ecole Laïque. Parmi mes autres réalisations, une bibliothèque et en 1946 à Rouy, une caravane de camping, que nous avons gardée dix ans, et qui nous a permis, avec nos enfants de découvrir presque toute l'Europe de l'Ouest.

Pleurs, supplications et affirmation que je préfère aller commis dans une ferme, n'y font rien.

Je dois rapidement m'incliner, d'autant plus que mon maître dit :

- il peut et doit continuer,

mais surtout, l'un de nos voisins et ami de Crux-la-Ville : *Frédéric Bonnot*, est professeur au Cours Complémentaire de Corbigny et se fait un redoutable avocat !

Je rentre donc comme interne, en octobre 1925.

Dans un questionnaire à remplir au moment de l'admission, à la rubrique "pratique du culte", ma mère ayant répondu : oui, le premier dimanche je suis appelé avec un certain nombre de mes nouveaux camarades, pour aller à la messe.

Dans mon désarroi de début de vie d'interne, dû à la discipline très rigoureuse, et la timidité bien compréhensible aidant, je n'ai pas osé refuser.

Je crois d'ailleurs, que cela n'aurait pas été toléré.

Nous partons donc, en rangs à l'église de Corbigny où nous sommes parqués dans un coin, pendant plus d'une heure.

Je ressens cet événement comme une véritable agression et je décide de réagir.

Le dimanche suivant je ne me présente pas pour la messe et ô miracle... personne ne me fait d'observation. Ma décision est donc définitivement prise :

je serai un libre penseur !

Il est indéniable que la religion catholique et ses pratiques, ont rapidement contribué à faire de moi, le militant laïque que je suis devenu.

Mes conceptions ne feront que s'affirmer durant mon séjour au Cours Complémentaire, mais surtout à l'Ecole Normale, où Varzy fut pour nous, un véritable séminaire laïque.

Pour conclure, je peux préciser que dès cette époque, je ne suis pas antireligieux, je laisse à chacun sa liberté de penser, de juger.

La religion doit rester une affaire privée.

Cela entraîne que je suis contre tout prosélytisme religieux et profondément anticlérical.

La laïcité de l'Ecole et de l'Etat est le seul moyen, et chaque jour en apporte la preuve, de faire coexister pacifiquement des peuples d'opinion philosophique ou religieuse différente.

Mais c'est aussi la meilleure garantie de liberté pour l'individu.





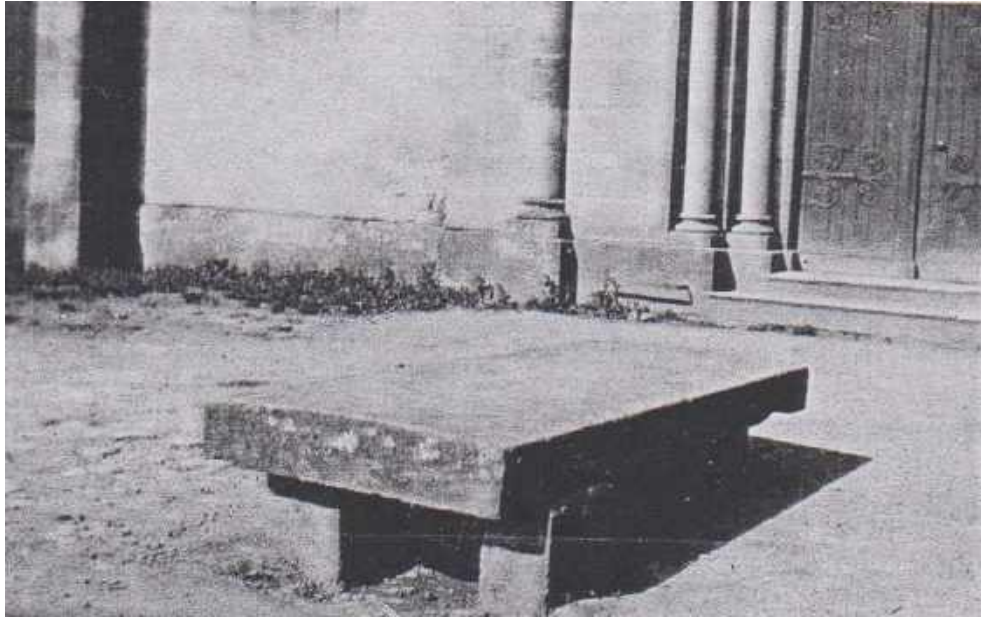
#### Crux-le-Chatel

L'église en ruine de l'ancienne paroisse, attenante au château du Berle (des comtes de Damas) Photo prise en 1963 par Michel Geoffroy. *Actuellement (2021), l'édifice est à moitié écroulé..*



#### L'église de Crux vers 1920

L'église sera bientôt rénovée, on installera une horloge et la vieille croix de fer forgé sur la place sera remplacée par le monument aux morts de 14-18, inauguré en 1922. Importance des marronniers et des tilleuls, une des "richesses" de mon village.



La ‘‘Pierre des Morts’’ (actuellement disparue) était située devant le porche de l’église.  
On y déposait le cercueil avant la cérémonie religieuse.

-----

Avant 1130, il n’y avait à Crux-la-ville qu’une simple chapelle. Une paroisse est créée et on construit une église (XIIème siècle), elle est modifiée au XVIème siècle.  
L’église actuelle, dédiée à Saint-Nazaire est édifiée au même emplacement à partir de 1864 et ouverte au culte en 1867.

-----



L’ancien presbytère et l’ancienne salle paroissiale

*Après le départ de dernier curé en 1976, le presbytère est loué par la commune et une partie abrite la Poste (qui y était déjà établie).*

*La salle paroissiale « ND de Lourdes » – à droite sur les 2 photos, salle des fêtes depuis 1978 - a été inaugurée en 1939 donc après le départ des Michel pour Saint-Saulge.  
(Sources Michel Geoffroy, photos Michel Geoffroy et Jacques Tirion)*



### III MON ENFANCE A CRUX-LA-VILLE

#### 1 - l'écolier

**E**n 1918, je commence ma scolarité avec *Monsieur Roblin* qui dirige la "petite classe".

A l'encontre de la plupart de mes camarades, cela ne me pose aucun problème.

Je suis même heureux d'aller "pour de vrai" à l'école car je vis dans son ambiance depuis ma tendre enfance : nous sommes les plus proches voisins de l'école, les instituteurs sont tous des amis de ma famille... et je commence à bien lire.

Ce que je préfère cependant, ce sont les récréations qui me permettent de retrouver tous les camarades des villages et d'organiser des jeux qui nous passionnent :

jeu des métiers à deviner par gestes, confection de nids en terre humide (comme les hirondelles),

jeu du sabot (nous sommes, une dizaine assis par terre, en rond : le sabot circule sous nos tabliers noirs écartés sur nos jambes... il faut au bruit, le deviner),

jeu du marchand, jeu des barres, chat perché, chat blessé et il y a bien sûr la période des billes et des boulets... parties acharnées où certains camarades sont redoutables.

Mais hélas, les récréations sont trop courtes et nous maudissons le sifflet.

Je me souviens que mon maître a une grande baguette de plusieurs mètres qui lui permet d'atteindre, sans quitter son bureau tous les élèves, même ceux du fond de la classe.

Une petite anecdote qui nous a beaucoup amusés :

l'inspecteur Primaire *monsieur Amathieu*, arrive par le "Tacot" puis, de la gare, en vélo.

Il rentre dans la classe de *monsieur Roblin* qu'il connaît.

Celui-ci va chercher dans la classe voisine, le nouveau directeur, *monsieur Commeau* qui lui, ne connaît pas encore *Monsieur Amathieu*.  
Présentations.

*Monsieur Roblin* dit alors à *monsieur Commeau* :

- parlez plus fort, il est sourd comme un pot ...

et monsieur *Amathieu* de répondre :

- non, monsieur *Roblin*, je ne suis pas sourd comme un pot !...

Tête de chacun ! Rires sous cape dans la classe... j'ignore encore la fin de cette histoire.

Monsieur *Amathieu* a l'habitude de déjeuner au restaurant tenu par ma grand-mère à laquelle d'ailleurs, il signale son arrivée avant d'aller aux écoles et lui commande chaque fois, une purée au four qu'elle réussit parfaitement.

Dans la grande classe, j'ai tout d'abord comme maître monsieur *Commeau*, un excellent pédagogue passionné d'histoire locale, de géologie et de photographie... un érudit.

Malheureusement, il souffre de coliques néphrétiques et souvent, il doit abandonner sa classe.

C'est une période de flottement dans son enseignement. Pour compenser le temps perdu, il nous surcharge de travaux personnels.

Aimant la géographie, j'adore dessiner des cartes.

Je me souviens avoir réalisé sur un cahier de dessin, un véritable petit atlas, résumant toutes nos leçons : carte de France, carte de chacun de nos grands fleuves avec affluents et villes arrosées, carte des montagnes avec le nom et l'altitude des principaux sommets etc, le tout se terminant par un planisphère sur deux pages.

Cela me vaut des compliments et j'en suis très fier !

C'est l'époque aussi où j'apprends les départements, les chefs-lieux avec les sous-préfectures, j'étais incollable.

Hélas, depuis... que d'oublis !

Monsieur *Commeau* nous accable aussi avec les problèmes d'arithmétique, cinq ou six tous les soirs, il est même allé jusqu'à dix !

Pour la correction, il n'exige pas la solution développée, mais simplement la réponse ! cela entraîne une véritable chaîne de solidarité et de fraude entre nous.

Pour travailler plus sereinement qu'au café de ma grand-mère, ma mère obtient l'autorisation pour moi de rester seul, en classe après quatre heures, pour faire mes devoirs.

Mon maître vient de temps en temps vérifier mon travail, surtout les problèmes, il a la malencontreuse idée de laisser sur son bureau, ouvert à la page, le livre du Maître "Royer et Court".

Les résultats sont à un mètre de moi, la tentation est trop forte, je vais noter toutes les réponses.

Le lendemain, je raconte mon "exploit" à mes camarades et nous convenons que je leur enverrai, par la fenêtre grande ouverte, qui donne sur la rue, un petit papier avec tous les résultats !

Je suis un véritable "héros" mais heureusement pour tous, cette perturbation dans notre scolarité dure peu et bientôt, la situation redevient normale.

Avec madame *Commeau*, directrice de l'école des filles, ce sont de grands amis de mes parents. Nous nous fréquentons et nous sommes même invités au mariage de leur fille ainée, Renée.

*Sylvain Commeau* a beaucoup d'activités post-scolaires à Crux-la-Ville :

- . cours d'adultes où nous sommes autorisés à assister, cours d'agriculture,
- . conférences avec projections à la lanterne magique
- . caisse des écoles (fournitures gratuites pour indigents)
- . mutualité
- . cantine scolaire (madame *Commeau* fait chauffer les déjeuners)
- . société forestière, avec pépinière dans les jardin de l'école et l'appui du service des Eaux et Forêts (semis d'acacias, de sapin Douglas etc).

Il est surtout passionné de géologie et possède une extraordinaire collection de fossiles, d'énormes ammonites aux minuscules rostrés de bélemnites : récoltés sur tout le territoire de la commune, avec la participation enthousiaste des élèves et surtout de leurs parents.

C'est enfin, un chercheur passionné, il écrit plusieurs monographies historiques.

Nos amis *Commeau* sont mutés à Prémery en 1924 puis à Nevers (Ecole de Mouësse) en 1925, où ils prendront leur retraite en 1932.

Ils sont remplacés à Crux-la-Ville par le ménage *Guérin*.

*Louis Guérin* me conduit au Certificat d'Études en juin et en octobre 1925, je rentre comme interne au Cours Complémentaire de Corbigny.

Je ne garde que de bons souvenirs de ma scolarité primaire et j'ai toujours aimé et admiré mes maîtres.

De la fin de la guerre à 1925, je vis intensément ces années à Crux-la-Ville car j'ai de nombreux camarades dans le bourg, dans les villages voisins et par la force des choses, ma mère et ma grand-mère me laissent beaucoup de liberté.

Tous les soirs, après la classe, c'est le moment très attendu des "quatre heures" c'est ainsi que nous appelons le goûter, goûter copieux : large tranche de pain et chocolat, tartine de fromage blanc, tartine de beurre, tartine de confitures...

Je dois ensuite exécuter de menus travaux : casser du fagot, rentrer la provision de bois, donner à manger aux poules et aux lapins, aller chercher de l'eau au puits, à cinquante mètres... Missions rapidement terminées, je fais "mes devoirs à la maison" (précédemment c'était à l'école) et j'apprends mes leçons.

## 2 - nos jeux

Avec mes camarades du bourg, nous nous retrouvons ensuite pour organiser des jeux : *Maurice Sellier* et sa soeur *Rolande*, *Maurice Svarowski*, *Fernande Lefloch* et parfois *Edmond Patriot*.

Quand il pleut, ou le jeudi, nous jouons à cache-cache dans les greniers des uns ou des autres, nous faisons des découvertes, nous nous déguisons... quelles heures merveilleuses de notre enfance insouciant !

A l'automne, c'est la récolte des fruits. Je parcours les chemins qui entourent le bourg et ramasse dans les haies pommes et poires tombées. Je les écrase et remplis un petit tonneau dont j'ai enlevé le fond supérieur. Je laisse fermenter et j'obtiens un délicieux cidre ou - poiré - qu'on apprécie à la maison.

Avec la rentrée, arrive bientôt la période des veillées.

Dans la salle de café, éclairée d'une lampe à pétrole, tous les amis du bourg se réunissent autour du poêle qui a retrouvé sa place d'hiver, au milieu de la pièce.

Certains posent un moment les pieds sur la "taque" et les histoires fusent : *Colombelle* le charretier, nous raconte sa vie de soldat au Tonkin, *Adrien Leblanc* à la voix puissante et chaude, nous émeut avec ses chansons sentimentales.

Pendant ce temps, ma grand-mère fait cuire les châtaignes que nous dégusterons avec du vin "bourru", vin blanc nouveau légèrement sucré. Quand il fait bien froid, elle prépare le vin chaud ou pour certains, des grogs.

Nous attendons impatiemment la neige.

Quelle joie pour les écoliers : batailles de boules de neige, confection de bonshommes, dessin de notre "portrait" en nous allongeant dans la neige, glissades dans les caniveaux ou sur la mare gelée...

Je suis aussi heureux de tracer des chemins à la pelle, autour de la maison et je confectionne un petit traîneau avec quelques planches.

Je construis aussi des trappes pour piéger les moineaux, sans leur faire de mal. Cela me permet de les prendre, de les examiner de près, avant de les relâcher.

Premier janvier, c'est le moment des étrennes, avec le passage du "Père Janvier" qui descend par les cheminées pour récompenser les enfants sages.

Je place bien sûr mes petits sabots, bien cirés pour la circonstance, au pied de la cheminée et le lendemain matin :

quelle joie ! de trouver un petit jouet avec une orange, une pipe en sucre ou un sachet de bonbons fins.

Ma joie est encore plus grande de découvrir dans les chaussures de ma mère et de ma grand-mère, un oignon ou une pomme de terre !

Mon ami *Maurice* m'entraîne dans toutes les maisons du bourg afin de souhaiter la bonne année. On nous donne quelques friandises ou une pièce... mais j'abandonne bientôt car j'ai l'impression de mendier.

Le printemps revenu, les promenades dans la nature recommencent. Nous allons cueillir les violettes, les pâquerettes (nous appelons ainsi les primevères) et nous en confectionnons des couronnes pour les filles, des colliers, des guirlandes...

Par les beaux jours d'été, les veillées se passent dehors sur le banc, ce qui permet d'économiser la lumière et on est heureux de "prendre le frais". On interpelle les passants et on reçoit les voisins.

Les conversations vont bon train, entrecoupées de silences où l'on admire le beau ciel bleu constellé d'étoiles.

On repère le grand et le petit chariot et on trouve l'étoile polaire qui est face à nous (le café de ma grand-mère s'appelle à juste titre, le "Café du Nord").

Le silence n'est rompu que par le "la" des reinettes, le hullement des chouettes nichant dans le clocher, le cri-cri du grillon ou le vol d'une chauve-souris. Et, par une de ces belles soirées, je découvre mon premier ver luisant.

Nos promenades nous conduisent aussi dans les prairies voisines du bourg, nous allons "voir nos bêtes" dans les prés, comme les fermiers.

Le moment venu, nous faisons la cueillette du tilleul sur ces arbres splendides qui ornent la place derrière les marronniers. Nous vendons notre abondante récolte dans les maisons du bourg... notre chapeau de paille servant de mesure.

*Maurice Sellier* aime dénicher les nids dans les haies ou les arbres dans lesquels il grimpe comme un chat. J'ai toujours refusé de l'imiter.

Est-ce l'influence de la loi Grammont(\*) sur la protection des oiseaux, dont le texte est affiché dans la classe sous mes yeux en permanence ?

Est-ce plutôt un sentiment naturel ? Je me suis toujours refusé à faire souffrir un animal.

Par contre, on me donne souvent des oiseaux que j'éleve dans une cage ou dans une volière de ma construction : pie, corbeau, geai.

Je les nourris avec du lait caillé dont ils sont friands. Un jour, un corbeau m'échappe et il revient, il est apprivoisé mais c'est un voleur. Il rentre par la fenêtre ouverte et à notre insu, il emporte tout ce qui brille (pièce de monnaie, dés à coudre, clé, petits ciseaux...)

On s'étonne, on m'interroge, je m'indigne, je deviens néanmoins le suspect numéro un... heureusement, le coupable est rapidement découvert : le corbeau range tous ces objets sur le toit d'un hangar voisin, sous une tuile cassée.

Un certain jeudi, nous décidons de nous réunir à quatre ou cinq au village des "Maisons du Bois" près de l'étang du Merle.

J'obtiens l'autorisation pour la journée et je déjeune chez mon ami *Pierre Gay*, le fils du charron.

Pour occuper notre journée, nous entreprenons de construire un radeau en joncs (roseaux) et de traverser l'étang le long de la route qui le sépare de l'étang du Maupas, partie où il est relativement profond peut-être quatre ou cinq mètres au milieu !

Nous coupons les "joncs" les plus longs qui poussent à cet endroit au bord de l'eau, nous en faisons plusieurs bottes et nous les assemblons avec des ficelles et quelques lattes.

Le radeau terminé, mesure environ un mètre carré.

Nous nous y asseyons, bien serrés les uns contre les autres. Avec les mains nous ramons, et nous entreprenons la traversée qui nous paraît bien longue... mais quelle ivresse de naviguer sans bruit et sans effort... bientôt, nous crions notre joie, mais nous ne nous rendons pas compte que les roseaux peu à peu, se gorgent d'eau et à quelques mètres de notre arrivée, notre radeau s'enfonce et nous tombons à l'eau.

Heureusement nous avons "pied", nous avons pris un bon bain dont nous ne nous sommes pas vantés.

Quelle folie ! Quelle inconscience ! Aucun de nous ne savait nager !

Avec *Maurice Sellier*, nous avons aussi un grand plaisir qui se répète souvent le soir à quatre heures, après l'école. L'un de nos bons camarades, *Michel Droin*, habite une ferme appelée "la Vanne", distante de trois kilomètres.

(\*) Général et homme politique, fait voter la première loi sur la protection des animaux en 1850.

Chaque soir, on vient le chercher en calèche et, ce véhicule a la propriété d'avoir l'essieu arrière qui dépasse la caisse de la voiture, de vingt à trente centimètres.

Notre grande joie est de rattrapper la calèche dans le bourg et de nous asseoir sur l'essieu à l'insu du cocher qui bien sûr et à juste titre, ne l'aurait pas toléré. Nous sommes heureux de nous faire transporter ainsi clandestinement - l'attrait du fruit défendu ! - d'autant plus qu'après le bourg, il y a une descente et la jument se met à trotter.

Quel bonheur ! Mais il nous faut attendre la côte du Bourguéroult pour que la calèche ralentisse et alors nous sautons en marche... avec parfois un genou écorché.

### 3 - le tacot

Vers 8 ou 9 ans je crois, j'ai l'autorisation d'utiliser la bicyclette de mon père que nous avons ramenée de Meuré.

Quelle fierté !

avec mon ami *Maurice*, de sillonner le bourg à grande vitesse. Nous avons parfois l'audace d'aller dans quelques villages les plus proches du bourg, montrer notre virtuosité. Heureusement qu'à cette époque, il n'y avait pas ou très peu d'autos.

Une de nos grandes distractions consiste à aller à la gare (\*) voir passer le "tacot". La puissante machine qui crache la vapeur nous impressionne, les allées et venues des voyageurs, le trafic des marchandises attisent notre curiosité.

Parfois, on assiste à une manoeuvre, pour déposer le long du quai un wagon plein de foudres de vin ou accrocher un wagon plateforme rempli de grosses billes de chêne.

A cette occasion aussi, nous fabriquons avec du fil de fer, nos initiales entrelacées, nous les posons sur un rail, bien délicatement et lorsque le train passe, il les écrase et les soude. Après le départ du train, nous nous précipitons pour récupérer un magnifique "bijou" oeuvre de notre imagination.

Par un bel après midi de jeudi, toujours avec *Maurice Sellier*, nous rentrons à bicyclette d'une promenade au moulin d'Aron. Nous roulons sur la petite route, d'environ quatre cents mètres, qui longe le ruisseau d'Aron et réunit le moulin, à la route départementale de Crux-la-Ville à Saint-Révérien.

(\*) Notre commune, très vaste, a le privilège avec Nevers, de posséder deux gares : Crux-la-Ville et Ligny.



A mi-parcours, la ligne du "tacot" enjambe par un pont la route et le ruisseau. A ce moment, nous entendons au loin, le bruit caractéristique de notre petit train, qui vient de quitter la gare et se dirige sur Saint-Révérien.

Nous stoppons pour le voir passer.

Il donne un coup de sifflet, peut-être pour nous saluer, car nous agitions les bras. Dans un bruit de ferraille, brinquebalant, la locomotive traverse le pont, suivie de ses trois wagons de voyageurs et du fourgon de marchandises. A la porte du fourgon se tient le chef de train, que nous connaissons bien, le père *Lévêque*.

En pleine vitesse, le train attaque une grande courbe. Le buste penché hors de sa machine, le mécanicien surveille la voie. De grosses lunettes qui collent à la peau, protègent ses yeux de l'air et des escarbilles.

Nous sommes admiratifs, de le voir aux commandes d'une si puissante machine... lorsque soudain, nous assistons à un spectacle qui nous fait éclater de rire : sa casquette brusquement, s'envole. Nous la voyons tournoyer en l'air et se poser dans les buissons, près de la voie.

Avec *Maurice*, dans un même réflexe, nous posons nos bicyclettes sur l'accotement ; nous escaladons le talus et courons le long de la voie pour récupérer la casquette, que nous retrouvons facilement.

Je la revois , le bonjour(\*) luisant de graisse sans doute, l'ensemble presque noir de poussière de charbon. Nous la prenons du bout des doigts.

A cet instant, les freins bloqués dans un bruit d'enfer, le train stoppe à quelques deux cents mètres de nous, à l'extrémité de la grande courbe ! Oui... le train a stoppé ! Et tous les voyageurs sont aux fenêtres !

Etonnés, nous restons là, figés, la casquette à la main.

Comme un grand diable noir, gesticulant, le mécanicien vient à notre rencontre en courant le long de la voie.

Sans aucun doute, il a l'intention de nous remercier.

Mais pris de frayeur, nous jetons hâtivement la casquette sur la voie et faisons demi-tour en fuyant à toutes jambes ! Pourquoi ? Bien curieux parfois, le comportement des enfants...

Nous enfourchons nos bicyclettes et filons à vive allure vers le bourg de Cruix, comme si nous avions peur d'être poursuivis.

Des années plus tard, j'apprendrai qu'il s'agissait d'un parent de mon parrain *Antoine*, notre cousin *Collenot* de Corbigny. Je n'ai fait sa connaissance que lorsque je suis devenu interne au Cours Complémentaire, tout près duquel il habitait.

Au début de ma vie de pensionnaire, presque chaque dimanche, je suis invité à déjeuner chez les cousins *Collenot*, c'est probablement une entente avec mes parents, pour me permettre de m'habituer à la rude vie d'interne.

(\*) la visière



Le dimanche, à midi, en tenue de sortie, j'arrive chez les cousins avec un sac de toile, confectionné par ma mère et dans lequel j'ai mis mon linge de la semaine.

Mon cousin, conducteur de train, lors de son voyage quotidien Corbigny-Nevers, le dépose chaque lundi matin à la gare de Crux-la-Ville. La brave "chêfesse" de gare madame *Dagonneau*, trouve toujours une "occasion" pour le faire parvenir à ma mère.

Parfois, c'est sa fille *Suzanne* qui s'en charge, une grande et belle fille brune, camarade d'école, comme *Marcelle Rousseau*. Mais nous nous voyons très peu car elles n'habitent pas le bourg. De temps en temps, je récupère chez les *Collenot* un colis de linge propre, venu par la même voie... et qui recèle parfois quelques friandises!

Quand j'arrive chez mes cousins, la table est mise, je suis reçu à bras ouverts et ma timidité est vite vaincue. Ils me parlent de ma vie de pensionnaire, de mes études... et du futur métier que je voudrais bien embrasser : instituteur !

C'est aussi leur ambition pour leur fils unique, *Jean*, mon cadet de 7 années. (Il commencera des études au séminaire, démissionnera et deviendra instituteur laïque en Morvan).

J'apprécie beaucoup la cuisine de ma cousine... quelle différence avec ce que l'on nous sert quotidiennement au C.C(\*). C'est pour moi, un festin de roi, bien que le menu soit presque toujours le même : rôti de veau, purée ... mais il y a aussi, toujours, une excellente tarte maison !

Revenons quelques années en arrière, à mon premier voyage à Nevers qui fut un événement.

Nous sommes au début des années 20, j'ai environ 8 ans et je vais découvrir une grande et belle ville, dont j'entends beaucoup parler.

Je sais que Paris est plus grand, plus beau, mais pour moi, inaccessible... par contre, Nevers est notre "capitale" et son nom revient souvent dans les conversations entendues au café.

J'ai une folle envie de connaître Nevers !

Ayant des achats à faire pour ses travaux de couturière, ma mère profite d'un jour de grande fête, un Comice Agricole, je crois. Elle va ainsi lier l'utile à l'agréable et... joie inespérée, elle accepte de m'emmener !

Le train est plus long que d'habitude, peut-être de cinq ou six voitures, on a dû accrocher tous les wagons en réserve.

Je découvre une campagne que je ne connais pas, nous roulons parfois dans la forêt, c'est merveilleux !... et toutes ces nouvelles gares dont je veux retenir les noms.

(\* )Abréviation de Cours Complémentaire, équivalent du Collège actuel.

J'admire aussi le contrôleur *Lévêque*, avec sa casquette à galons dorés, il se fraye difficilement un passage parmi les voyageurs car il y a foule pour aller au Comice de Nevers. Il exige le billet de chacun, petit carton vert dans lequel, avec sa pince nickelée, il se permet de faire un trou.

Il m'est interdit d'aller aux extrémités du wagon sur la plateforme en plein air, mais comme il fait beau, ma mère m'autorise à baisser la vitre. Je peux ainsi, admirer tout à mon aise, la campagne nivernaise, les ponts traversés, les rivières franchies... et tous ces badauds qui n'ont pas notre chance et se contentent de regarder passer le train.

Tout se passe au mieux, jusqu'à ce que je reçoive quelques escarbilles dans l'oeil.

Hélas, je dois quitter mon observatoire !

De Nevers, je retiens surtout de grandes rues bordées d'arbres et de hautes maisons, des marchands de toutes sortes, des cris, de la musique et une foule jamais imaginée.

Notre retour en "tacot" est très mouvementé, les gens sont bruyants et les wagons archibondés.

Notre pauvre locomotive peine, crache, gémit... et nous quittons la grande ville dans des nuages de fumées épaisses, variant du blanc au noir. Notre vitesse est bien réduite, et nous avons le temps d'admirer le paysage, mais aux descentes, le convoi accélère l'allure, en se balançant dangereusement.

Dans une côte, près de Bona, l'allure devient si faible que beaucoup d'hommes et surtout de jeunes gens, descendent pour soulager le train.

Ils le suivent à pied en devisant gaiement et certains poussent les wagons ! La côte franchie, le "tacot" brusquement, prend de la vitesse !...

On court, on rit, on se lance des quolibets !...

Mais bientôt, c'est l'affolement pour remonter dans les wagons.

Cela devient une course folle, épuisante, beaucoup ne rient plus, des voyageurs descendent sur les marche-pieds afin d'aider les imprudents à remonter.

Des fenêtres on les encourage du geste et de la voix, certains les brocardent, on est sans pitié... mais ouf ! Personne ne reste sur le terrain !

Ce fut cependant, pour ces voyageurs, la grande frayeur ... Et pour beaucoup d'autres, un épisode hilarant qui alimentera les conversations pendant longtemps !

Je me souviendrai toujours de mon premier voyage à Nevers, quant à mon premier voyage à Paris, il est aussi mémorable.

Il a lieu quelques mois plus tard, aux grandes vacances.

Je suis invité à passer quelque temps à Billancourt chez l'oncle Paul et la tante Lucienne. Ma mère m'accompagne pour deux ou trois jours, mais comme c'est aussi son premier voyage à Paris, mon oncle vient nous chercher à Crux-la-Ville.

Après le "tacot", nous prenons à Nevers le grand train, le P.L.M.(1)

Il y a en gare, une foule incroyable. Nous sommes encombrés de bagages et on me tient solidement par la main, pour ne pas me perdre dans la cohue.

Le train arrive enfin, dans un nuage de vapeur, et un sifflement strident. Après d'horribles grincements, il s'arrête et horreur ... il est bondé ! Cependant, après bien des bousculades et grâce à la force et l'habileté de mon oncle, nous réussissons à monter... mais peut-être que ma présence en a retenu certains et évité le pire.

Nous parcourons avec difficulté le couloir plein de voyageurs debout, à la recherche, mais en vain, de places assises.

Dans le wagon suivant, nous constatons la même situation, aussi, nous décidons de rester dans le soufflet, sorte d'accordéon en grosse toile noire qui réunit deux wagons.

L'obscurité est quasi totale et nous sommes brinquebalés, cahotés car sous nos pieds, il y a simplement une plaque de fer qui repose sur les tampons des deux wagons... et rien pour se tenir ! Il fait très chaud et nous manquons d'air dans ce maudit soufflet.

Ma mère et mon oncle font, bien sûr, tout le voyage debout, quant à moi, on m'assied sur un panier d'osier bourré de linge... Et comble de l'horreur, nous sommes bientôt rejoints par d'autres voyageurs, accompagnés d'enfants qui pleurent... quel affreux voyage !... Où est le folklore de notre bon vieux "tacot" !?

Oncle *Paul* et tante *Lucienne* habitent rue du Point du Jour, au quatrième d'un grand immeuble de six étages, tout près des usines Renault où mon oncle travaille de son métier de menuisier (2).

Je suis souvent à la fenêtre d'où j'admire ces trains qui circulent au milieu des rues et Place Nationale, toute proche : les tramways !

Je découvre une étrange animation, une vie toute nouvelle, le métro, la Tour Eiffel et mille autres merveilles !

Quelques années plus tard, interne au Cours Complémentaire de Corbigny, comme je l'ai déjà signalé, le "tacot" jouera toujours un grand rôle dans ma vie. Il est symbole d'évasion, de vacances et de liberté.

(1) PLM, initiales du réseau de chemins de fer Paris Lyon Méditerranée.

(2) à cette époque, la carrosserie des voitures a une ossature de bois.

Voici l'odyssée vécue lors de l'une de nos premières "décales"(\*), celle des vacances de Pâques.

Nous sommes peut-être une dizaine à prendre cette ligne du "tacot" Corbigny-Nevers. Nous mettons nos modestes finances en commun et avec la complicité d'un bon camarade externe, *Jean Philizot*, nous commandons : casse-croûte, vin, limonade, gâteaux et cigarettes !

Le train part vers 16 heures, le surveillant nous conduit en rangs, avec nos bagages, à la gare. Là, nous réussissons à prendre possession discrètement de nos provisions... et nous nous installons.

Dès la disparition du surveillant et le départ du train, nous déballons et dégustons toutes ces bonnes choses dans la joie. Certains entament une partie de cartes, on chante, on rit, tout en buvant à la gloire de la DKL.

Notre petit groupe est de plus en plus bruyant, à tel point que, malgré la sympathie des autres voyageurs compréhensifs, nous subissons une vigoureuse intervention, verbale, heureusement, assortie de menaces, du chef de train *Lévêque*, à la terrible réputation !

Devant notre passivité et quelques "gentils" quolibets ... ils disparaît enfin, en grommelant ! Nous buvons à son départ, mais hélas, nos deux bouteilles sont vides avant le premier arrêt en gare de Guipy.

Heureusement, il y a un café à côté de la gare, et l'un de nous, l'ami *Bienvenu*, de Saint-Benin d'Azy, se dévoue pour aller en courant renouveler notre provision, au café proche.

Hélas, le temps passe et nous ne voyons toujours pas revenir notre ami... Et pour cause !...

La tenancière du café a dû aller à la cave, pour "tirer" un litre de vin au fût.

Notre inquiétude grandit... à juste titre, le triste *Lévêque* qui a compris le manège, a tout de suite imaginé sa revanche : il se hâte de donner le coup de sifflet fatal... Et le train s'ébranle ! Nous crions, agissons désespérément les bras aux fenêtres pour faire arrêter le train... peine perdue !

Le train accélère peu à peu, lorsque nous voyons enfin, apparaître notre ami *Bienvenu* avec une bouteille sous chaque bras, courant désespérément derrière le train !

Hélas, hélas ! Nous sommes tous impuissants devant cette situation. Bientôt, nous voyons notre camarade s'éloigner et enfin disparaître au premier virage.

L'inquiétude et la tristesse, remplacent la joie dans notre groupe !

Que va devenir notre ami, alors qu'on l'attend à Saint Benin d'Azy, à environ quarante kilomètres ?

(\*) on écrit DKL au tableau noir chaque matin, suivi du nombre de jours avant le départ en vacances. (soit DKL = 0)

La prochaine gare, Saint-Révérien, est à 7 kilomètres.

*Lévêque* doit jubiler ! Heureusement, l'un de nos camarades du groupe *Camille Bernard*, futur grand faïencier de Nevers, habite Saint-Révérien.

En accord avec ses parents, il attend à la gare notre camarade qui arrive enfin, une heure plus tard. Bien sûr, il a fait le trajet à pied, en suivant la voie!

Il est exténué et trempé après avoir essuyé l'orage ! Il est hébergé par la famille de *Camille Bernard* et bien reposé, il peut ainsi prendre le lendemain matin, le train pour Saint-Benin d'Azy... Où il est accueilli très "fraichement" par papa *Bienvenu* de sévère réputation !

Une joyeuse aventure bien mal terminée... ou, la revanche de *Lévêque* !

Revenons à mes jeunes années, vers 1922.

C'est en effet peu après la guerre que j'ai vu la première automobile s'arrêter devant le café de ma grand-mère. Un ami de la famille, monsieur *Beuchard* qui possède une maison près du moulin de Merle, vient nous faire admirer son acquisition, une Torpédo Renault.

Quel événement !

C'est la première automobile de Crux-la-Ville et quel honneur ! il nous offre, à ma mère et moi, de l'essayer.

Nous nous installons avec fierté mais tout de même, avec un peu d'appréhension.

Mise en route à la manivelle et teuf, teuf... il nous emmène jusqu'à l'Autrevelle, environ à 500 mètres, demi-tour et à grand son de trompe nous faisons une entrée triomphale dans le bourg, au grand effroi des poules qui volent de tous côtés et des chiens qui aboient en nous poursuivant... mais tous les voisins sont sur le pas de leur porte !

La bicyclette nous permet d'aller à la pêche, à quelques kilomètres, au "Jonc" dans le bief du "Landas" ou à l'étang d'Aron.

Il nous arrive de prendre quelques goujons, perches, tanches ou gardons, mais mon plaisir préféré, est la pêche à la bouteille au pont du "Guégnault" à un kilomètre, en direction de Saint-Saulge et là, on m'autorise à y aller seul.

Pour préparer mon engin de pêche, je casse l'extrémité conique d'un cul de bouteille, ce qui est relativement facile avec un burin et un petit coup sec de marteau.

Je passe une ficelle par le trou ainsi obtenu, puis par le goulot que je ferme avec un bouchon de liège. Je mets de la mie de pain dans la bouteille et j'ai ainsi une véritable nasse transparente que je descends avec la ficelle au fond du ruisseau, profond de trente centimètres environ.

Je vois une foule de petits poissons attirés par le pain qu'ils cherchent à atteindre. Certains trouvent l'orifice en forme de cône, pénètrent dans la bouteille et sont prisonniers.

Lorsqu'il y en a plusieurs, je remonte la bouteille et récupère ma pêche généralement, quelques épinoches, une foule de petits vairons et parfois un goujon, que ma grand-mère à mon retour donne au chat, à mon grand désespoir.

J'admire aussi les magnifiques libellules multicolores, les papillons. Que de délicieuses soirées à observer la vie intense qui m'entoure ! Surtout celle plus mystérieuse de l'eau, outre les petits poissons, je surprends les écrevisses sous les pierres et admire de curieux insectes et plantes aquatiques.

Avec mon camarade *Maurice*, nous parcourons notre belle commune à la découverte de ses richesses, en particulier ses étangs : Aron, une curiosité géographique : ligne de partage des eaux entre la Seine et la Loire.

Ce petit lac donne en effet naissance au nord-est, à la Vaucreuse, affluent du Beuvron qui se jette dans l'Yonne à Clamecy, elle-même, affluent de la Seine.

Au Sud-est, naît la rivière Aron qui se jette dans la Loire à Decize.

Autres étangs : le Merle et le Maupas, séparés par une route et l'étang de Ligny en pleine forêt.

Cela nous permet de visiter de nombreux moulins : Aron avec ses deux moulins : le vieux près de l'étang et le moderne, puis nous découvrons le moulin du Merle, ceux de la Roche, de la Reine, du Landas et enfin celui de Beaufrelet.

Ils sont actuellement abandonnés, certains en ruines, seul le moulin d'Aron tenu par nos amis *Marceau* est toujours en activité et alimente en farine, quelques boulangers de Nevers et de la région.

La forêt aussi nous passionne, mais nous n'osons pas trop nous y aventurer... au risque de nous perdre.

"Les Bois de Crux", bois communaux, abritent beaucoup de gibier. Je me souviens d'une célèbre battue où nos vaillants chasseurs ont ramené un énorme sanglier mâle.

Je voyais un tel animal pour la première fois.

Après l'avoir dépecé chez le boucher, nos "nemrods" procèdent au partage sur la grande table du café de ma grand-mère.

Quel carnage ! Mais c'est ensuite la fête. On boît, on raconte de bonnes histoires, on rit et on chante.

#### 4 - les fêtes patronales

Les animations dans la commune étant rares, les fêtes patronales sont très attendues, surtout par la jeunesse et à Crux-la-Ville, contrairement aux communes voisines, nous avons la chance d'avoir deux fêtes par an, la Saint-Jean le 24 juin, puis le 15 août.

Habitant le bourg, près de la place de l'église où se tient la fête, j'ai le privilège d'assister aux préparatifs.

Plusieurs jours à l'avance, deux attelages de chevaux amènent le bal parquet *Vidal* de Saint-Saulge. L'arrivée se fait à grand bruit et on dételle près des marronniers.

Viennent ensuite les baraques foraines : tir et confiserie *Clément* et le manège de chevaux de bois.

Le montage commence l'avant veille, quelle animation !

Avec mon inséparable camarade *Maurice Sellier*, nos devoirs rapidement terminés, nous y passons de longues heures à tout observer, très fiers lorsqu'un forain nous demande un petit service et très déçus lorsqu'on nous appelle pour rentrer à la maison.

Outre le bal parquet et le manège de chevaux de bois, s'installent aussi un tir à la carabine, une confiserie et la loterie du père *Delphin* avec son passe-boules.

Au tir, les hommes rivalisent d'adresse, deux tireurs s'exercent ensemble et comparent le résultat sur leurs cartons.

On casse aussi des centaines de pipes en terre et pour les plus adroits, il y a les cartons tournants.

A la confiserie voisine, j'envie toutes ces bonnes choses que je ne pourrai m'offrir.

J'ai cependant droit à une pomme d'amour en sucre blanc et rouge et quelques berlingots (ah ! ces berlingots !) dont j'ai admiré la fabrication la veille : cuisson du sucre dans un chaudron de cuivre, sur un fourneau à charbon de bois.

La pâte est remuée avec une spatule de bois et lorsqu'elle est à point, la patronne madame *Clément*, l'étale sur le marbre, la pétrit, l'allonge. Lorsque la pâte a atteint la dimension voulue, d'un mouvement alternatif, à gauche, à droite, madame *Clément* la coupe en petits morceaux réguliers avec de gros ciseaux.

Elle la laisse ensuite refroidir et remplit ses grands bocaux de verre.

Il y en a surtout des rouges, des jaunes, des verts à la menthe et des veinés multicolores... la salive m'en vient à la bouche !

Le montage du manège de chevaux de bois m'absorbe aussi beaucoup.

Chez ma grand-mère, c'est également le branle-bas, on procède à quelques déménagements pour augmenter les possibilités d'accueil, on installe des tables et des bancs dehors, en bordure de la route.



A la cuisine, on s'affaire à préparer des casse-croûte et même des tartes aux pruneaux.

Les livreurs de Saint-Saulge mettent en chantier, à la cave, des fûts de vin blanc et rouge, apportent quelques bouteilles de "bon vin" et même du mousseux.

Quant à *Guimard* de Saint-Réverien, il nous livre de nombreuses caisses de canettes de bière et de bouteilles de limonade.

La fête de la Saint-Jean commence le matin, par une louée.

Sur la place de l'église, les ouvriers agricoles et leurs futurs employeurs font affaire avant d'aller prendre un verre au café, manière de sceller leur contrat.

Une longue sonnerie de cloches annonce joyeusement la fête.

Les trois cloches de mon village sont lancées à toutes volées. Elles ont une sonorité extraordinaire qui me pénètre, m'émeut, me met la joie au coeur ! C'est vraiment la fête !

Au début de l'après midi, de toutes parts, les gens affluent et les attractions s'animent : les carabines claquent, l'orchestre du bal appelle les jeunes et les anciens, mais surtout, je suis en extase devant le manège.

Le patron enlève une travée du plancher pour introduire son brave cheval noir, il a tôt fait de l'atteler et avec une claque sur la croupe, l'animal docile met en mouvement l'ensemble.

Le limonaire attaque des airs qui nous transportent, les chevaux de bois, les cochons roses montent et descendent, la barque se balance et les carrosses brillent de mille petits miroirs.

Je m'offre un premier tour gratuit avec le billet remis par le patron, en récompense de menus travaux au moment du montage.

Je garde pour plus tard, les quelques pièces offertes par ma mère, ma grand-mère et parfois par des parents invités.

Une année, on m'offre même un abonnement ! Je suis au paradis !

Avec mes camarades, nous allons d'une baraque à l'autre, à la recherche de sensations.

*Delphin* nous attire avec sa loterie et son boniment, nous admirons l'adresse de certains, au jeu de quilles ou au passe-boules.

Les heureux gagnants emportent une bouteille de vin vieux (?), un paquet de biscuits ou des nonettes.

S'ils remettent leur gain en jeu, ils peuvent obtenir une magnifique poupée à la grande robe de satin, ornée de dentelles et de rubans de toutes couleurs.



Le soir, on me donne l'autorisation d'aller au bal avec mes camarades. L'entrée est gratuite, nous nous asseyons bien sagement au bord de l'estrade près des musiciens dont j'admire le talent.

Lorsque la foule n'est pas trop dense, nous nous entraînons à imiter les danseurs.

Après chaque danse, les couples se tenant par le bras, font le tour de la piste. Les jeunes gens à l'intérieur du cercle, versent quelques sous, le tarif fixé par danse, au patron *Vidal* muni de sa sacoche de cuir.

A cette époque, le bal est donc payé à la danse, uniquement par les hommes... et personne n'ose s'y soustraire.

Les jeunes filles, sont accompagnées de leurs mamans qui les surveillent, tout en "faisant banquette" autour du parquet.

Je me souviens d'un incident qui a perturbé la soirée, une dispute entre deux jeunes gens qui voulaient la même danseuse.

Ils doivent quitter le bal et c'est alors une violente et rapide bagarre, l'un d'eux, a bientôt l'arcade sourcilière fendue et la figure couverte de sang.

*Frédéric Bonnot*, le fils du café le plus proche du bal, (mais aussi mon futur professeur au Cours Complémentaire de Corbigny) se précipite avec une cuvette d'eau, lave la figure et fait un pansement au vaincu qui n'ose pas revenir au bal et disparaît dans l'obscurité.

Après une nuit bien courte, il faut hélas ! retourner en classe avec plein d'anecdotes à échanger avec nos camarades.

Le jour du 15 août, a lieu la deuxième fête dans les mêmes conditions.

Il y a parfois de l'imprévu : un nouveau manège fait son apparition, les "cri-cri", sièges suspendus à de longues chaînes et plus le manège tourne vite, plus les sièges s'élèvent par la force centrifuge.

Le grand art est de s'asseoir derrière une fille et de la balancer le plus haut possible en l'air. C'est le grand frisson, au milieu de cris de joie ou de fausse frayeur.

Pendant deux ans, je crois, un deuxième bal parquet essaie de s'installer sur la même place (*Bonoron* de Brinon sur Beuvron) et c'est une terrible concurrence : orchestre, prix... mais *Bonoron* est obligé d'abandonner.

Dans la nuit qui suit une fête ou un simple bal, il est de tradition que les gendarmes se mettent à l'affût des cyclistes roulant sans lumière... ils bondissent du fossé et dressent procès-verbal aux délinquants.

## 5 - les autres animations

### *Les bals,*

peu de temps après la guerre, ma grand-mère qui possède une belle salle contiguë au café, est très sollicitée pour organiser un bal chaque dimanche... tant par la jeunesse que par les musiciens qui sont des amis.

Elle hésite longtemps et enfin accepte, sinon le bal se fera chez l'un de ses deux concurrents, il faut bien vivre...

C'est ainsi que chaque dimanche après-midi et aussi le soir, je suis au premières loges.

L'orchestre juché sur une table, composé de trois musiciens du village des "Maisons du Bois", est dirigé par *André Meyer*, camarade d'école de ma mère, un excellent violoniste. Il est accompagné de *Charles* à la guitare et de *Lesort* à l'accordéon.

Je passe de merveilleuses journées et très rapidement, j'apprends à danser avec l'aide des grands et des grandes qui se font une joie de m'initier.

Je préfère la valse, mais il y a aussi la polka, la mazurka, la "sautich" (la scottish), la bourrée nivernaise - on me dit que je la danse très bien. Quelle fierté !

La fin du bal est toujours très joyeuse, il y a des rondes, des jeux, polka du bâton (au troisième coup, on change de cavalière), polka du torchon (on choisit une cavalière dans la ronde et on l'embrasse agenouillé sur le torchon et sous les applaudissements) etc.

Lorsque l'heure est jugée trop tardive, je suis parfois victime d'un trouble fête : maman. Elle vient me chercher pour aller au lit au premier étage. Quel supplice ! Je me cache, je résiste, j'implore... mais je dois obéir.

Je prends l'escalier qui conduit aux chambres, je ferme la porte, je m'assieds sur les premières marches et je reste là, dans l'obscurité pour jouir le plus longtemps possible de la musique.

Lorsque le bal se termine, je me précipite au lit et je fais semblant de dormir.

En dehors des fêtes patronales, les distractions collectives sont assez rares.

### *Les mariages,*

sont souvent l'occasion de grands rassemblements. Le long cortège, aux magnifiques toilettes et chapeaux, traverse le bourg, de la mairie à l'église, précédé de deux musiciens.

Toute la population est massée sur le passage et applaudit. La cérémonie terminée, il est de tradition d'aller dans les trois cafés, puis le cortège se reforme et sur l'air de "Auprès de ma Blonde" regagne le village ou la ferme où un repas pantagruélique attend les invités.

### *Les baptêmes,*

ont lieu le dimanche, après la messe. Avec tous mes camarades du bourg, garçons et filles, nous assistons à la sortie car il y a un lancer de dragées et de pralines.

C'est bien sûr, une course folle pour en ramasser le plus possible... au diable la poussière !

### *Carnaval,*

Les jeunes gens, généralement une vingtaine, se réunissent pour fêter Carnaval en se déguisant.

Ils parcourent le bourg et quelques villages.

Le cortège, où chacun a rivalisé d'imagination est souvent accompagné d'un accordéon et suivi d'une charrette portant un petit tonneau et des paniers.

Ils s'arrêtent devant chaque groupe de maisons et improvisent une sorte de pantomime pour le plus grand plaisir des habitants qui essaient de deviner qui se cache derrière chaque masque.

On leur donne généralement du vin, de la "goutte" (\*) ou des oeufs.

Avec mes camarades, nous sommes heureux de suivre les jeunes en essayant quelques déguisements.

Le soir venu, ma grand-mère leur prépare d'énormes omelettes au jambon qui seront bien "arrosées"... puis la journée de réjouissances se termine par un bal.

### *Brandons,*

cette fête païenne est l'occasion de perpétuer la tradition des grands feux de joie.

Au bourg, je prends l'initiative de l'installer au milieu de la place et à mon grand étonnement, on nous laisse faire.

Plusieurs jours à l'avance, avec mes camarades nous récoltons du bois, des broussailles coupées le long des haies par les paysans tout au long de l'hiver et nous construisons un énorme tas.

La nuit venue, nous l'allumons, la population se rassemble et nous organisons des rondes.

D'autres feux nous "répondent" sur la colline, aux "Maisons du Bois" et en direction de Saint-Saulge.

Cette tradition remplace peut-être les feux de la Saint-Jean, qui n'existent plus, en raison de la fête patronale.

### *Conseil de révision,*

il a lieu au chef-lieu de canton, à Saint-Saulge.

De retour à Crux-la-Ville, tous les conscrits "bons pour le service", bardés de décorations patriotiques défilent dans le bourg, derrière le drapeau tricolore prêté par le maire et en poussant des cris de joie.

(\*) Alcool obtenu par distillation des fruits de sa récolte.

Dans l'un des cafés, ils organisent un bon repas suivi d'un bal où toute la jeunesse est invitée.

L'un des jeunes, choisi pour son dynamisme, reçoit symboliquement le "crouton" ce qui signifie qu'il est d'ores et déjà désigné pour organiser les réjouissances de l'année suivante.

## 6 - commerçants et artisans ambulants

C'est une activité originale, qui est un petit événement par l'animation qu'elle provoque dans le bourg.

### *Le rémouleur,*

s'appelle *Bonhomme* et vient de Prémery, il installe sa roulotte pour plusieurs jours, généralement une semaine dans le bourg, sur la place près des marronniers.

On l'appelle aussi le "bijiji", le "cagnagnou" ou le "rétameur" car il aiguise, soude, étame, fond les cuillères en étain, répare les parapluies et vend des toiles cirées.

Avec sa bicyclette équipée de deux vastes paniers, il fait le tour des villages et rapporte beaucoup de travail.

Il monte en plein air, son foyer activé par un soufflet.

Bientôt, il se modernise avec un ventilateur à manivelle que parfois, je suis heureux de tourner. Je ne perds pas un de ses gestes et nous sommes bons amis.

### *Le Bazar de Clamecy,*

c'est monsieur *Goux*, il passe régulièrement, s'arrête sur les deux places, dans le haut du bourg et sur la place de l'église.

Sa voiture tirée par un puissant cheval est à la fois longue et très haute, bardée de fortes toiles qui peuvent s'ouvrir de chaque côté et former auvent pour abriter les clientes.

On découvre une véritable caverne d'Ali Baba où l'on trouve tout ce que l'on peut imaginer pour la maison, la cuisine, le jardin, de l'outillage, des cadeaux etc.

La partie haute contient d'abondantes réserves. Monsieur *Goux* couche paraît-il dans sa voiture et ne rentre à Clamecy que le samedi.

C'est un joyeux luron... lorsque sa voiture est installée et ouverte sur les trois côtés, il annonce sa présence au son du clairon, tous les airs de sa jeunesse dans l'armée y passent, puis il lance d'une voix puissante, sa ritournelle habituelle :

- allons les brunes, allons les blondes, allons les rousses, allons les bleues, allons les vertes... allons les ménagères... au bazar !

Et les ménagères répondent à son appel. Il fait généralement de bonnes affaires car il est difficile de résister à son talent de vendeur et de "bonimenteur".

***Le Primeur,***

il s'agit de *Rocher* de Saint-Saulge. Lui aussi vient avec une voiture à cheval, mais rapidement il acquiert une camionnette.

Il fait du porte à porte et offre légumes et fruits.

Au début, son commerce n'est pas prospère car chaque famille possède un potager qui suffit à ses besoins pour toute l'année.

*Rocher* se fait surtout apprécier pour les fruits qui jusqu'à maintenant ne sont pratiquement pas vendus dans le commerce.

Il écoule, suivant les saisons, de nombreux cageots de cerises, de raisins mais surtout, fait connaître dans nos campagnes, oranges et bananes.

C'est un événement important, les bananes étant inconnues et les oranges réservées comme cadeau du premier de l'an, mais leur consommation devient peu à peu courante...

***Les ramoneurs,***

on les appelle les "ramonas". Il y a toujours le père et le fils, un enfant d'une douzaine d'années environ.

Ce sont des Savoyards ou des Dauphinois, le visage volontairement barbouillé de suie, ils font souvent peur aux jeunes enfants.

Ils se déplacent à pied avec leurs cordages, hérissons et accessoires sur le dos en criant à tue-tête, à travers le bourg :

- ramonichi, ramonicha la chemina, du haut en bas !

***Les mendiants,***

passent aussi, avec leur baluchon sur le dos. On leur donne une pièce ou un morceau de pain.

Ils vont de ferme en ferme où ils trouvent généralement le vivre et le couvert... dans l'écurie ou le fenil... à condition de remettre leur briquet ou leurs allumettes, rendus bien sûr, le lendemain au départ.

***Les Chemineaux,***

sont des phénomènes ou des artistes.

L'un d'eux gagne quelques sous en mangeant ... des chapeaux de feutre et il doit paraît-il, absorber dix à douze litres de vin par jour !

Ils se louent à la journée, pour la nourriture et une ration de vin.

J'ai connu un très brave homme d'un genre tout à fait différent. Il passe deux fois par an et a un talent extraordinaire.

Avec son couteau et du bois récolté dans les haies ou la forêt, il sculpte des personnages, des animaux... il fabrique des sifflets, des mirlitons, des pétards à piston ou des lances projectiles... avec du sureau.

Il fabrique aussi des jouets. Sur certaines tiges dont il a le secret, il fait tout autour et sur toute la longueur, des copeaux qui s'enroulent en des formes variées et sans se détacher à leur extrémité.

Il les colore enfin en bleu, rouge, vert, jaune, grâce à ses petites bouteilles contenant un liquide qu'il fabrique lui-même, avec des plantes et des baies.

Le résultat est magnifique et il n'a aucune difficulté pour vendre sa production.

#### *Le colporteur,*

passé aussi régulièrement avec sa boîte maintenue par une courroie sur l'épaule.

Les multiples tiroirs contiennent une multitude de petits objets les plus divers : couteaux, ciseaux, fils, aiguilles, dés, lunettes, crayons, papier, enveloppes etc.

#### *Le Caïffa,*

représente la société à succursales multiples "Au planteur de Caïffa".

Il vient chaque semaine de Saint-Saulge, avec sa petite voiture à trois roues qu'il pousse, aidé par son chien attelé à l'avant.

La voiture s'ouvre par le dessus et une bonne odeur de café se répand alentour.

Il vend également toutes sortes de produits d'épicerie.

On raconte qu'un jour, sa voiture vide, heureux de sa journée, il rentre à Saint-Saulge et pour se reposer, il monte à l'intérieur et s'assied, le couvercle ouvert.

Dans la descente du Guégnault longue d'un kilomètre, le petit véhicule s'emballé et notre "conducteur" ne peut freiner. Dans les cahots le couvercle se rabat, le crochet se referme...heureusement, l'ensemble se couche dans le fossé !

Le chien hurle et notre brave "caïffa" est prisonnier... jusqu'à ce qu'un passant intrigué, le libère.

#### *"L'alambiquier",*

c'est le distillateur ambulant qui vient chaque automne et s'installe dans les dépendances d'une ferme à la sortie du bourg, route de Saint-Révérien.

Chacun apporte sa récolte de prunes, mais aussi parfois, de raisins, de pommes ou de poires qui ont fermenté.

C'est un événement dans le village, un lieu de rendez-vous où chacun espère déguster la "goutte" toute fraîche, ou plutôt toute chaude, qui sort de l'alambic.

Passent également les *gendarmes à cheval*, toujours par deux et des travailleurs bien spécialisés dont les métiers ont disparu : le *meneur d'étalon*, le *casseur de cailloux* le long des routes, le *puisatier*...

Il y a enfin les *chiffonniers* et les *marchands de peaux de lapins* qui crient :

- peaux de lapins... peaux !

Le dernier commerçant ambulant que j'ai connu est le *coquetier*.

Il s'appelle *Hennequin* et vient de Coulanges-sur-Yonne avec un petit camion.

Il ramasse les oeufs et le beurre dans les fermes. On l'appelle le "*coquatier*".

## 7 - les bruits familiers

Dans mon village, beaucoup de bruits familiers ponctuent la journée.

Le matin à six heures et le soir à six heures, le père Foussadier sonne l'angélus qui règle un peu la vie dans notre campagne.

En cas de décès, il sonne le glas et la veille des fêtes, il se fait aider et les cloches sonnent à toutes volées, il en est de même à l'issue des mariages et des baptêmes.

Très tôt le matin, souvent à la pointe du jour, c'est le bruit très agréable du marteau sur l'enclume qui nous réveille et il y a deux forgerons : *Laboureau* dans le haut du bourg et *Foussadier* près de l'église.

Chaque famille élevant des volailles, c'est aussi à l'aube la sérénade des chants de coqs qui se répondent d'un poulailler à l'autre et parfois ponctuée par le "hi-han" puissant d'un âne dans un enclos voisin.

La journée commence et ce sont bientôt les chariots qui passent accompagnés des cris des charretiers et des claquements de fouet : transports de grumes pour la scierie, de bois de chauffage, de cailloux des carrières pour l'empierrement des routes et l'été, avec la fenaison et la moisson, l'activité est encore plus intense.

Plus rares, sont les coups de trompe des premières automobiles. Chacun se précipite alors sur le pas de la porte pour les admirer quelques instants avant qu'elles ne disparaissent au virage dans un nuage de poussière et souvent, nous devons ensuite ramasser une de nos poules écrasée.

Le klaxon, du nom d'une firme américaine, date de 1914 mais son usage est encore très rare.



Les premiers sont mécaniques, on tourne une manivelle qui provoque un hurlement métallique plus ou moins "harmonieux" selon le degré d'habileté du manipulateur.

Au vrombissement dans le ciel, chacun sort, lève la tête, cherche l'avion et le suit des yeux aussi longtemps qu'on peut l'apercevoir.

La grande attraction, c'est aussi la venue des caravanes automobiles.

En effet, les deux grandes marques, Renault et Citroën organisent dans le bourg, un défilé de tous leurs modèles (cinq ou six en général), leur arrivée étant annoncée au tambour par le garde champêtre.

Les caravanes s'arrêtent sur la place et chacun peut venir admirer les automobiles, voire les essayer !

C'est ainsi qu'une année, nos deux ménages d'instituteurs se sont motorisés : monsieur et madame *Commeau* ont acquis une Torpédo quatre places Citroën et monsieur et madame *Roblin* la fameuse "Trèfle" Citroën, deux places plus un spider.

Quel événement dans le bourg !

## 8 - chez les artisans

Cependant, ma plus grande joie dans cette partie de mon enfance, c'est d'aller observer les artisans de mon village à leur travail et je reste des heures, étudiant chaque geste, l'emploi de chaque outil et posant souvent des questions pour bien comprendre.

### *Le boulanger,*

chez le boulanger, *Paul Roy* qui est d'ailleurs mon cousin, je suis l'ami du mitron. J'aime l'odeur de farine et de pain chaud dans le fournil et l'hiver, j'y apprécie la douce chaleur.

Il prépare les ingrédients : farine, sel, levure, eau et par d'amples et puissants mouvements de bras, il pétrit la pâte, courbé dans le vaste pétrin de bois.

Il chauffe le four avec de la charbonnette (\*) et pendant ce temps, pèse avec grande rapidité des blocs de pâte qu'il place dans des panetons en osier, ronds ou longs, garnis de toile de jute bien saupoudrée de farine.

Souvent, il va observer le four et quand il juge la température satisfaisante, avec une grande perche à l'extrémité de laquelle est fixé un chiffon, il nettoie la sole et enfin, il procède à l'enfournement.

Il renverse son moule d'osier sur une pelle munie d'un long manche, la pâte s'écarte légèrement, il lui donne en surface quelques traits de plume d'oie qu'il tient entre ses dents, saupoudre de farine et avec précaution, il introduit la pelle au fond du four.

(\*) branches de 4 à 5 cm de diamètre environ, coupées à 1 m de longueur et bien sèches.



D'un geste brusque, il pose la pâte en retirant la pelle et recommence.  
Quelle bonne odeur dans le fournil ! lorsqu'il retire les pains tout chauds.

Dans la pièce voisine, ma cousine vend les grosses miches rondes farinées de deux livres (\*), jusqu'à six et même parfois douze livres pour les fermes.

Chaque pain est pesé et on ajoute si nécessaire, un petit complément. Seuls, les pains longs de deux livres ne sont pas pesés.

Les "gros clients" ne paient pas à chaque achat. Ils apportent la taille, petite latte de bois de trente centimètres environ. La boulangère cherche le témoin marqué au nom du client et avec un long couteau scie, elle fait un trait sur les deux lattes posées, l'une contre l'autre.

Le client règle généralement quand sa taille est complète.

L'après-midi, le boulanger charge sa voiture pour faire les tournées dans les villages où il passe tous les deux ou trois jours.

Il utilise au début, la voiture à cheval de son père mais rapidement, dès la fin de la guerre, il achète auprès de Louis Perrin de Rouy, une automobile qui provient des "stocks américains" de Verneuil, près de Decize, une Dodge.

Le mitron en fin de soirée, prépare le levain, pâte qui fermentera à la cave jusqu'au lendemain où le même travail recommencera de très bonne heure.

J'assiste à l'installation d'un pétrin mécanique actionné par un moteur à essence Japy. Quelle amélioration des conditions de travail !

Je m'imaginerais bien boulanger, mais ce qui me déplaît dans ce métier, c'est qu'on fait tous les jours la même chose, sauf les jours de fête (24 juin, 15 août, Noël, communions, certains jours de mariages) le boulanger prépare, avec une montagne de beurre, de grandes jattes pleines d'oeufs, de délicieuses brioches.

### *Le maréchal forgeron,*

sur la même place du haut du bourg, un autre artisan est très tôt au travail, dès six heures, il réveille le voisinage aux sonorités bien régulières, bien rythmées et très agréables du marteau sur l'enclume.

C'est *Louis Laboureau*, le maréchal ferrant, dont le fils *Marcel*, bien qu'ayant quelques années de plus que moi, est mon ami..

J'admire son habileté à façonner le fer rougi sous une gerbe d'étincelles dont il se protège par un grand tablier de cuir.

Parfois, il me charge d'actionner le grand soufflet de la forge et je suis très fier. Il dispose d'une foule d'outils de toutes formes et de toutes dimensions. Je m'informe à l'occasion, de l'usage de chacun.

Presque chaque jour, des cultivateurs amènent des chevaux à ferrer, gros percherons pommelés ou nivernais à la robe noire.

(\*) 1 livre = 500 gr.

J'aime l'odeur de corne brûlée lorsqu'il pose le fer chaud sur le sabot de l'animal, mais je suis très choqué lorsqu'il doit couper la belle queue d'un jeune poulain et lorsqu'un filet de sang gicle, il cautérise la plaie avec un fer rouge. J'en frissonne.

J'ai quelquefois assisté au ferrage de vaches ou de boeufs, solidement attachés dans le travail (\*) par de larges sangles de cuir, mais je n'aime pas les nombreuses machines agricoles qui attendent une réparation et qui encombrent dans le désordre, une grande partie de la place.

Pour nous les enfants, c'est pourtant souvent l'occasion de jouer au cultivateur : nous chevauchons faucheuse ou moissonneuse et avec force gestes, nous nous donnons l'illusion de conduire un attelage.

Quelquefois dans l'année, se prépare un travail unique dont nous ne voulons pas manquer le spectacle : le cerclage des roues de chariot... peut-être une dizaine. *Louis Laboureau* et son commis, préparent au milieu de la place, qui n'est pas goudronnée à cette époque, un gros tas de fagots.

Tout près, ils posent à deux, avec des leviers spéciaux, les gros cercles de fer réalisés à un diamètre un peu inférieur à celui des roues fabriquées par le charron installé juste en face, *Charles Sellier*, ou l'un des deux autres charrons de la commune.

Les cercles de fer, bien empilés sont recouverts de fagots auxquels on met le feu et on alimente le brasier jusqu'à ce que les fers soient suffisamment chauds, donc dilatés.

Ils sont alors pris avec les mêmes leviers et posés rapidement sur les roues et enfoncés à force.

Dès le cercle de fer en place, on arrose abondamment tout autour pour éviter que les jantes prennent feu. Le fer alors se contracte, serre solidement la roue et à grands coups de marteau sur le pourtour, on aide les rais à s'enfoncer davantage dans le moyeu.

On entretient le foyer et on passe rapidement à la roue suivante.

Après le boulanger, tous les artisans du bourg, sauf le sabotier, s'équipent avec un moteur à essence Bernard qui actionne plusieurs machines.

C'est le cas des maréchaux ferrants, forgerons *Louis Laboureau* et *Eugène Foussadier*, celui-ci installé sur la place du bas, près de l'église, du charron, *Charles Sellier* et du menuisier *Louis Patriot*.

C'est une véritable petite révolution au village, chez nos artisans, dans leur méthode de travail mais aussi, gain de temps et moins de fatigue.

### *Le charron,*

chez le charron et le menuisier, le moteur actionne une scie à ruban et une machine combinée qui fait dégauchisseuse, raboteuse, perceuse et toupie.

(\*) solide bâti de bois, destiné à immobiliser vaches ou boeufs ou même des chevaux récalcitrants, pendant leur ferrage.

Tous les travaux aux machines me passionnent et je suis étonné du résultat obtenu aussi rapidement par ces hommes si habiles.

J'admire aussi chez *Charles Sellier*, avec quelle dextérité il fabrique au tour, les moyeux pour les roues de chariot.

Le tour est installé en plein air, il est actionné par une immense roue qu'il faut tourner à la main. Le mouvement de rotation est transmis par une corde à la pièce de bois, déjà dégrossie à l'herminette et c'est aux ciseaux et à la gouge que dans une volée de copeaux, qui sentent bon, que le charron termine son petit chef-d'oeuvre.

C'est un grand plaisir pour moi d'actionner la roue, avec l'aide de mon camarade *Maurice*, le fils de la maison.

#### *Le menuisier,*

cependant, c'est chez le menuisier *Louis Patriot*, à quelques centaines de mètres du bourg sur la route de Saint-Saulge, que je me rends le plus souvent, heureux de retrouver mon meilleur camarade *Edmond*.

Là, on me laisse me servir d'outils, je scie, je rabote, je cloue et je suis fier de rapporter à la maison quelque objet utile qui fait l'admiration de tous : petit banc, casier à multiples tiroirs, caisse à laver pour ma grand-mère... Je construis même une petite vitrine pour mes collections !

#### *Le sabotier,*

Je vais aussi chez notre voisin le sabotier, *Paul Lefloch*.

Comment ne pas admirer son habileté : à façonner les sabots au paroir, à les creuser à la tarière, à les décorer à la main avec de fins outils, mais son travail m'attire moins car comme le boulanger, il fait tous les jours la même chose. Ce doit être ennuyeux.

#### *Le marchand de vins,*

*Adrien Leblanc*, a aussi ma visite de temps en temps mais je suis déçu, son travail ne consiste qu'à transvaser le vin d'énormes tonneaux (des "foudres" qu'il reçoit par le "tacot"), dans de petits fûts. Il les livre ensuite à domicile, dans les cafés, les fermes ou chez les particuliers.

#### *Une entreprise de construction,*

il y a enfin, tout près du bourg, à "la Grand'Fontaine", une importante entreprise dirigée par *Henri Gauge* qui a succédé à son grand-père monsieur *Thionnet*.

C'est une entreprise de construction, constituée d'une équipe de maçons, de tailleurs de pierre (qui façonnent essentiellement des gros blocs de calcaire, pour les encadrements des portes et fenêtres), et d'une scierie installée à l'autre extrémité du bourg sur la route de Saint-Révérien.

Ses attelages de plusieurs chevaux, apportent d'énormes troncs de chênes de nos forêts voisines.

Ces troncs sont débités par les "scieurs de long" puis bientôt, par une scie circulaire actionnée par une puissante locomobile à vapeur.

Les scieurs produisent poutres, planches, solives et chevrons.

Sur place, les ouvriers préparent les charpentes qui sont ensuite posées sur les maisons en construction.

Ce chantier est l'objet de nos visites fréquentes, très instructives et tous ces ouvriers si habiles, sont nos amis, ils nous expliquent leur travail avec beaucoup de patience.

### *Le boucher,*

j'évoque rapidement le boucher *Péchin* notre plus proche voisin, chaque semaine je peux assister à l'abattage soit d'une vache, d'un veau ou d'un porc, dont il fait griller les soies avec de la paille.

Quelle dextérité aussi, pour dépecer ces animaux, les couper en morceaux avec précision, fabriquer le boudin, le saucisson... mais je ne serai pas boucher. Je ne veux pas tuer les animaux.

On me demande très souvent :

- alors, *Raymond*, qu'est ce que tu veux faire plus tard, quand tu seras grand ?

Je me souviens avoir répondu :

- facteur...

Pourquoi ?!...

Cela m'amène à réfléchir sur mon avenir. J'ai soif de savoir, d'autant plus que pendant les quelques années qui suivent la guerre, j'assiste à de véritables révolutions dans notre vie quotidienne :

. c'est l'invasion du moteur à explosion,

. c'est l'apparition de l'automobile,

. c'est l'éclairage.

Nous nous éclairons avec des lampes à pétrole, mais nous avons aussi des petites lampes "Pigeon" et des lanternes avec bougies puis, mes parents font l'acquisition d'une lampe "Tito Landi" à manchon et vapeur d'essence.

C'est un grand progrès mais, vers 1920, des ouvriers de la Société "Loire et Nièvre" envahissent le bourg, plantent des poteaux, posent des fils et installent dans les maisons...

la "Fée Electricité" !

C'est merveilleux et nous sommes loin d'imaginer tous les services qu'elle pourra nous rendre.

Vient la télégraphie sans fil (T.S.F.). Un beau jour, nous voyons un ingénieur parisien *Jérôme Cougnard* fils de notre maire, installer un fil reliant le clocher à la maison de ses parents, de l'autre côté de la rue longeant l'église.

Ce fil de cuivre est une antenne qu'il fixe à de mystérieux appareils qui encombrant toute une longue table.

Très curieux, avec mon ami *Maurice*, nous venons voir *Jérôme* travailler.

Il tourne de nombreux boutons, tâtonne longuement et oh ! miracle ! des grésillements se produisent dans un grand cornet noir, le haut parleur... mais rien n'est compréhensible.

Nous assistons cependant à un grand événement :

la première émission de TSF captée à Crux-la-Ville, ce doit être vers 1924.

Tout cela me passionne et j'ai de plus en plus envie moi aussi de fabriquer, de construire, de réaliser, de créer quelque chose de mes mains.

Ma décision est donc prise :

- je serai menuisier !

Hélas ! mes parents, en accord avec mon maître *Louis Guérin*, en décident autrement.

Muni de mon "Certificat", je dois continuer mes études.

Ainsi, mes parents m'inscrivent comme interne au Cours Complémentaire de Corbigny, situé à une vingtaine de kilomètres de Crux-la-Ville. Comme je l'ai déjà mentionné *Frédéric Bonnot* ami de la famille et professeur dans cet établissement, influe largement sur cette décision.

Je refuse, je pleure et surtout, je ne veux pas "aller en pension" !

## 9 - le collégien

Rapidement cependant, je dois accepter le fait accompli. Octobre 1925 j'intègre le Cours Complémentaire, une première année très difficile avec le *Directeur Nolot*, discipline de fer, nourriture très médiocre, parfois même avariée, locaux vétustes, aucun confort. C'est l'époque des "marchands de soupe".

Heureusement, je ne l'ai eu qu'une année, mais quel apprentissage de la vie !

Il est remplacé par *Henri Pivet*. Son épouse prend la direction de la cuisine. Il en résulte une très grande amélioration, surtout les premières années.

La discipline, devient aussi plus libérale.

Durant ces cinq années d'internat, je ne rentre chez moi qu'aux petites vacances soit : deux jours à la Toussaint, une semaine à Noël, deux semaines à Pâques et deux mois aux Grandes Vacances.

Je suis en bonne santé grand, fort me dit-on, j'aime le travail manuel, j'ai de la volonté et la fierté de réaliser un travail méticuleux, soigné, aussi parfait que possible... toutes ces qualités font que mes parents surtout mon parrain *Anoine*, me donnent chaque soir, le programme des travaux que j'aurai à effectuer le lendemain.

Lorsqu'il part le matin en tournée, plusieurs fois par semaine, avec sa Delahaye pour vendre ses tissus et vêtements dans les campagnes environnantes, mes occupations de la journée sont donc précisées :

nettoyage de notre grande cour derrière la maison, nettoyage et rangements à la cave ou dans les greniers, désherbage du jardin, plantations, binages, arrosages...

sciage du bois de chauffage pour l'hiver, constitué par notre "droit d'usage"(1), empilage de ce bois dans le fournier(2) ou sous le hangar,

travaux de peinture, menues réparations de toute nature, chaque soir, préparer le fagot pour l'allumage du poêle le lendemain matin, refaire la provision de bois à la cuisine,

aller "à l'herbe aux lapins": recueillir dans les environs du bourg le long des chemins, pissenlits, panais, séneçon et autres plantes qu'adorent les lapins, en évitant surtout les mauvaises herbes comme le mouron rouge, véritable poison,

nourrir les lapins matin et soir d'une bonne ration de cette herbe fraîche, nettoyer périodiquement leurs cages,

cirer chaque soir à son retour, les souliers boueux de mon parrain,

chaque dimanche matin, lavage et entretien de la voiture Delahaye, qui a roulé une grande partie de la semaine dans de mauvais chemins.

Lorsque sa tournée terminée il rentre le soir, sa première préoccupation est d'examiner mon travail, que j'ai soigné et qui m'a occupé presque toute la journée, j'ai très rarement des critiques mais, ce qui me peine beaucoup : je n'ai pratiquement jamais de compliments.

Pourtant, il a toujours été bon et juste avec moi, il m'aime comme son fils et moi comme un père, mais il manque quelque chose...tel est son caractère.

Ma mère d'ailleurs, en souffre en silence.

(1) le droit d'usage était composé d'un ou deux chariots de longs baliveaux coupés dans les forêts communales et attribués presque gratuitement à chaque foyer de la commune. Seul, le transport est à charge.

(2) terme local qui désigne un ancien fournil, lieu où l'on cuit le pain.

En 1931, mes parents s'installent au chef-lieu de canton à Saint-Saulge, dans une vaste maison dont ils ont fait l'acquisition : l'ancien Grand Café.

Pendant toutes les vacances qui précèdent, je me rends presque chaque jour à Saint-Saulge en bicyclette (sept kilomètres) avec mon déjeuner dans un petit panier d'osier et je réalise de nombreux travaux pour préparer notre installation : nettoyage, réparations diverses, tapisseries, peintures et jardinage.

1929 - J'obtiens le Brevet Élémentaire et le Brevet d'Enseignement Primaire Supérieur.

1930 - Je passe le concours d'entrée à l'École Normale de Mehun... 1er sur la liste supplémentaire !

1931 - Je suis admis à l'École Normale d'Instituteurs de la Nièvre, à Varzy.









Crux-la-Ville

Vue générale prise du Château du Berle avec en arrière-plan la chaîne du Morvan  
(ancienne paroisse de Crux-le-Châtel)



*Edition Leblanc à Crux-la-Ville*

Crux-la-Ville – Vue d'ensemble



Vue aérienne du bourg de Crux-la-Ville.



Le bas du bourg, place de l'église, vue d'avion vers 1980





Ma maison natale est marquée d'une croix : elle est à côté du café du Nord de ma grand-mère Caroline Martin



Crux-la-Ville – Place de l'église

De gauche à droite :

La croix de fer forgé, remplacée par le monument aux morts 14-18, inauguré en 1922 -  
Le petit logement atelier de couture de ma mère – le café tabac Bonnot – la boucherie Péchin



Crux-la-Ville  
La source, l'abreuvoir et le beau lavoir de "la Grand fontaine"





*Juste avant la place de l'église, la calèche est stationnée devant le Café de ma grand-mère et de ma maison natale*

### Le Moulin du Merle



### Le moulin d'Aron



### L'étang d'Aron (*cliché Michel Geoffroy*)







1920

La « petite » classe avec Monsieur Roblin – Raymond : 2<sup>ième</sup> en haut à gauche



1923

La “grande classe” de Monsieur Commeau  
en haut de gauche à droite : 1<sup>er</sup> : Maurice Sellier – 3<sup>ième</sup> : Raymond – 4<sup>ième</sup> : Edmond Patriot...  
au milieu, de gauche à droite : 2<sup>ième</sup> : Michel Droin – 4<sup>ième</sup> : Maurice Svarowsky

Monsieur et Madame Commeau  
Directeurs d'école à Crux-la-Ville  
1919-1924



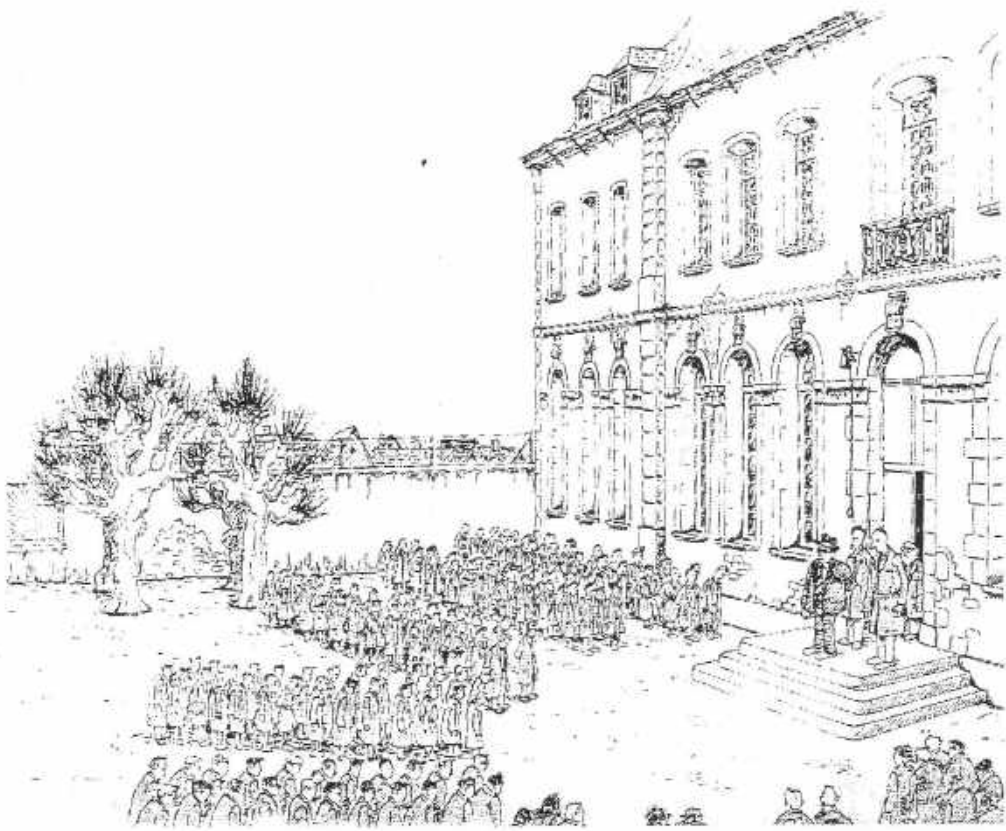
1928 - La Delahaye  
Mon parrain Antoine à gauche, ma mère assise

1930 – le collégien

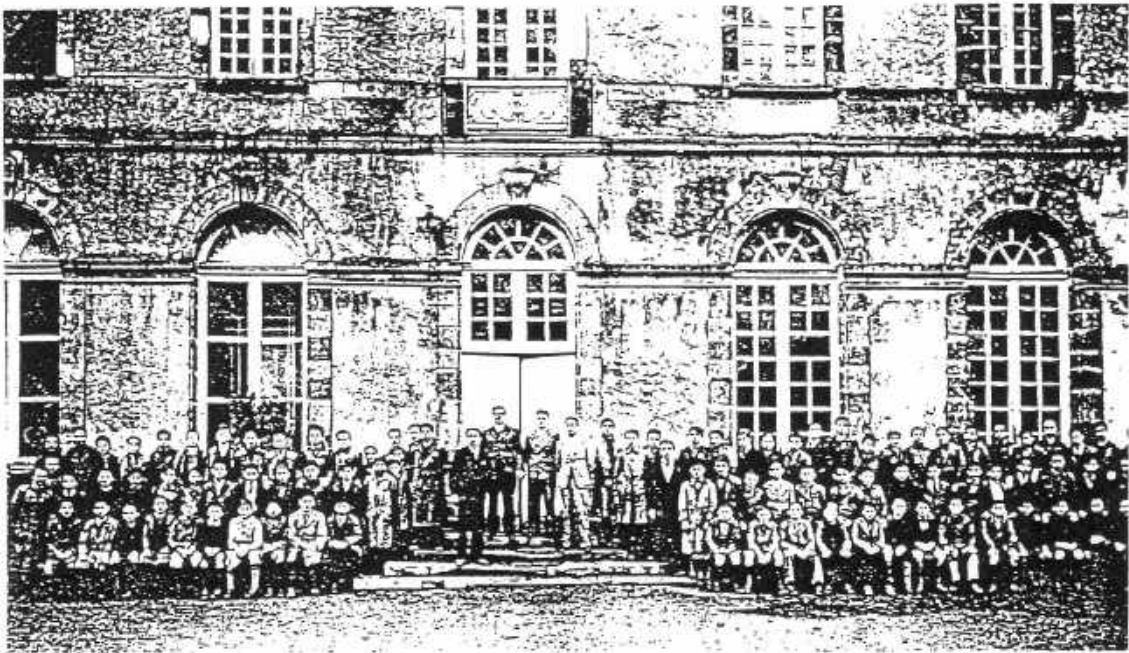


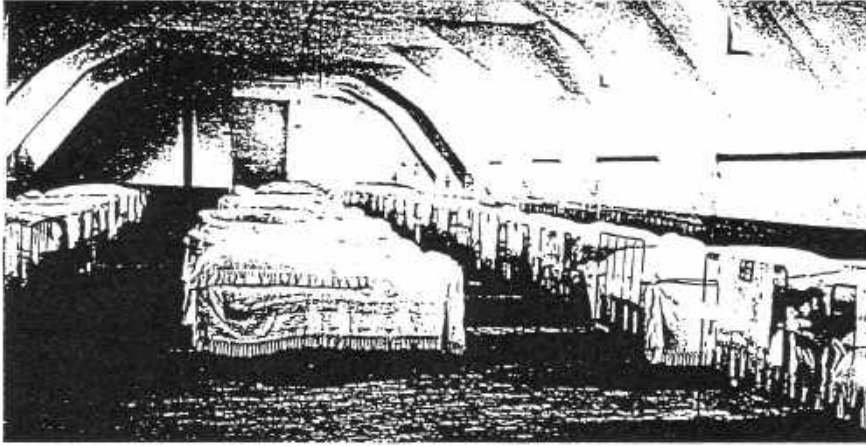
Le Cours Complémentaire de Corbigny





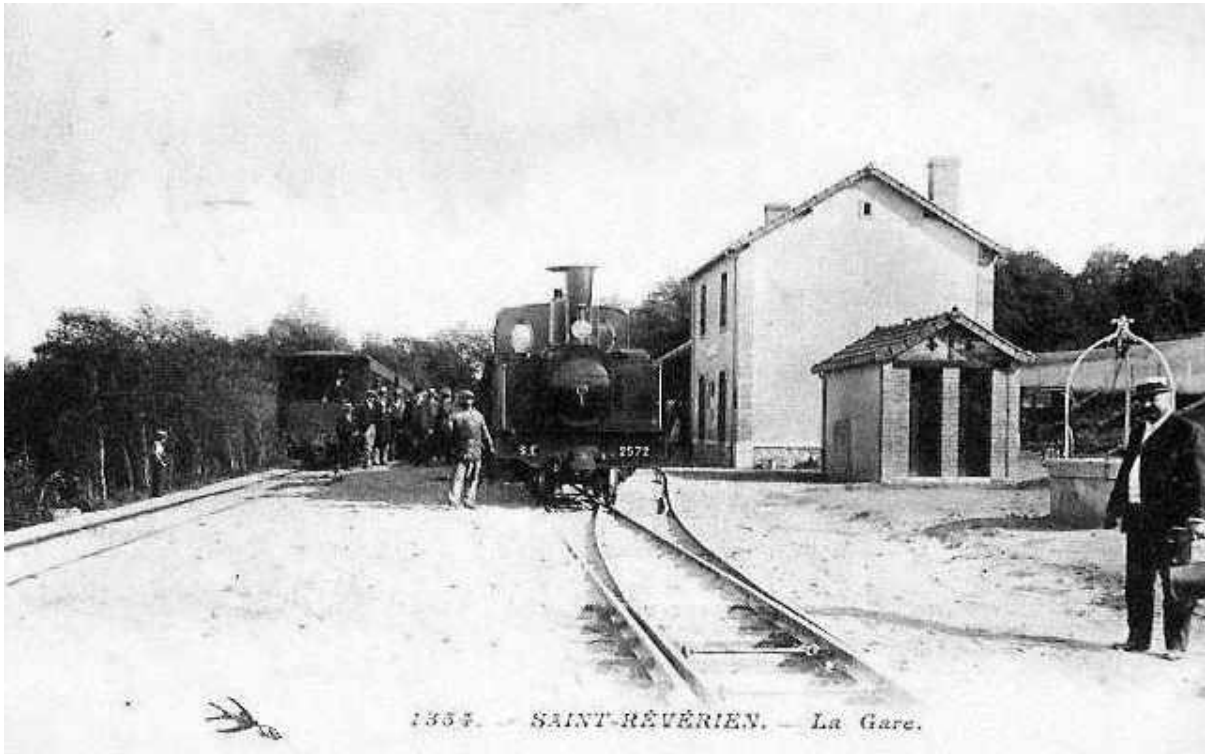
Cours Complémentaire de Corbigny,  
la cour de récréation - rentrée des classes.





le dortoir sous les combles - la cuisine - le réfectoire





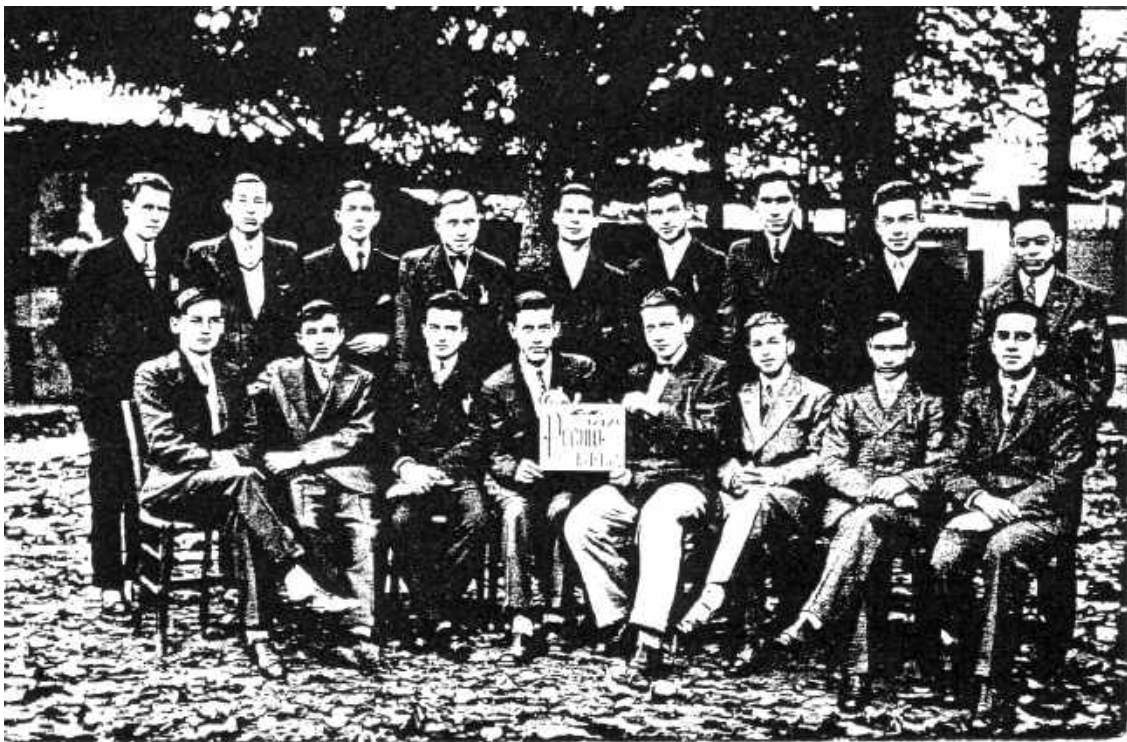
1929

C.C. de Corbigny - les candidats aux examens





Varzy – Ecole normale d'Instituteurs – Vue partielle



Promotion 1931-1934

## IV DANS UNE AMBIANCE DE GUERRE

Lorsque nous évoquons avec *Renée* mon épouse, notre déjà longue vie, depuis notre plus tendre enfance, nous faisons le même constat, elle a toujours baigné dans une atmosphère de guerre : conversations, lectures, souvenirs de nos proches, événements vécus.

Cette ambiance dont nous avons peine à imaginer le danger potentiel, toujours menaçant, a certainement marqué notre enfance, mais c'est surtout notre jeunesse qui en a souffert.

J'ai peut-être 3 ans, je m'échappe souvent de la maison familiale pour me rendre chez nos braves voisins épiciers, monsieur et madame *Bernard* qui n'ayant pas d'enfant, me prennent en affection.

Ils me donnent des friandises, me racontent des histoires ont beaucoup d'indulgence et je suis pratiquement le maître à la maison et au magasin.

J'aime tout particulièrement les histoires de *Charles Bernard*. C'est un ancien combattant de la guerre de 1870, grand blessé, il a une jambe raide.

Il me prend sur ses genoux et je lui pose de nombreuses questions.

Il m'explique avec force détails qui me font frémir, ses combats avec les Prussiens.

Il doit souvent recommencer les mêmes récits car je suis insatiable.

Heureusement, madame *Bernard* me raconte plutôt le "Petit Chaperon Rouge" ou la "Chèvre de Monsieur Seguin".

### 1 - la guerre 1914-1918

Je suis donc bercé dès ma tendre enfance par des histoires de guerre : chez les *Bernard*, ce sont les atrocités de la guerre de 1870,

dans ma famille ou au café de ma grand-mère, le sujet de conversation quasi unique est la guerre de 1914 qui fait rage ; ce sont les commentaires des nouvelles dont nous profitons largement par les journaux, ma grand-mère a en effet le dépôt de "Paris Centre", journal local imprimé à Nevers et du "Petit Parisien" journal de Paris.

La Guerre est la pensée permanente des miens et de la population composée de femmes, d'enfants et de vieillards, c'est l'anxiété dans l'attente des nouvelles des soldats.

Les quelques jouets qui me sont offerts à cette époque, évoquent la guerre : petit canon de bois à traîner, qui lance des projectiles grâce à un ressort, soldats de plomb, fusil de bois... ils ne m'intéressent pas et disparaissent rapidement.

Je crois que c'est dès cette période que j'ai haï la guerre et je n'ai jamais aimé jouer à la guerre.

Quand le courrier fonctionne bien, nous avons chaque jour une lettre ou une carte de mon père.

Mobilisé le 2 août 1914 au Train des Equipages, il passe les premières années de guerre dans d'assez bonnes conditions, dans les Vosges, puis en Alsace.

Il est chargé de créer un atelier de charronnage pour l'entretien des voitures de l'armée.

Première permission en septembre 1915. En octobre 1916 il est affecté au 37ème Régiment d'Artillerie de Dijon, et les 11 et 12 novembre il vient en permission de 48 heures.

Mes souvenirs les plus lointains de mon père remontent à cette permission.

Je le vois sur le quai de la gare du "tacot" à Crux-la-Ville où, avec ma mère nous l'accompagnions.

Le bruit court que beaucoup de soldats partiront en Serbie.

Adieux déchirants... est-ce un pressentiment ? Nous ne le reverrons plus !

Effectivement en février 1917, il est affecté à l'Armée d'Orient.

Le 11 mai, il arrive à Marseille où il voit la mer pour la première fois.

Il met sept jours pour traverser l'Italie en chemin de fer via Rome, jusqu'au port de Tarente sur l'Adriatique.

Le 23 mai, il embarque avec des milliers de camarades, lui sur le "Timgad" qui ne naviguera que de nuit.

Le 29 mai, il débarque à Salonique et est affecté à un régiment d'artillerie.

Il traverse la Grèce, l'Albanie, en 1918 il participe aux combats de Macédoine.

Il n'est pas blessé, mais c'est comme malade qu'il est admis le 23 octobre à l'hôpital militaire de Resna (Serbie).

Le 30 octobre, il décède de la grippe espagnole (choléra).

Il est enterré à Resna puis transféré au cimetière français de Monastir qui deviendra Bitola en Yougoslavie.

C'est le maire de Crux-la-Ville qui apporte à ma mère la triste nouvelle le 18 novembre 1918.

Dans ma famille, c'est l'accablement !

Le tragique de la situation est aggravé au reçu d'une lettre, du lieutenant de mon père, datée du 31 octobre, lui précisant que celui-ci a été enterré sans cercueil, avec cinq de ses camarades.

Nous traduisons, de même que les autorités françaises :  
fosse commune !

Conséquence, tout le monde déconseille à ma mère de faire revenir la dépouille mortelle de son mari. Elle risque de ne pas avoir les restes de son cher disparu. Elle décide donc de le laisser dormir en paix, là où il se trouve.

Bien des années s'écourent, vers 1965, un camarade en voyage dans le sud de la Yougoslavie, visite le cimetière militaire français de Bitola et découvre une croix, dont la plaque porte le nom de Frébault Baptiste, mort le 30 octobre 1918.

A tout hasard, il la photographie et me la fait parvenir.  
Cela m'ouvre de nouvelles perspectives.

J'interviens au Ministère des Anciens Combattants et j'obtiens la certitude qu'il s'agit d'un tragique quiproquo et que mon père est bien enterré là et seul !

Dès cet instant, je décide, à la grande satisfaction de ma mère, d'aller un jour me recueillir sur sa tombe.

Ce n'est que bien plus tard, muni de toutes les certitudes officielles que je peux réaliser ce vœu.

Du 11 au 14 novembre 1982, avec mes deux fils, nous effectuons le voyage à Bitola (voir mon récit spécial).

L'armistice a été signé entre les Alliés et l'Allemagne le 11 novembre 1918. C'est le soulagement à Crux-la-Ville et la joie dans beaucoup de foyers qui attendent le retour des leurs... après une démobilisation qui sera bien longue à venir.

Sur le monument aux morts de la guerre de 1914-1918 sont gravés les noms des 83 victimes, dont mon père, lourd tribut pour une population de 1052 habitants.

Dans ma famille, côté paternel seul mon oncle le plus jeune, *François*, rentre sain et sauf.

L'aîné *Mari*, meurt le 25 novembre 1918 (\*) des suites de guerre ; côté maternel mon oncle *Paul Martin*, revient également sans blessure.

11 novembre 1919, premier anniversaire de l'armistice, grande fête de la paix, dans une ambiance extraordinaire jamais vue dans mon village: cérémonies, banquets, un grand arc-de-triomphe garni de verdure est même dressé en travers de la rue principale, entre notre maison et l'entrée de l'école, près de la mairie.

Il porte en haut, si ma mémoire est bonne, l'inscription faite de fleurs "Honneur aux Poilus".

(\*) Mon oncle Mari décède dans une ambulance militaire à Bussy-le-Château dans la Marne.



C'est la fin du cauchemar, c'est la joie, mais joie mêlée de tristesse car peu de familles n'ont pas, au moins, un des leurs touché dans sa chair (blessés, gazés...)

Je suis adopté "Pupille de la Nation" le 17 avril 1919.

On m'attribue, comme à la plupart des Pupilles, un "parrain d'Amérique".

Ces parrains envoient lettres, colis, mandats, magnifiques cadeaux, offrent parfois paraît-il un voyage en Amérique.

Quant à nous, ma mère ne reçoit qu'une ou deux lettres, une photo et c'est tout !

La qualité de Pupille donne droit à une visite médicale gratuite par an et la possibilité d'aller en colonie de vacances au bord de la mer.

A cette époque, une colonie de vacances, c'était la grande inconnue et ma mère n'a jamais voulu me laisser partir.

Ma mère veuve de guerre, et ma grand-mère s'acharnent au travail, et avec mon parrain *Antoine*, pensent à mon avenir.

Octobre 1925 : j'entre comme interne au Cours complémentaire de Corbigny où je poursuis mes études.

1929, j'obtiens mon Brevet Élémentaire et mon Brevet d'Enseignement Primaire Supérieur,

en supplément, une épreuve de langue, pour moi, l'allemand, et une épreuve de travail manuel - ajustage(\*) - je termine ma pièce, assemblage en queue d'aronde, dans la moitié du temps réglementaire ce qui me permet, à l'insu des surveillants, de finir la pièce d'un camarade à l'étau voisin, et qui était "bien mal parti" !

A Corbigny, malgré l'interdiction des journaux, je lis "l'Oeuvre" de Geneviève Tabouis.

1930, je passe le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs de Melun et je suis admis premier... sur la liste supplémentaire !... Mais hélas, aucun désistement !

1931, j'entre à l'École Normale d'Instituteurs de la Nièvre, à Varzy.

## 2 - L'entre-deux guerres

Reportons nous en arrière, pour comprendre l'évolution des événements, le comportement de l'École et des enseignants.

Entre la guerre de 1870 et celle de 1914, l'école a pour mission de préparer les enfants à une revanche sur l'Allemagne.

Il faut récupérer l'Alsace et la Lorraine !

La future guerre sera donc une guerre du droit et de la civilisation !

(\*) Cette épreuve a lieu dans le bel atelier de l'École Primaire Supérieure (E.P.S), qui deviendra le Lycée Technique, rue Jean Jaurès à Nevers.



L'Allemagne a une image détestable dans les manuels. Les instituteurs animent des "bataillons scolaires" et organisent des exercices de tir à la carabine.

Un livre de lectures suivies "le Tour de France par deux Enfants", qui exalte le patriotisme est en usage dans presque toutes les écoles de France.

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France et je viens d'exposer en quelques pages, combien ma famille a payé un lourd tribut.

Au cours de cette guerre 14-18, les instituteurs ont eu l'un des plus forts contingents de tués et de blessés.

Ceux qui reviennent sont écoeurés, las, désabusés, pleins d'amertume.

Ils ont vécu l'enfer pendant quatre ans, et sont profondément traumatisés.

Ils ont horreur de retrouver leurs camarades gazés, des "gueules cassées" des cités détruites. Pour tous, la guerre est perçue comme le fléau suprême : "plus jamais ça !"

Il faut donner à tous la haine de la guerre.

L'instituteur prend le contre-pied de la génération antérieure. Il devient pacifiste et ce pacifisme, se manifeste surtout à la fin des années 20 et au début des années 30.

Les enseignants veulent construire une paix définitive par un rapprochement avec le peuple allemand.

Ils prônent la sécurité collective organisée par la Société des Nations de Genève, animée par Aristide Briand.

On souhaite l'instauration d'une véritable entente universelle, l'un des moyens pour y parvenir étant une langue internationale : l'Espéranto se développe... et crée beaucoup d'espérance !...

Mais, au début des années 30 : crise économique !

Le chômage s'étend chez les ouvriers, les décrets lois de Laval atteignent durement les fonctionnaires.

1933, Hitler arrive au pouvoir en Allemagne et celle-ci quitte la Société des Nations.

Progressivement, elle annexe la Sarre, occupe la rive gauche du Rhin puis la remilitarise.

Mussolini, en Italie, suit le même exemple., Franco en Espagne se manifeste.

Hitlérisme ou nazisme, fascisme et franquisme, font peur au monde.

En France, notre institution militaire est considérée comme réactionnaire et rétrograde.

Des partis nationalistes se créent avec de Kérillis, le Colonel Laroque (les Croix de Feu) etc.

Les ligues factieuses sont de plus en plus actives et, le 6 février 1934, tentent de prendre d'assaut la Chambre des Députés. Elles échouent grâce au peuple de gauche.

Le 12 février 1934, en riposte, la CGT de Léon Jouhaux et la CGTU soutenues respectivement par la SFIO et le PC, décident la grève générale pour défendre la République.

A l'Ecole Normale de Varzy, nous suivons de près la situation et nous décidons d'appliquer, à notre manière, le mot d'ordre de grève. Une motion est envisagée pour réclamer des améliorations à notre régime d'internes et sera remise au Directeur.

Pendant cette période, je me trouve en congé de maladie pour conjonctivite et je suis dans ma famille.

Un dimanche matin, je reviens à l'Ecole Normale pour obtenir une prolongation de congé, mais j'ignore tout de la motion. Mes camarades me mettent au courant et j'approuve.

Comme l'heure de mon départ approche et que la mise au propre du texte n'est pas terminée, je signe donc en laissant quelques lignes en blanc. Ma signature figure la première.

A mon retour de congé, quel "savon" ! Je suis accusé par le Directeur *Marcel Hénon* d'être un "meneur" ! Il n'y aura cependant aucune conséquence.

Les idées de l'ultra pacifisme se développent surtout en 1932-1933.

Dans notre promotion (1931-1934) nous avons été des précurseurs car, contrairement aux promotions précédentes, nous refusons à la quasi unanimité de faire de la PMS (Préparation Militaire Supérieure) 2 sur 17 je crois, suivront les cours.

En 1933, nous sommes très sensibilisés à cette propagande pacifiste qui se répand dans la presse, soutenue par de grands écrivains, de grands intellectuels.

Une anecdote significative : il y a sous un hangar, derrière l'Ecole Normale, une pile de vieux fusils "chassepot" de la guerre de 14, réformés. Cela nous donne l'idée de symboliser notre idéal par une mise en scène. Chacun de nous prend un fusil et le brandit la crosse en l'air, ou fait le geste de le casser. Une pancarte précise : "A bas la guerre, la paix à tout prix !" et tout cela est immortalisé par une photo.

Bel élan d'une jeunesse généreuse, mais aussi quelle naïveté, nous n'imaginions pas les horreurs que nous réservait le nazisme.

Je suis le spécialiste photo de ma promotion. Pour développer les pellicules, j'utilise comme chambre noire, le local où est entreposé le matériel militaire... Et je commets l'imprudence d'y laisser sécher mes dernières photos.

Le lendemain, avant que je les récupère, le capitaine, qui arrive pour son cours, les découvre.

Il ne dit rien, mais peu de temps après, *Gabriel Delaunay*, l'un de nos jeunes professeurs, officier de réserve, rentre un soir de la caserne de Nevers et m'informe que les trois normaliens, qui doivent passer le Conseil de Révision l'année suivante, (et reconnus sur la photo) sont marqués à l'encre rouge sur les registres de l'Armée.

Il s'agit de *Lucien Baudelin*, *Raymond Gonin* et moi-même, mais il n'y aura pour nous aucune suite fâcheuse.

Je me suis cependant rendu compte, à Bizerte (Tunisie), au 61ème Bataillon de chars de combat où je suis affecté le 5 mai 1935, que le signalement dont j'ai été l'objet, m'a suivi !

Mon pacifisme ne va pas jusqu'à l'utopie. Le comportement d'Hitler, de Mussolini et de Franco, qui arment à outrance et recourent à la violence en bafouant le droit et les règles internationales, m'inquiète.

Tant que les nations n'accepteront pas un désarmement général, progressif, simultané et contrôlé, je suis de ceux qui admettent la nécessité d'une armée bien adaptée et organisée pour la défense de notre territoire et de nos libertés.

### 3 - Le service militaire 1935-1936

**28 avril 1935,**

convoqué à la caserne Pittié à Nevers, je rejoins tout un groupe de jeunes recrues en partance pour les colonies. Nous restons en civil, et on nous remet, pour tout bagage, un quart en tôle bien culotté (\*), une cuillère et une fourchette.

Mon seul souvenir vraiment cocasse est la distribution du "jus" le lendemain matin. Un soldat entre dans la chambrée et crie :

- Au jus, là dedans !

Chacun se précipite avec son quart pour recevoir sa ration de café bouillant.

(\*) Gobelet dont l'intérieur est noirci par le vin et le café.

Mon tour arrive, et j'ai l'impression que mon récipient est beaucoup plus grand qu'il n'y paraît... et a du mal à se remplir. Tout à coup, je sens que ma chemise est mouillée et chaude sur le ventre. J'avance mon quart, et stupeur ! je suis inondé de café.

Je n'avais pas remarqué, en effet, que mon maudit quart avait perdu un petit rivet fixant la poignée à sa base. Résultat, le café giclait au fur et à mesure que le soldat versait le liquide brûlant : j'avais le tonneau des Danaïdes. Quel fou-rire dans la chambrée... à mes dépens !

- C'est le métier qui rentre !  
me dit un gradé philosophe.

**29 avril,**

nous arrivons à Lyon à 19 heures et sommes parqués à la caserne de la Vitriolerie. Le soir même à 23 heures, nous prenons le train pour Marseille. Arrivée, le lendemain à 6 heures... aussitôt, "en colonne par quatre", direction le Camp Sainte Marthe, à pied, soit 4 ou 5 kilomètres, à la périphérie de Marseille.

C'est un immense terrain, bien triste, garni de nombreuses baraques en bois, dites "Adrian", et d'installations très sommaires.

Sainte Marthe est un centre militaire de transit. Pour le couchage : une maigre paille, un "sac à viande" (\*) et une couverture, le tout posé sur des planches et deux tréteaux métalliques.

Après vaccination, chaque recrue reçoit une capote en drap vert, sans se préoccuper de la taille, c'est notre premier et unique effet militaire.

Un souvenir inoubliable de Sainte Marthe : une population de rats, bien supérieure en nombre à celle des hommes, infeste les baraques. La nuit surtout, ils prennent possession des lieux, circulent à la tête des lits, à la recherche de nourriture. Souvent, ils plongent dans les musettes et sautent d'un lit à l'autre. Impossible de dormir !.. la vie militaire commence bien !

Heureusement, nous pouvons sortir l'après-midi en ville, c'est ainsi qu'avec quelques camarades, en partance comme moi pour Bizerte, nous visitons La Canebière, le Vieux Port, le Château d'If, et montons enfin à Notre Dame de la Garde, la "Bonne Mère" des marseillais où nous jouissons d'un panorama exceptionnel sur la mer, le port, la ville.

**4 mai,**

vers 10 heures : embarquement sur le paquebot "Gouverneur Général Jonard".

(\*) Sac de couchage.

Peu après notre départ, le vent s'élève et la mer devient très mauvaise... notre traversée se fait dans la tempête.

Le mal de mer fait des ravages. Sur les 230 militaires que le bateau transporte, il y a, paraît-il, 220 malades.

Personnellement, je suis un des rares privilégiés, je suis peu incommodé... mais j'assiste à des scènes affreuses !

**5 mai,**

vers midi, accostage au port de Bizerte. Chaque caserne de cette immense ville de garnison, attend ses appelés. Nous, "les Chars", une cinquantaine de recrues, environ, sommes encadrés par des gradés... et en route pour la caserne.

Traversée de la ville de Bizerte parmi une foule hétéroclite, bigarrée et dans une cohue indescriptible. Quel dépaysement !

### **l'incorporation**

Nous atteignons enfin, sur une colline qui domine la ville, la caserne Philebert qui abrite le 61<sup>ème</sup> Bataillon de Chars de Combat.

Nous subissons rapidement les formalités d'incorporation, puis touchons notre paquetage (1).

La distribution des effets est très folklorique, elle se fait à la chaîne, sans se préoccuper des tailles. Il faut ensuite de multiples échanges pour trouver enfin des vêtements qui nous conviennent, sans être cependant trop exigeants !

Nous percevons en plus, du fait de notre situation coloniale, une ceinture de flanelle, un cheiche (longue bande de toile beige, très fine) qui nous sera très utile dans le sud pour nous protéger des nuages de sable du sirocco(2) et enfin, un casque en liège.

Vient ensuite, le traditionnel examen que toute nouvelle recrue doit passer afin de déterminer le niveau de ses connaissances... peu importe s'il a déjà des diplômes !

- 10 lignes de dictée (même texte chaque année : La discipline étant la force principale des armées etc.)

- calcul (4 opérations)

- rédaction (quels ont été vos premiers sentiments en arrivant à la caserne ?)

J'ai eu le privilège, par la suite, de pouvoir lire l'ensemble des épreuves... que de choses ahurissantes... quel formidable "bêtisier" ! Vraiment, notre armée a besoin de se moderniser !

La preuve est aussi faite, que les cours des illettrés sont nécessaires, et qu'ils doivent être amplifiés.

(1) Ensemble de l'habillement et des accessoires nécessaire au soldat.

(2) Vent brûlant, qui souffle du Sud-Est



Quoi qu'il en soit, l'ambiance est sympathique, c'est un peu la vie d'une grande famille, et je me fais rapidement un certain nombre d'amis, tant parmi les Français que parmi les indigènes (1).

L'histoire du "*Goubi Balla*" mérite d'être contée : il s'agit d'un jeune sénégalais auquel j'ai eu l'occasion de rendre quelques services. Il est d'une grande gentillesse et je suis toujours heureux de bavarder un peu avec lui. Il en est d'ailleurs très fier car il m'a en grande considération :

- je ne le méprise pas ! (pourquoi l'aurai-je méprisé ?)
- j'ai le "savoir" (il a appris que je suis instituteur)
- j'ai "l'autorité" (je deviens bientôt caporal)
- j'ai du "pouvoir" (je suis secrétaire au bureau de la compagnie).

Il ne sait comment me manifester sa reconnaissance. Dès qu'il me rencontre, il s'arrête à trois pas, se met au "garde à vous" et me salue comme un officier... avant de me dire :

- bonjour "gaboral *Fribo*" !

Un jour, *Balla* me propose de me laver mon linge chaque semaine. Je refuse à plusieurs reprises... mais le voyant très peiné, bientôt j'accepte... il refuse toute rémunération... et son travail est parfait !

Quelques semaines avant ma libération, il m'invite chez lui, sa famille habite Tunis. Je décline l'invitation. Il insiste, je le remercie, mais je refuse toujours. Persuadé de me faire fléchir, il me dit qu'il a l'intention de m'offrir ... sa soeur !

J'en suis ahuri !... et mon refus est encore plus catégorique.

Cette fois, *Balla* est profondément vexé, il est persuadé que je le méprise avec sa famille... aussi, pour arranger les choses, je lui promets que je vais réfléchir ! Il me quitte avec un large sourire... et je ne le revois plus avant mon départ. Je crois l'avoir échappé belle !

### **l'instruction militaire**

Revenons au début de mon incorporation.

Notre installation en chambrée est satisfaisante. La nourriture est variée, copieuse et bonne. Je suis surpris au début par le poivron, l'harissa, mais je m'habitue vite, je crois même que sous le climat d'Afrique, ce condiment est nécessaire. J'apprécie les plats nouveaux pour moi, comme le couscous, la chakchouka (2) ...

(1) Le bataillon est composé pour moitié de Français, l'autre moitié d'Arabes et de quelques Sénégalais.

(2) Ragoût composé de viande, toutes sortes de légumes et bien pimenté.

Les choses "sérieuses" vont cependant commencer pour le modeste chasseur *Frébault*.

Je suis sollicité pour m'inscrire au peloton d'Elèves Officiers de Réserve (E.O.R). Je refuse, car je sais que cette inscription entraîne un départ rapide pour Versailles (Camp de Satory), où on forme les officiers de chars... et sans certitude de retour en Tunisie.

Pour mon perfectionnement en tant qu'enseignant, et pour ma culture personnelle, je souhaite rester dans ce pays. J'ai une discussion franche avec le Capitaine *Raynaud* qui commande ma compagnie.

Il comprend très bien mes motivations et on ne me parle plus d'E.O.R... je suis heureux de cette victoire !

Hélas, mon sort n'est cependant pas réglé. Quelques jours plus tard, je refuse également de suivre un peloton d'Elèves Sous Officiers de Réserve (S.O.R). Je demande à rencontrer le Capitaine... mais mes arguments passent beaucoup plus mal : je ne me sens pas d'aptitude pour le commandement, je souhaite seulement rester un chasseur consciencieux etc !.. La réaction ne se fait pas beaucoup attendre : le lendemain, j'apprends que je suis inscrit d'office au peloton d'Elèves Caporaux, ainsi que mon ami *Bras*, Ingénieur des Industries Agricoles. Le coup est dur ! Car l'un et l'autre, ne souhaitons des galons... et sur ces problèmes, nous avons les mêmes conceptions.

Il nous faut cependant nous exécuter, et pendant plusieurs semaines, qui nous semblent une éternité, théorie, tirs et manoeuvres en char, se succèdent jusqu'à l'examen final. Notre plan est vite bâti : nous ne manifesterons aucune hostilité générale, mais aucune bonne volonté pour apprendre la théorie... et l'examen venu, il nous sera facile d'échouer !

Les séances d'instruction ont lieu à l'extérieur de la caserne, dans la campagne et très souvent, avec mon ami *Bras*, nous nous cachons, pendant des heures, derrière un tronc, à l'ombre légère d'un olivier et nous faisons d'interminables parties de cartes, ou nous nous adonnons aux joies de la lecture.

J'ai la conviction que l'instructeur, le sergent *Loton*, n'est pas dupe, mais il ferme les yeux... nous sommes les "intellectuels" du groupe !

Il n'y a que les manoeuvres de chars, auxquelles nous ne pouvons échapper.

Le jour de l'examen venu, nous répondons avec assurance toutes sortes d'absurdités "vraisemblables" !.. voulant absolument échouer !.. mais "à malin, malin et demi" dit le proverbe.

A la proclamation des résultats, consternation !.. avec mon ami *Bras*, nous sommes reçus caporaux les deux premiers, et tout penauds, nous subissons de la part des officiers, hilares, de vives félicitations !

C'est bien la vie de famille, personne ne nous tient rigueur de notre comportement.

Les officiers ont bien compris que nous étions en somme, de "braves gars", pas antimilitaristes, pas révolutionnaires, anarchistes... ou je ne sais quoi !.. nous voulions simplement la paix et la tranquillité !

Nous obtenons rapidement une planque (1), comme nous le souhaitons. Je suis nommé secrétaire auprès du Capitaine, au bureau de ma compagnie.

J'échappe à la chambrée et je loge dans une petite pièce avec un caporal chef (*Philippot*) et deux sergents. La vie est belle !

Chaque samedi soir, nous partons avec deux ou trois amis en permission de 24 heures, à la découverte de tout le nord de la Tunisie et de Tunis, en particulier.

Dans la capitale, nous logeons "Chez Eugène", un bon petit hôtel-restaurant près de la porte de France, à l'entrée des souks (2). C'est notre pied à terre pour découvrir la ville, le musée de Bardo, Carthage etc.

A Carthage, il y a le palais de Monseigneur *Lemaître*, Primat (3) d'Afrique et Nivernais d'origine. Un camarade et collègue de la Nièvre, *Pierre Neury*, incorporé en même temps que moi à Bizerte, est de sa famille. Il a promis d'aller lui rendre visite, mais ne veut pas y aller seul et me demande de l'accompagner. J'accepte, heureux de découvrir peut-être, un palais, et nous prenons à Tunis, le train électrique pour Carthage.

Arrivés à la porte d'entrée de la magnifique demeure, *Pierre*, un garçon très timide, refuse de sonner et insiste pour que j'entre le premier, à mon tour, je refuse, je ne suis que l'invité ! Discussion... je trouve la situation ridicule... et comme deux idiots, nous reprenons le train pour Tunis !

A la décharge de mon camarade *Pierre*, je dois dire qu'il est malheureux à Bizerte, il ne supporte pas le climat. Bientôt, il tombe malade, est hospitalisé, puis rapatrié. Il termine son service à Nevers.

### **l'enseignant**

Un de nos capitaines, a un fils de 8 à 9 ans, débile léger, il ne peut apprendre à lire, malgré des cours particuliers, par une série de professeurs. Il me demande de m'en occuper. J'accepte volontiers et...ô miracle, l'enfant fait des progrès très rapides et bientôt, il peut lire à peu près couramment. Quelle joie pour les parents !.. et que de remerciements !

A mon départ, ils m'invitent à dîner et m'offrent en souvenir, une lampe de bureau.

Un beau matin, le Colonel Marc, me fait appeler et m'informe que le Général Commandant la Place de Bizerte, me demande d'assurer les cours des illettrés, avec un autre collègue, du Régiment de Tirailleurs Tunisiens, pour toute la garnison.

(1) Emploi qui permet d'éviter le service général, en particulier, garde, corvées etc.

(2) Marché arabe, généralement dans des ruelles étroites.

(3) Dans la religion catholique, chef des archevêques, pour toute une région.



J'en suis très heureux, cela me permet de sortir de la caserne et de m'intégrer un peu, dans la vie civile locale. Les cours ont lieu à l'Ecole Franco-Arabe, près du Vieux Port.

J'enseigne également le Français. Il y a beaucoup d'enseignants tunisiens, ils deviennent tous des amis, et je crois que c'est là surtout, que j'ai apprécié les grandes qualités des Tunisiens : serviabilité, gentillesse, sensibilité... A mon départ, que d'émotion !.. je suis fêté par mes collègues : gâteaux, menus cadeaux que j'apprécie d'autant plus, que je sais qu'ils ont de maigres salaires ! L'un d'eux n'ayant rien d'autre à m'offrir, me donne son compagnon le plus précieux : un petit fennec (\*) apprivoisé !

Je ne peux pas le refuser, ni l'emmener en France.

Heureusement, je trouve rapidement un ami, qui veut bien s'en charger.

### **Bourguiba**

A cette époque du protectorat, la vie de la Tunisie est parfois agitée par des manifestations, ou les écrits d'une forte personnalité, Habib Bourguiba, leader incontesté de la grande majorité de la population, qui aspire à l'indépendance du pays.

Il est souvent arrêté par les autorités françaises, et passera de longues périodes de sa vie en prison.

Un seul journal, "Tunis Socialiste", expose avec objectivité les thèses qu'il défend. Sa parution est souvent suspendue par les autorités françaises et il est interdit à la caserne... mais je réussis néanmoins, à le rentrer chaque semaine.

Le combat de Bourguiba est très courageux. Il faudra cependant attendre 1957, pour que la Tunisie accède à l'indépendance, grâce à Pierre Mendès France.

### **les grandes manoeuvres**

Notre bataillon de chars, unique en Tunisie, comprend trois compagnies qui sont chargées, à tour de rôle, d'organiser des manoeuvres avec toutes les unités militaires disséminées sur le territoire.

J'ai beaucoup de chance, en 1935 c'est le tour de ma compagnie, je pourrai donc découvrir dans d'excellentes conditions, presque tout ce beau pays.

Notre colonne comprend une quinzaine de chars et un grand nombre de camions et véhicules de toutes sortes, la logistique nécessaire pour les manoeuvres, mais aussi pour l'entretien... et le ravitaillement des hommes, sous-officiers et officiers.

Un camion bureau est aménagé, c'est mon domaine et je suis dispensé de manoeuvres.

Nous quittons Bizerte le 5 novembre 1935 et nous ne rentrerons que le 24 décembre.

(\*) Petit renard des sables du Sahara, aux longues oreilles.

C'est pour moi un merveilleux voyage qui me permet de connaître les régions les plus belles et les plus variées de la Tunisie : la capitale Tunis, les grands ports, Sousse, Sfax, l'oasis de Gabès... séjour enchanteur !

Après avoir essuyé une tempête de sable toute une journée, nous tombons brusquement dans un véritable "paradis", de l'eau à profusion, de la verdure, de riches potagers à l'ombre de palmiers magnifiques... ne doivent-ils pas pour se développer ainsi, "avoir les pieds dans l'eau et la tête au soleil" ?

Comble de bonheur, c'est la saison des dattes : pour quelques sous, des gosses, habiles comme des chats, grimpent au sommet des dattiers et nous rapportent un énorme régime que nous dégustons dans la calèche, qui nous véhicule et nous permet de découvrir les plus beaux sites de l'oasis.

- Médenine et ses curieuses maisons aux toits arrondis et empilées les unes sur les autres, les "rorfas".
- Matmata et ses troglodytes
- Foum-Tatahouine, ses palmeraies et son désert de sable, les portes du Sahara.

Au retour, nous visitons El Djem et son magnifique Colysée, mieux conservé que celui de Rome.

- Kairouan, la ville Sainte et sa Grande Mosquée, ses splendides tapis renommés dans le monde entier, ses artisans...

- Zaghouan et son aqueduc romain, qui amenait l'eau jusqu'à Tunis, à environ 60 kilomètres, puis à Carthage.

- La Mornaghia - Teboursouk - le Kef et sa belle région montagneuse, l'Atlas Tunisien - Djédaïda et retour à Bizerte pour Noël.

Extraordinaire périple, qui me permet de connaître et d'admirer les immenses richesses de ce petit pays, mais aussi, de pénétrer plus intimement dans la vie de ses habitants.

Mes six derniers mois à Bizerte, s'écoulent très agréablement : secrétariat au bureau de la Compagnie, le matin, et, l'après-midi, cours à l'Ecole Franco-Arabe.

Avec mes amis, nous profitons au maximum de nos permissions, pour connaître encore plus en profondeur, ce pays auquel nous sommes déjà très attachés.

### plaisirs de la mer

Un bon camarade de chambre, *Philippot* dont la famille habite Bizerte, est un passionné de mer et il réussit à me faire partager ses loisirs marins... mais le jeune campagnard que je suis, ne sait pas nager... sinon à plat-ventre sur une chaise !

Je l'accompagne souvent le soir sur l'immense et magnifique plage de Bizerte, mais aussi le dimanche matin. Je m'entraîne, mais sans trop quitter le bord où "j'ai pied", nous faisons de la périssoire... et je sens que j'aime l'eau de plus en plus.

Par une belle matinée de dimanche, après la baignade, je me repose avec mon ami, à l'extrémité de la jetée de bois, qui avance loin en mer. Nous profitons pleinement de ces heures délicieuses, lorsque nous sommes rejoints par un de nos officiers, le lieutenant *De Froment*, lui aussi, d'origine nivernaise.

Nous bavardons quelques instants, et lorsqu'il apprend que je ne sais pas nager, brusquement, il me jette à la mer, sans que je puisse faire le moindre geste !

Vraiment, je crois que ma dernière heure est arrivée ! A cet endroit il y a, peut-être dix mètres d'eau ! Pendant des secondes qui me paraissent des heures, je me débats avec des mouvements désordonnés et je bois quelques "tasses".

J'essaie enfin de coordonner les mouvements des bras et des jambes, comme je sais le faire, rapidement, je fais surface et à la brasse, je gagne les structures de bois de la jetée... je sais nager !

Mes deux amis rient aux éclats et applaudissent.

Je dois dire qu'à travers l'eau d'une parfaite transparence, ils me surveillaient et à la moindre difficulté, l'un et l'autre étaient prêts à intervenir.

Malgré la grande frayeur qu'il m'a donnée, je remercie vivement mon lieutenant. Par la suite, mes plaisirs en mer sont décuplés. Il nous arrive souvent de prendre des bains de minuit : dans la nuit chaude, sous le ciel étoilé, c'est délicieux !

Je m'entraîne même à plonger et avec un autre ami, plongeur émérite, j'accepte de l'accompagner dans le lac de Bizerte, à la recherche d'énormes huîtres perlières. Notre pêche est d'ailleurs fructueuse.

### le caporal sergent

Fin juillet, arrive au bureau de ma Compagnie, une note du Lieutenant Colonel *Marc*, qui me nomme sergent de réserve, c'est-à-dire au 15 octobre, quand je serai redevenu civil.

Cela me laisse vraiment indifférent, je n'ai pas à porter les galons.

Quelques jours plus tard, je rencontre dans la cour de la caserne le Colonel :

- Eh bien ! Caporal *Frébault*, vous n'avez pas reçu ma note ?

- Si, mon Colonel (\*)

- Et vos galons de sergent ?

- Mais, mon Colonel, vous m'avez nommé sergent de réserve, c'est-à-dire au 15 octobre. Nous ne sommes qu'en août, je serais coupable de port illégal d'uniforme !

Sans un mot, il abandonne la partie que j'ai bien l'impression d'avoir gagnée !

Je devine cependant chez le Colonel, qui sait que je ne souhaite pas porter les galons, un malin plaisir à m'obliger à les porter !

(\*) Dans l'armée, il est de tradition d'appeler Colonel, un Lieutenant Colonel, de même, Lieutenant, un Sous-Lieutenant.

Le lendemain, je reçois au bureau, une nouvelle note de service ainsi libellée :

<<Le Caporal *Frébault* de la 1<sup>ère</sup> Compagnie, promu Sergent au titre des Réserves à compter du 15 octobre 1936, est autorisé à revêtir la tenue de son nouveau grade, à compter du 18 août 1936>>.

Signé : *Marc*.

Cette deuxième note ne change pas, bien sûr, mon comportement.

Le soir même, l'inévitable se produit : je rencontre à nouveau le Colonel tout souriant : (je suis persuadé qu'il cherchait à tout prix, à me rencontrer) :

- Alors *Frébault*, où sont vos galons ?

- Mon Colonel, vous m'autorisez à les porter à partir du 18 et nous ne sommes que le 10, d'autre part, autorisation n'est pas obligation !

Son sourire se fige, j'ai l'impression que j'ai poussé les pions un peu loin !

- Vous partirez avec vos galons !

Et il ajoute sèchement :

- venez avec moi !

Il m'accompagne chez le tailleur du Bataillon, et lui demande de me coudre immédiatement les galons de sergent sur mes manches... Ma veste possède les fameux galons, je suis sergent malgré moi.

Tout se termine dans la bonne humeur, avec les félicitations ironiques du Colonel qui a, c'était à prévoir, le dernier mot, dans ces curieuses et plutôt comiques péripéties.

Quelques jours plus tard, il m'annonce que le Général Commandant la Place de Bizerte, souhaite m'accorder une faveur, pour mon dévouement et la qualité de mon travail à l'Ecole Franco-Arabe.

Je demande des permissions supplémentaires, à cumuler avec ma permission libérable.

Il ne peut me donner satisfaction, car j'ai déjà le maximum permis par les textes. C'est alors que me vient l'idée de lui demander d'embarquer à Alger, au lieu de Bizerte, afin de visiter cette grande capitale. C'est accordé, et j'obtiens la même faveur pour deux de mes amis.

Sur ces entrefaites, je reçois une autre grande nouvelle :

la Direction de l'Enseignement en Tunisie, m'offre la possibilité de faire ma carrière d'enseignant dans ce pays que j'aime.

Que d'évènements en quelques jours !

D'enthousiasme, je donne mon accord de principe, heureusement, sous réserve de l'acceptation de mes parents... que j'espère convaincre.

J'écris aussitôt... hélas, je reçois par retour, une lettre désespérée de ma mère, qui a l'impression de perdre son unique enfant !

Devant une telle situation, je refuse cette alléchante proposition, à la grande satisfaction de mes parents.



J'en souffre et, certainement, avec beaucoup de peine et d'amertume, je décide d'oublier mes nouveaux amis et mon "nouveau pays"... et de fait, j'attends 46 années avant d'y retourner, véritable et émouvant pèlerinage... en 1982 !

### le retour

Le jour de la libération approche. Je fais l'acquisition de nombreux cadeaux souvenirs, pour tous les miens, je suis invité dans plusieurs familles et à la caserne, nous fêtons dignement notre départ.

Le 14 août, avec mes deux camarades, nous prenons, à Bizerte, le train pour Alger.

Ma dernière vision de la Tunisie est cette magnifique vallée de l'Oued Medjerda, que nous longeons à travers une véritable forêt de lauriers roses !

Par Constantine, nous gagnons Alger la Blanche, où nous sommes hébergés au DIM (Dépôt des Isolés Métropolitains) installé dans un sinistre fort, sous la responsabilité d'un "sinistre" adjudant.

Nous disposons de deux jours pleins, pour découvrir les beautés de cette immense métropole, qu'est la capitale de l'Algérie.

Notre embarquement doit avoir lieu le 18 août, à 10 heures.

Après notre installation au DIM, nous nous disposons à sortir en ville : refus catégorique de l'adjudant ! Nous devons rester deux jours "prisonniers" dans ce fort, en attendant notre départ pour le port.

Nous sommes effondrés. Je retourne sans mes camarades parlementer, et tout ce que j'obtiens, c'est l'autorisation de sortir seul, car je suis gradé. (Ma capote porte les galons de caporal).

Je refuse d'abandonner mes amis et je retourne à la chambre, pour ensemble, "tirer des plans sur la comète".

"Faire le mur" est impossible, nous sommes au désespoir.

Machinalement, je pose ma capote et je retourne au bureau espérant que l'adjudant ne sera plus de service. Il est toujours là ! Mais, ô miracle, sa figure s'illumine, et il n'en croit pas ses yeux !... le caporal s'est métamorphosé en sergent... explications... je suis sous-officier, presque son égal, il est prêt à tout m'accorder !

Notre problème est réglé... mais nous avons eu chaud !

Nous quittons avec joie, ce sombre et triste fort et son triste adjudant, et nous nous installons en ville, dans une confortable chambre d'hôtel.

Nous pourrons ainsi visiter Alger dans d'excellentes conditions.

Le jour de l'embarquement venu, à l'heure dite, nous récupérons nos bagages au fort et avec une foule d'autres militaires libérés, nous gagnons, accompagnés d'un sergent, les quais du port d'Alger où nous attend le paquebot "Timgad".

Un officier me signale que, parmi tous les soldats rapatriés, je suis le "plus ancien dans le grade le plus élevé" !.. je suis donc désigné "chef de groupe" ... pour la traversée.

Seul avantage, mais de taille, je peux circuler librement et j'ai accès à la cuisine où je bénéficie d'un véritable "festin de roi". Je m'arrange bien sûr, pour apporter quelques douceurs à mes amis.

Traversée heureusement sans histoire (\*), contrairement à l'aller et je suis heureux de retrouver enfin la France et ma famille.

Ainsi, se termine ma "belle aventure" africaine !

Malgré une première expatriation (je quitte les miens pour la première fois et pour 15 mois) malgré l'ennui inévitable du début (période d'adaptation), malgré les quelques difficultés spécifiques à la vie de caserne, ce service militaire restera une période d'une richesse extraordinaire pour ma jeunesse.

La Tunisie est un pays vraiment exceptionnel. J'ai eu la chance de le parcourir presque en entier, et de découvrir :

- ses merveilleux paysages, ses sites enchanteurs,
- ses oliveraies de Sfax, ses orangeries d'Hamamet (ah ! ces oranges maltaises !), extraordinaire climat, nature riche, féconde, souvent opulente,
- ses ruines puniques et romaines : Carthage, Dougga, Sbeitla, Thuburbo Majus, El Djem...
- ses palais, ses musées, ses souks, ses mosquées...
- son artisanat de toute beauté, tapis, cuirs, cuivres, céramiques...

Cependant, dans ce pays de contrastes, c'est le sud surtout qui m'a "envoûté" :

- grands espaces désertiques, immensités monotones, lancinantes, mais qui inspirent le respect,
- dunes de sable qui donnent au lever et au coucher du soleil, si généreux, un spectacle féérique,
- horizons sans fin, où se profilent les caravanes de dromadaires,
- oasis aux milliers et milliers de palmiers dattiers, où s'accrochent ces fameux "doigts de lumière et de miel", délicieuses dattes, dans ces véritables paradis du désert.

Mais mon expérience est surtout exceptionnelle sur le plan humain. J'apprécie, peu à peu, un peuple très attachant, aux moeurs bien différentes des nôtres, parfois un peu susceptible, mais fier, d'une grande sensibilité, d'une grande délicatesse, toujours accueillant et généreux, comme son sol et son climat... la gentillesse même !

(\*) Au large des Iles Baléares, nous entendons les premiers coups de canon de la guerre d'Espagne.

Lorsqu'en 1983, Pierre Bérégovoy, nouveau Maire de Nevers, (lui aussi amoureux de la Tunisie, ancien collaborateur de Pierre Mendès France) me demande de créer : l'Amicale Nevers-Hammamet, d'en accepter la présidence, et d'animer ce nouveau jumelage... pouvais-je refuser ce grand honneur ?

Non certes... mais ceci est une autre histoire !

1935 - Un pacte d'unité d'action est signé entre les partis de gauche, PC et PS, et cela permet la victoire du Front Populaire en 1936 avec Léon Blum.

Pendant ce temps, le général félon, Franco, se révolte contre la République Espagnole et c'est la guerre ; Franco est soutenu par Hitler et Mussolini. Des Brigades Internationales se créent pour défendre la République.

La France et la Grande Bretagne optent pour la "non intervention", redoutant un conflit généralisé. C'est une illusion !

Franco est victorieux ! Les Républicains Espagnols ont notre sympathie et notre admiration. Nous les accueillons... mais nous les mettons dans des camps !

Pour nous, la guerre se fait de plus en plus menaçante.

1937. Les instituteurs ont conscience de la menace hitlérienne, la population s'inquiète. Le gouvernement de Front Populaire prend des mesures pour assurer la sécurité de la France mais, toujours partisan du dialogue, il manque d'audace en différentes occasions : ainsi, au moment de la remilitarisation de la rive gauche du Rhin, décidée par Hitler, qui bafoue alors, le traité de paix de Versailles.

Le 28 septembre 1938, notre mariage a lieu dans une atmosphère d'inquiétude. *Renée* vient d'être nommée adjointe à l'école de garçons de Rouy dont je suis le Directeur.

30 septembre 1938 - Signature des accords de Munich qui apportent un "lâche soulagement", dira Léon Blum, et un répit de courte durée. Les annexions d'Hitler continuent : Dantzig, Sudètes etc.

1939 :

1er septembre : mobilisation générale.

3 septembre : le Royaume Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.

4 septembre : je suis mobilisé !

Partir à la guerre après moins d'un an de mariage, quel déchirement !



#### 4 - La guerre 1939-1945

Je rejoins le 503<sup>ème</sup> Régiment de Chars de Combat au camp de Satory près de Versailles où l'on m'affecte au Parc d'Engins Blindés de la 3<sup>ème</sup> Armée (PEB3).

Après quelques jours d'organisation, sous la direction du commandant *Tocquer*(\*), hommes (beaucoup de spécialistes, mécaniciens, chauffeurs, une centaine environ), gradés, matériels et véhicules, gagnent la petite ville de Saint-Mihiel sur la Meuse.

Nous prenons possession de vastes étables et locaux divers, réquisitionnés à un commerçant en bestiaux, monsieur *Fribourg*.

Nos trois grands services : Atelier, Magasin de pièces détachées, Service de transports, s'installent assez confortablement.

Personnellement, je suis attaché au Magasin dirigé par le *Capitaine Rome* et je m'occupe de la gestion avec plusieurs camarades, dont *René Caillaux* qui deviendra un grand ami.

Outre mon activité de bureau, je gère avec la SNCF (la gare est toute proche) les transports de véhicules sur wagons, et je suis également responsable "Z" (équipement et entraînement contre l'utilisation des gaz de combat).

Le rôle du Parc est essentiellement d'approvisionner la 3<sup>ème</sup> Armée en engins blindés (chars, chenillettes etc.) et de recevoir en réparation les engins en panne ou touchés par l'ennemi, et bien sûr réparables.

Nous avons un échelon avancé à Metz, qui assure les réparations plus modestes.

Le Magasin doit fournir à l'Atelier toutes les pièces nécessaires et éventuellement un moteur complet si cela s'impose. Nous avons souvent des missions qui se rendent à Paris dans différentes usines, sous la responsabilité du sergent *Caillaux*.

J'ai personnellement assuré semblable mission à Lyon, pour rapporter pièces et moteurs des usines Berliet, Somua, Latil...

A Saint-Mihiel, nous sommes installés à la périphérie, dans le quartier de la gare au-delà de la Meuse. Après quelques semaines de tâtonnements, nous avons pu nous organiser convenablement à la fois pour le couchage et pour la nourriture... Et c'est ainsi que pour moi, commença la "drôle de guerre".

Ayant une rotule cassée à la suite d'un accident en 1938, peu avant mon mariage, je suis convoqué à Bar-le-Duc devant une commission médicale et on me classe "service auxiliaire".

Il y a des escarmouches à la frontière et quelques incursions d'avions ennemis, dont l'un est abattu tout près de Saint-Mihiel.

L'hiver arrive très rude, neige, froid (-35 à la gare).

(\*) se prononce : Toquerre

J'obtiens une permission en janvier... Et les semaines et les mois passent jusqu'en mai 1940 où Hitler déclenche sa guerre éclair et lance par surprise ses divisions blindées sur la Belgique, pays neutre, contournant la ligne Maginot où nous l'attendions.

Nous avons l'ordre, fin mai, de transférer notre Parc à Vaucouleurs dans les vastes locaux d'une fabrique de statues religieuses.

Le déménagement demande plusieurs jours et il est difficile de tout loger, aussi en attendant une solution, un stock important de matériel, pièces, moteurs, véhicules, reste au PEB3 à Saint-Mihiel.

On m'en donne la responsabilité avec un groupe de neuf hommes. Chaque jour une camionnette nous apporte, de Vaucouleurs, le ravitaillement et nous devons rester là, surveiller notre matériel et attendre des ordres... qui ne viendront jamais !

Pendant ce temps, l'offensive éclair des Allemands se poursuit. Les combats font rage en Belgique et bientôt, dans le nord de la France.

Les Allemands avancent rapidement, on les signale dans toutes les directions. Une véritable panique s'empare de la population.

A Saint-Mihiel, arrivent des évacués à la fois du nord et de l'est, qui franchissent en masse la Meuse sur l'unique pont.

Nous entendons des bombardements, nous subissons quelques mitraillages par avions... Et il n'y a plus de DCA !

J'aide les gens du quartier à faire leurs paquets et à charger des véhicules les plus divers. Ils partent les uns après les autres, les anciens se souvenant de 14-18.

Nous restons peu nombreux dans le quartier. Heureusement, un café restaurant, où il y a deux jeunes filles, reste ouvert. Nous y recueillons bien des renseignements... Mais j'apprendrai après la guerre, que ces "braves gens", sont de dévoués collaborateurs avec l'ennemi.

Les bruits les plus divers circulent : on signale les Allemands à tel endroit, les ponts sautent partout !

#### **Jeudi 13 juin 1940, Saint-Mihiel - Vaucouleurs - 38 km -**

Nous sommes donc le 13 juin, ma fidèle camionnette ne vient pas nous ravitailler. Je suis dans l'impossibilité de joindre le Parc à Vaucouleurs, le téléphone est coupé. On parle de sabotage, de 5ème colonne, on apprend que l'unique pont de Saint-Mihiel doit sauter à 18 heures.

Je n'ai toujours aucune nouvelle de Vaucouleurs... Et pas de ravitaillement !

La panique s'empare de mes hommes et j'ai beaucoup de mal à les empêcher de fuir.

Quel dilemme pour moi ! Je n'imagine encore pas la décomposition de notre armée... Et le moral est bien bas !

Si nous fuyons en abandonnant notre matériel, d'une valeur considérable, c'est la désertion et le Conseil de Guerre !

Si je les oblige à rester, nous risquons tous d'être prisonniers, ce que nous ne voulons à aucun prix !

Je leur promets de prendre rapidement une décision et au moins de franchir ensemble la Meuse car le pont n'a pas sauté à 18 heures comme prévu.

Je vais aux renseignements : il doit sauter à minuit mais j'en doute, car le pont laisse toujours des files ininterrompues de malheureux évacués franchir le fleuve.

L'angoisse s'accroît à attendre des secours qui n'arrivent pas. Je réussis cependant encore à faire patienter mes hommes, et heureusement ! Car le miracle se produit : vers 2 heures du matin arrive notre camionnette. Elle avait seulement pour mission d'aller chercher un chargement de boules de pain à Commercy, pour l'exode de Vaucouleurs vers le sud, dès le lendemain matin.

C'est le chauffeur qui a pris, seul, l'initiative de venir nous récupérer ! Nous étions donc bien abandonnés, oubliés dans la pagaille indescriptible qui doit exister au Parc à Vaucouleurs !

Je remercie ce brave camarade qui a rencontré mille difficultés en remontant à contre courant la colonne de réfugiés, militaires et civils pendant 23 kilomètres... pour nous sauver ! Quelle chance nous avons !!!

Nous nous installons comme nous pouvons avec nos maigres affaires personnelles, ainsi que celles du sergent *Caillaux* parti en mission à Paris.

Les hommes montent sur les boules de pain... et en route pour Vaucouleurs !

Il est peut-être 2h15 quand nous franchissons le pont. La circulation y a beaucoup diminué. Quelques militaires du génie sont là, sans doute attendant l'ordre d'arrêter la circulation bien avant le pont.

Dans la ville, la confusion est indescriptible, nous la traversons avec peine dans le noir total.

Des coups de feu éclatent... On ne sait où... et bientôt de violentes explosions : le pont s'effondre au milieu de la Meuse.

Nous trouvons enfin la route de Commercy-Vaucouleurs et nous allons vivre un affreux cauchemar.

L'hôpital de Saint-Mihiel est évacué. Tous les malades qui peuvent marcher s'en vont à pied, les uns avec des béquilles, d'autres soutenus par des camarades plus valides, les fossés sont encombrés d'hommes couchés.

Le spectacle est terrible, d'autant plus qu'il nous faut rouler sans lumière, au risque, à tout moment, d'écraser un malheureux. La tête à l'extérieur, le chauffeur surveille à gauche, et moi, debout sur le marchepied, je guide à droite.

C'est un slalom permanent, et par une chance inouïe, sans accident, nous réussissons à atteindre Vaucouleurs vers 5 heures du matin... 3 heures pour parcourir 38 kilomètres !

Nous trouvons le PEB3 en pleine effervescence. Nos énormes camions sont déjà alignés, pleins à craquer de matériel et on continue de charger.

Les voitures légères sont réservées aux officiers, un char réparé fait aussi partie du convoi, le départ est prévu pour 8 heures.

Dès mon arrivée, ayant examiné la situation, une chose me frappe : faut-il sauver le matériel avant tout ? où va-t-on loger les hommes ? a-t-on décidé de les abandonner ?

Beaucoup bien sûr, pourront se loger dans les cabines des camions mais ce sera nettement insuffisant.

Les Officiers semblent dépassés par les événements. Chez les hommes, je vois des têtes inquiètes où se lit une profonde indignation... et ils sont peut-être prêts à se révolter ?!

Je suis scandalisé de cette situation, et je cherche un moyen de sauver ces hommes, mes camarades.

Je constate que plusieurs chenillettes et quelques autres véhicules sont abandonnés, et en état de marche puisqu'ils sont venus de Saint-Mihiel par leurs propres moyens.

Je cherche mon capitaine et lui demande si je peux utiliser tout ou partie de ces véhicules pour emmener les hommes. Il me donne le feu vert, mais ajoute qu'il n'a plus une goutte d'essence à mettre à ma disposition. Mon projet est déjà mis sur pied, à moitié.

Pour l'essence, il me vient subitement à l'esprit une idée assez curieuse. Je me souviens que mes parents, dans leur commerce de tissus et vêtements à Saint-Saulge, ont un fournisseur de chemises qui s'appelle *Seiligman* (\*) et dont l'usine est installée à Vaucouleurs.

Je me renseigne dans le voisinage et effectivement, la fabrique est même toute proche.

Je m'y rends avec une chenillette. Je pénètre dans la grande cour pleine de voitures bondées de matériel. Je trouve le Directeur, monsieur *Seiligman* lui-même, je me présente et à ma grande joie, il connaît bien son bon client de Saint-Saulge !

Je lui précise l'objet de ma visite :

- je recherche de l'essence,

il me répond sans hésiter :

(\*) se prononce : Seiligmanne

- vous tombez bien, vous voyez, j'évacue tout mon personnel, nous avons fait le plein et nous partons à l'instant. J'ai deux citernes d'essence, l'une est pleine, dans l'autre il en reste, vous pouvez disposer de toute cette essence, je vous la donne... j'allais l'abandonner.

Quelle chance !!!

Je le remercie, et lui souhaite bonne route !

Je laisse un homme de garde et je retourne au Parc. J'affecte un chauffeur à chaque véhicule : une ou deux camionnettes, un char et neuf chenillettes, je crois .

Je fais accrocher à chaque chenillette une remorque de char (sorte de réservoir d'essence sur deux roues et surmonté tout autour d'une "balustrade" à l'intérieur de laquelle on peut mettre quatre ou cinq hommes et leur "barda").

Tous me suivent chez *Seilgman* et nous faisons le plein. De retour, je conserve ma chenillette, je loge à l'intérieur mes affaires personnelles et celles de mon ami *Caillaux* ; un camarade, le sergent *Merrien*, prend place à côté de moi et bientôt la remorque est complètement occupée.

Huit camarades m'imitent et ainsi personne ne sera abandonné. Nous prenons place dans la file prête à démarrer, et à 8 heures, nous quittons Vaucouleurs.

#### **Vendredi 14 juin 1940 - Vaucouleurs - Châtillon/Seine - 144 km -**

Le Capitaine *Rome* reste avec deux sous-officiers *Laisné* et *Bécard* et deux hommes. Ils doivent attendre qu'on (?) leur envoie des camions pour charger le reste du matériel.

Le soir de notre départ, les sergents *Caillaux* et *Sorel* rentrent de Paris mission terminée. Ils ramènent un tracteur et une remorque. Joie du Capitaine *Rome* de récupérer nos amis !

Ils chargent le maximum de matériel et à 1 heure du matin, ils s'apprêtent à partir pour nous rejoindre à Neufchâteau, lorsqu'ils apprennent que Chaumont est occupé par les Allemands.

*Rome* choisit donc un autre itinéraire, vers l'est, direction Contrexéville, Vesoul.

**Le dimanche 16 juin** : Lons-le-Saunier. Par manque d'essence il abandonne une camionnette et du matériel pour loger tous ses hommes.

**Lundi 17 juin** : Saint-Julien, Pont d'Ain - Repos à Vaux en Bugey.

**Mercredi 19 juin** : direction Valence, puis le Puy, Privas. Les Allemands se dirigeant sur le Puy, le Capitaine *Rome* décide de descendre sur Langogne, puis direction Mende : ravitaillement et cantonnement à 7 kilomètres au sud à Fonds de Balsiège.

**Le 27 juin**, il reçoit l'ordre de se diriger sur les environs d'Auch par Rodez, Albi et Toulouse. Les chars doivent être regroupés dans cette région.

**Le 1er juillet**, le Capitaine *Rome* est enfin informé du lieu où est cantonné le PEB3.



**Le 2 juillet** à 12 heures, il nous rejoint à Pouy-de-Touges.  
(compte rendu du sergent Caillaux et du capitaine Rome en date du 10 juillet 1940).

Revenons à notre colonne qui a quitté Vaucouleurs le vendredi 14 juin à 8 heures.

Nous nous dirigeons sur Chaumont. Très rapidement, nous trouvons les convois militaires et civils dans un désordre indescriptible.

Femmes et enfants cheminent le visage triste, anxieux, d'autres, vieillards et malades, sont transportés dans des véhicules les plus divers avec matelas et bagages de toutes sortes.

Certains essaient de sauver leurs animaux. C'est la fuite devant les barbares. J'assiste à des scènes de désespoir. Quelle tristesse ! On ne sait pas où on va, mais on fuit vers le sud avec les maigres biens qu'on a pu sauver. Et brusquement, nous sommes plongés dans la guerre, nous sommes mitraillés par les avions qui prennent la colonne en enfilade.

Tous ceux qui le peuvent se précipitent dans les fossés, à plat ventre. On entend des cris de frayeur ou de douleur, il y a peut-être des morts et des blessés ? Mais quand la vague est passée, chacun n'a qu'une idée : fuir ! fuir !

A plusieurs reprises nous sommes mitraillés par les Italiens mais notre colonne a la chance de "passer à travers".

Les routes et les voies de chemin de fer sont aussi bombardées. Je me souviens d'avoir rencontré plusieurs trous d'obus sur la route, entonnoirs peu profonds mais qui entravent singulièrement la progression de la colonne.

Avec ma chenillette qui, pratiquement peut passer partout, je contourne facilement l'obstacle en passant le plus souvent dans les terrains bordant la route. Cela me permet d'ailleurs d'avancer plus vite que la colonne.

Heureusement, ces bombardements se produisent le plus souvent avant nous ou derrière nous !

Beaucoup de villages sont touchés. L'un de ces bourgs, dont je n'ai jamais su le nom, est en feu.

La colonne est bloquée. Avec ma chenillette je franchis des tas de pierres, des masses de gravats, je double, je double, et à travers la fumée et la poussière, je vois la rue principale libre, avec des maisons en feu de chaque côté... et je m'engage !

Tout à coup, à quelques mètres devant moi, dans un grand fracas et une poussière épouvantable, un immense pignon s'abat sur la route.

Je m'arrête, un seul moellon a atteint la chenillette, mais sans aucun dommage. A quelques mètres près, nous l'avons échappé belle, nous aurions pu être écrasés ! A nouveau, quelle chance !

Lorsque la visibilité revient, la chenillette me permet de franchir les pierres et débris de toutes sortes. Certains sont en feu, encombrent la route, mais je poursuis.



Je franchis ainsi de nombreux villages, mais je ne subis directement aucun bombardement, par un heureux hasard, je passe avant ou un peu après.

Nous arrivons bientôt à Neufchâteau. Dans une descente, près d'une voie ferrée, si ma mémoire est bonne, un terrible mitraillage de la colonne recommence. Nous distinguons bien les avions italiens qui piquent sur nous.

J'arrête ma chenillette, pour permettre à chacun de se jeter à plat ventre dans le fossé, ou de se protéger derrière les arbres.

Pour moi, catastrophe ! Je m'aperçois que le frein à main ne fonctionne plus, je dois donc garder le pied sur la pédale de frein et ne peux quitter mon véhicule. Je fais le gros dos, protège ma tête comme je peux dans l'étroit habitacle et j'attends que les vagues successives se terminent.

Le calme - relatif - revenu, heureusement sans dommage pour notre groupe, nous continuons notre route et nous arrivons à Chaumont, place de la gare je crois. Un calme impressionnant règne sur la ville.

Quel contraste avec les heures précédentes ! Sommes-nous tombés dans un "hâvre de paix ?" Tout cela me paraît bien étrange et suspect.

Une nouvelle aventure en effet, qui aurait pu mal se terminer, nous attend !

Je suis probablement le seul, à la tête de mon groupe, à circuler sur cette grande place encombrée de véhicules et de militaires de toutes armes... au repos me semble-t-il.

Je m'engage pour traverser et poursuivre mon itinéraire, lorsque brusquement, un général se précipite devant mon engin, avec de grands gestes accompagnés de hurlements incompréhensibles.

Je stoppe, il s'approche et me dit :

- Vous êtes fou Nom de Dieu !

Vous ne savez pas que Chaumont s'est rendu aux Allemands ? Nous sommes tous prisonniers, interdit de circuler ! (comment aurais-je pu savoir ?) Vous risquez de nous faire tous fusiller, allez vous mettre là-bas avec votre colonne !

- Bien, mon Général !  
et il disparaît.

Je ne voulais tout de même pas être fait prisonnier par un général français ! Si j'obéis, c'est la capture par l'ennemi avec tous mes hommes. Si je continue ma route, c'est une désobéissance en temps de guerre, peut-être le Conseil de Guerre ? Peut-être aussi une petite chance de liberté ?

Ma décision est vite prise, je continue, et la colonne me suit. Chose incroyable, nous traversons Chaumont sans aucune difficulté et nous quittons la ville sans avoir vu aucun Allemand, malgré des tirs et des explosions que nous entendons çà et là.

Nous nous dirigeons vers Châtillon-sur-Seine, chaque fois que cela est possible, par des routes secondaires.

Nous retrouvons bientôt des convois militaires et civils, le flot de réfugiés. On avance lentement, la nuit arrive, il y a des feux près de la route, des ombres chinoises gesticulent autour, c'est lugubre.

Certains parlent de la 5ème colonne. Les Allemands sont derrière nous, ils nous poursuivent... mais à quelle distance ?

J'apprendrai plus tard, que nos véhicules les plus lents, tels nos tracteurs Pierce ou Latil, à quatre roues motrices et directrices qui ne font je crois que 20 à 30 km/h., seront tous prisonniers.

Beaucoup de véhicules s'arrêtent au bord de la route. Certains camarades les imitent pour "casser la croûte" et prendre un peu de repos dont nous avons tous besoin.

Personnellement, je décide de ne pas m'arrêter et de rouler toute la nuit. La route étant moins encombrée, cela me permet de prendre un peu de distance et je suis persuadé que cette décision m'évitera ainsi qu'à tous mes hommes d'être prisonniers. La suite d'ailleurs nous le prouvera.

J'accélère, mais c'est alors que se produit une nouvelle catastrophe.

Je constate avec stupeur que j'ai perdu ma remorque, avec tous mes hommes bien sûr, et la réserve d'essence. Dans les cahots du parcours, le crochet d'attelage, sans doute mal verrouillé, s'est ouvert, et la remorque est restée sur place !

Est-elle loin ? Quoi qu'il en soit, je ne peux abandonner mes camarades, et sans réfléchir plus, je fais demi-tour, et je pars à contresens à leur recherche.

Heureusement, nous sommes au coeur de la nuit, et la circulation a beaucoup diminué. Combien de kilomètres ai-je dû parcourir ? Je n'en sais rien, mais les minutes m'ont paru des heures !

Je les retrouve enfin, car heureusement, ils sont restés sur place au bord de la route et assoupis dans la remorque.

Ils s'étaient résignés à leur sort, mais quelle joie réciproque de se retrouver, et quelle chance !

Ils accrochent la remorque, en veillant cette fois, au bon fonctionnement du système de verrouillage, et nous repartons.

La circulation est toujours relativement facile par comparaison avec la veille. On voit encore des feux qui semblent baliser la route dans la nuit, c'est hallucinant !

**Samedi 15 juin 1940 - Châtillon-sur-Seine - Montsauche (Nièvre)  
106 km.**

En utilisant toujours les routes secondaires, nous prenons la direction Montbard-Semur en Auxois-Poulligny.

La matinée se passe sans trop de difficultés.

Vers midi, nous nous arrêtons dans un petit bois, bien camouflés, pour prendre un peu de repos et ouvrir quelques boîtes de conserves.

C'est là que je constate que j'ai de plus en plus mal aux yeux, ils sont rouges, ils me piquent et j'ai de plus en plus de mal à tenir mes paupières ouvertes. La cause en est certainement la poussière, les vapeurs d'essence et d'huile, et à cette époque je ne porte pas de lunettes, et bien sûr, la chenillette n'a pas de pare-brise.

Depuis combien d'heures roulons-nous, la tête à l'air, dans ces conditions ?

La situation va en empirant, et je me rends bien compte que je ne pourrai plus continuer à conduire ainsi, sans risquer la catastrophe. Je trouve sans problème un conducteur, et je lui confie ma chenillette.

Mon jeune ami *Le Hir*, un Breton, me fait une place près de lui, dans la cabine de son camion. A la déclaration de guerre, il a été réquisitionné avec son énorme véhicule de déménagement, parfaitement clos, et affecté à notre service transports.

C'est avec lui que j'avais été envoyé à Lyon, en mission, pour récupérer pièces et moteurs. Nous nous entendons parfaitement. Derrière le pare-brise du camion, mes douleurs aux yeux deviennent plus supportables.

Nous roulons ainsi jusqu'à la nuit. Tant bien que mal, la colonne se regroupe, mais bien des véhicules manquent. Certains peuvent nous rejoindre, et nous prenons quelques heures de repos.

Nous sommes dans le nord de la Nièvre, 10 kilomètres environ avant Montsauche. Nous nous installons dans une ferme, à proximité de la route.

*Le Hir* a sa couchette dans la cabine. Quant à moi je gonfle mon matelas pneumatique que j'ai réussi à conserver précieusement, et je trouve à m'installer à l'intérieur du camion, près du toit, au sommet des énormes caisses de matériel. Avec la fatigue, je sombre dans un sommeil profond, et à mon réveil, au petit matin, ça va beaucoup mieux, mes yeux sont presque redevenus normaux.

### **Dimanche 16 juin 1940 - Montsauche - Neuville-les-Decize (Nièvre) 93 km**

Le commandant nous donne les grandes lignes de notre itinéraire : Château-Chinon, Decize et nous reprenons la route. Nous retrouvons bientôt le flot ininterrompu des convois militaires et des véhicules civils hétéroclites, avec vieillards, femmes et enfants, quelle misère !

Nous arrivons au pied de Château-Chinon, des routes que je connais bien, et pendant un arrêt le commandant nous rejoint.

Il me confirme :

- rassemblement du Parc ce soir à Neuville-les-Decize par Cercy la Tour, nous aurons franchi la Loire, nous pourrons "respirer" car il y aura la "bataille de la Loire".

Nous y croyons !

A l'entrée de Château-Chinon, à "la patte d'oie" nous rencontrons un embouteillage monstre, les convois sont bloqués.

Cela est dû aux hésitations : faut-il aller sur Autun donc à l'est et prendre à gauche, ou suivre à droite, direction Decize, donc au sud ?

Devant une telle situation de blocage, je prends l'initiative d'aller me placer juste à la bifurcation et je fais la police de la route.

J'arrive à remettre un peu d'ordre et le lamentable cortège repart.

Pendant ce temps, je réfléchis à la consigne du commandant : rejoindre Decize par Cercy... j'arriverais au même but en passant par Rouy et La Machine, la distance est sensiblement la même.

Je suis fortement tenté car je pourrais enfin, savoir ce que deviennent *Renée* et mes parents dont je suis si proche, et depuis si longtemps sans nouvelles !

Mon hésitation est de courte durée car le commandant ayant disparu dans l'affreux embouteillage, je réfléchis que, s'il arrive un accident ou un ennui quelconque à ma colonne, personne ne saura où nous trouver.

Je décide donc de suivre à la lettre les ordres donnés, et de passer par Cercy-la-Tour. Comme nous séjournons à Neuville-les-Decize, je trouverai certainement le moyen de me rendre à Rouy. Quel optimisme ou quelle naïveté ! .

Cette décision, par contre, de suivre l'itinéraire prévu m'a certainement sauvé de la captivité. J'ai en effet su plus tard, qu'à ce moment précis les Allemands occupaient déjà Rouy. La chance, à nouveau, était avec moi !

Quant à *Renée*, mes parents et ma grand-mère *Caroline*, ils étaient partis sur la triste route de l'exode direction sud. Heureusement, ils n'iront pas plus loin que Saint-Agnan en Saône et Loire, où les Allemands les rejoignent deux jours après.

Ils rentrent à Saint-Saulge où ils trouvent le magasin ouvert et occupé par mon parrain et ma tante de Mormant qui, eux aussi, ont quitté leur maison de Seine et Marne en char à boeufs, puis ?...

J'arrive donc sans problème à Decize, nous contourmons la ville et au moment de franchir la Loire, les convois sont stoppés.

Je vais aux renseignements, et je parle avec un lieutenant qui semble garder l'entrée du pont avec quelques soldats.

Il me dit que le pont doit sauter et qu'il doit arrêter la circulation. Il se plaint d'ailleurs amèrement de n'avoir aucun moyen de défendre le pont.

Je lui propose de lui confier un char, à condition qu'il laisse passer toute ma colonne. Très heureux il accepte ma proposition.

Lorsque toute mon équipe est passée, je lui abandonne mon vieux char



Renault FT de la guerre 14-18, en omettant bien sûr de lui dire qu'il est désarmé, son canon de 35 mm ayant été enlevé pour l'entrée du char au Parc.

Je le remercie vivement, lui aussi. Nouvelle chance ! nous avons enfin franchi la Loire.

Dans la cabine du camion, j'avais rédigé une lettre pour *Renée*. J'imagine de la faire parvenir à *Teigny*, un ami, directeur de l'Ecole Primaire Supérieure de Decize, espérant qu'il pourrait l'envoyer à Rouy sans problème.

Un Decizois rencontré à la sortie du pont accepte de se charger de remettre la lettre à son destinataire, *Henri Teigny* qu'il connaît bien.

Nous gagnons rapidement Neuville-les-Decize. Tout le Parc, ou plutôt ce qu'il en reste, cantonne dans une ferme. Nous nous installons sommairement pour la première nuit. Nos cuisiniers tuent un porc, acheté au propriétaire des lieux, afin d'améliorer l'ordinaire. Nous sommes tout heureux à la perspective de manger de la viande fraîche le lendemain.

Nous apprenons que le pont n'a pas encore sauté.

Après un frugal dîner, nous nous installons dans le foin pour passer la nuit. A ce moment, le commandant, l'air très inquiet, vient nous voir et nous annonce qu'il part à Nevers pour s'informer de la situation et nous souhaite une bonne nuit.

Hélas, à 2 heures du matin, il me réveille et me dit en substance :

- Réveillez vos camarades, les Allemands sont à Nevers, il y a eu des combats à la Charité, il n'y aura pas de bataille de la Loire. J'ai donné mes instructions pour préparer le départ, et nous partirons dès que nous serons prêts, il n'y a pas une minute à perdre !

Nous nous mettons aussitôt au travail car il nous faut résoudre un problème vital : nos réserves d'essence sont pratiquement épuisées.

### **Lundi 17 juin 1940 - Neuville-les-Decize - Saint-Loup (Creuse) - 137 km**

Nous abandonnons tous nos véhicules à essence après avoir siphonné le carburant qui sera réservé au seul véhicule léger que nous conservons, la Peugeot du commandant *Toquer*.

Par contre, nous gardons les plus gros camions, qui sont aussi les plus rapides, car ils consomment du gaz oil. Ils ont de vastes réservoirs et nous avons quelques fûts de réserve.

Nous pensons qu'il sera plus facile de se ravitailler en gaz-oil qu'en essence.

L'abandon de tous nos véhicules à essence pose un autre problème encore plus vital : le transport des hommes dans les camions.

Le commandant prend la seule décision humaine qui s'impose : nous vidons derrière les haies nos immenses camions de tout leur contenu.

Ce travail est rapidement effectué et pour que les moteurs ne servent pas à l'ennemi, nous cassons les culasses à coups de marteau.

Nous faisons de même pour les véhicules abandonnés, camouflés autant que possible dans les terrains avoisinant la ferme : 9 chenillettes, un char moderne R35, 1 primaquatre Renault, des camionnettes...

Nous pouvons ainsi, loger tous les hommes et leurs maigres bagages personnels dans les camions et au petit jour, vers 5 heures, nous quittons Neuville les Decize pour Saint-Pierre-le-Moutier où nous traversons la RN7 en direction du Cher.

A un ou deux kilomètres du carrefour, nous nous arrêtons au bord de la route, bien camouflés sous des arbres pour "casser la croûte". Il n'y a pas de circulation, un cycliste, venant de Saint-Pierre-le-Moutier nous rejoint cependant, et, tout effaré, nous signale que les Allemands, mitrailleuse en batterie, occupent le carrefour.

La chance à nouveau nous poursuit, à quelques minutes près, nous étions prisonniers !

Nous continuons notre route, suivant l'itinéraire tracé par le commandant et en utilisant toujours, chaque fois que cela est possible, les routes secondaires : Lurey Lévy, Urçay, Saulzais-le-Potier, Culan, Boussac, Gouzon, Saint-Loup dans la Creuse.

Nous bivouaquons à travers le village où nous devons passer la nuit. Une brave femme qui est seule dans sa petite maison, m'interpelle, nous bavardons un peu, elle est sans nouvelles de son fils mobilisé dans la Ligne Maginot, prisonnier sans doute ? Elle m'offre le lit de son fils pour passer la nuit. J'accepte avec plaisir. Elle est heureuse.

Qu'il est bon, harassé de fatigue, de se glisser dans des draps frais et bien blancs !

**Mardi 18 juin 1940 - Saint-Loup - Saint-Léonard-de-Noblat  
(Haute-Vienne) - 92 km.**

Après une nuit réparatrice et une bonne toilette, j'embrasse ma brave logeuse qui a les yeux humides en pensant sans doute à son fils.

J'espère qu'elle l'aura retrouvé sain et sauf.



La région paraît calme, nous en profitons pour organiser plus rationnellement notre convoi.

Cela nous permet d'abandonner encore quelques véhicules, les moins rapides et cela nous fera une importante économie de carburant.

Nous partons à 11h30 : Chénérailles, Ahun, Pontarion, Bourgneuf et Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne) où nous nous installons pour la nuit.

Des bruits alarmants circulent : les Allemands nous suivent !

C'est le jour de l'appel à la résistance du Général de Gaulle, à la radio de Londres !

Nous ne le saurons que quelques jours plus tard.

### **Mercredi 19 juin 1940 - Saint-Léonard-de-Noblat - Bouillac (Dordogne) - 167 km -**

La nuit a cependant été calme. Nous quittons Saint-Léonard très tôt car nous devons faire une longue étape et atteindre la Dordogne.

Nous traversons Saint-Germain les Belles, Lubersac, Arnac, Pompadour.

Dans un village dont j'ai oublié le nom, stupéfaction, le garde champêtre, au son du tambour, annonce que les Allemands arrivent, et appelle la population au calme.

Dans un autre village, nous apprenons que les Allemands sont devant nous ! Plusieurs véhicules sont passés très rapidement et ont pris telle direction. Heureusement, ce n'est pas notre itinéraire.

Nous avons l'impression de jouer une terrible partie de cache-cache avec l'envahisseur, aurons-nous toujours la chance de lui échapper ?

Nous poursuivons donc notre chemin, en forçant l'allure, tout en essayant de ne pas perdre de vue le véhicule qui nous précède.

Soudain, nous apercevons un camion citerne qui monte péniblement une côte... il doit être plein !

C'est alors que mon chauffeur, *Le Hir*, me fait part de son inquiétude au sujet du carburant, dans un jour ou deux, nous aurons épuisé notre stock. Il faut profiter de l'occasion pour faire le plein si la citerne contient du gaz-oil.

Nous arrivons à la hauteur du camion, je fais signe au conducteur, il s'arrête, je l'interroge sur ce qu'il transporte, c'est du gaz-oil. Quelle chance !

*Le Hir* lui demande alors de lui faire le plein. C'est un refus catégorique, il doit livrer sa cargaison à je ne sais quel PC militaire.

Nous parlementons longuement mais sans résultat positif. Je pense un moment utiliser notre force, il y a peut-être vingt soldats dans notre camion, nous pourrions gentiment neutraliser le chauffeur et nous servir.

Ne faut-il pas nous entraider ? Ne sommes-nous pas en guerre ?

*Le Hir* me fait un signe, je comprends qu'il a trouvé la solution. Nous remontons dans notre camion, comme si nous abandonnions la partie et laissons la citerne continuer son chemin.

*Le Hir* la suit d'assez près et lorsqu'il juge que la route peut se prêter à son stratagème, il commence à le doubler, mais il le serre à droite, le serre de plus en plus, tant et si bien que le chauffeur de la citerne pour éviter de nous accrocher est obligé de rouler de plus en plus sur l'accotement et ce qui devait arriver, arriva : les roues droites s'enfoncent dans la terre meuble au bord du fossé.

Le lourd véhicule s'incline, heureusement sans se renverser. Les roues patinent et la citerne est immobilisée, incapable de se tirer seule de ce "mauvais pas".

Injures du chauffeur, qui se calme vite, seul contre tous. *Le Hir* lui assure qu'il le sortira de là, à condition qu'il nous fasse le plein, réservoirs et bidons de réserve. Il est obligé d'accepter sinon il restera dans le fossé.

La partie est gagnée et se termine même dans la bonne humeur car notre brave chauffeur aura un bon alibi pour ses chefs.

*Le Hir* sort un puissant filin de son coffre, le fixe aux deux véhicules et apparemment, sans effort, en douceur, notre camion remet la citerne sur la route.

Tout est bien qui finit bien !

Nous avons enfin le carburant nécessaire pour terminer notre lamentable exode.

Il faut maintenant rattraper le temps perdu, nous traversons rapidement : Juillac, Ayen, Terrasson la Villedieu, le Lardin, Saint Lazare, Montignac, les Eyzies, Belvès et enfin Bouillac en Dordogne où nous rejoignons nos camarades qui commençaient à s'inquiéter.

Il est 21 heures, le pays est calme, nous avons presque l'impression d'être en sécurité.

Mais nos réserves de nourriture s'épuisent, et le ravitaillement est de plus en plus difficile. Je trouve un vélo à emprunter, et je vais dans un village voisin assez proche, où on m'assure que je trouverai du pain.

Effectivement, je réussis à rapporter quelques grosses miches et plusieurs boîtes de conserves qui permettront à notre petit groupe d'améliorer l'ordinaire, assez maigre.

Notre commandant, devant les renseignements sans doute rassurants qu'il possède, et devant la fatigue générale de ses hommes, décide que le lendemain sera jour de repos.

### Jeudi 20 juin 1940 - Bouillac - repos -

Bivouaquant dans une exploitation agricole, proche du centre de Bouillac, avec quelques camarades nous nous installons dans le fenil, au sommet du foin.

Avec mon matelas pneumatique, je passe une nuit confortable et réparatrice. Je profite de cette journée pour faire une lessive et bien sûr, écrire à *Renée* et à mes parents, espérant toujours que mes missives leur parviendront.

### Vendredi 21 juin 1940 - Bouillac, Houillès (Lot et Garonne) 119 km.

Nous quittons Bouillac à 7h15, direction Montpazier, Villéral, Villeneuve sur Lot, Aiguillon, où nous franchissons la Garonne, Damazan, Houillès (Lot et Garonne).

Le Commandant *Toquer* est dans le civil, propriétaire de grandes conserveries de sardines et autres poissons à Douarnenez, si ma mémoire est bonne, et gros exportateur.

Il a fait la guerre 14-18 durant laquelle il a été prisonnier et a beaucoup souffert. Il ne veut à aucun prix connaître à nouveau le même sort et le faire connaître à ses hommes.

Dans notre exode, il fut un grand stratège, cherchant le maximum d'indices et sachant les exploiter.

Le bruit court que notre commandant possède un cargo actuellement dans un port d'Espagne, près de la frontière, et que son but est de nous conduire à Hendaye, et de nous embarquer sur son cargo, pour l'Angleterre, afin de répondre à l'appel du 18 juin du Général de Gaulle ?!

Il est en permanence à la recherche de renseignements auprès de la population et des autorités civiles et militaires qu'il peut contacter.

C'est ainsi, que la Garonne franchie, il apprend que les Allemands avancent rapidement en direction de Bordeaux, et qu'ils risquent d'atteindre, avant nous, la frontière espagnole.

Son ambitieux projet devient irréalisable, sans risques énormes, qu'il se refuse à nous faire courir.

Il prend donc, à Houillès la décision d'abandonner l'objectif Hendaye et de nous conduire au sud-est, à travers le Gers et la Haute-Garonne, dans la région de Toulouse.

**Samedi 22 juin 1940 - Houillès - Campagne-d'Armagnac (Gers)  
47 km - repos d'une semaine -**

Le samedi 22 juin, nous franchissons Lapeyrade, Gabarret et atteignons Campagne-d'Armagnac, sympathique petit village dans les vignes, avec un vieux château, et la chaîne des Pyrénées que nous apercevons au loin, à l'horizon.

Nous retrouvons une atmosphère de sérénité et nous semble-t-il de sécurité.

Je rencontre un vieil instituteur retraité qui vit seul, il m'accueille chez lui avec quelques amis et c'est par son poste de TSF que nous apprenons que l'armistice vient d'être signé par Philippe Pétain à Rethondes.

Pour nous tous, c'est la tristesse, mais aussi il faut le dire, un lâche soulagement.

L'exode, et ses péripéties souvent dramatiques, est terminé... Mais dans quel état est notre pauvre France ! Combien de victimes ? Que sera l'avenir ? Nous sommes loin de l'imaginer !

Nous avons échappé à la captivité, la chance nous a suivis jusqu'au bout et nous espérons maintenant recevoir rapidement des nouvelles de ceux qui nous sont chers.

Monsieur *Goaner* nous fait goûter le vin de sa récolte et apprécier un délicieux Armagnac. Pour la première fois aussi depuis longtemps, nous mangeons du poulet rôti. Festin de Roi !

Nous resterons une semaine à Campagne-d'Armagnac.

Notre commandant prend tous les contacts nécessaires avec l'Etat Major de Toulouse pour savoir quel sort nous est réservé... nous, les rescapés de l'armée de l'armistice...

C'est ainsi que nous apprenons que tous les grands chefs de la 3ème Armée et le commandant des chars sont dans la région de Toulouse. Un regroupement de toutes les unités est décidé en Haute-Garonne.

Notre ravitaillement s'améliore. J'écris aux miens avec l'espoir que mes lettres leur parviendront plus facilement, quant à moi, j'attends toujours en vain des nouvelles. Quelle inquiétude !

Après cette semaine de désœuvrement, mais de repos total, nous envisageons enfin la dernière étape de notre long périple que certains appellent déjà "la débâcle".

**Samedi 29 juin 1940 - Campagne d'Armagnac - Pouy-de-Touges  
(Haute Garonne) - 47 km -**

Nous prenons la direction de Eauze puis Vic-Faizensac, Gimont, Samatan, Rieumes et enfin Pouy-de-Touges qui sera notre terminus.

Agréable petit village, population très accueillante.

Notre installation se fait sans difficulté grâce à tous les locaux libres que le maire met à notre disposition.

Le 2 juillet à 12 heures, nous avons l'immense joie de voir arriver le capitaine *Rome* avec son détachement et tout particulièrement mon ami le sergent *René Caillaux*.

Tous les éléments du Parc qui ont pu échapper aux Allemands et c'est tout de même la grande majorité, sont maintenant réunis.

Notre grand souci est de prévenir nos familles et d'avoir des nouvelles.

J'utilise tous les moyens existants : lettres, cartes postales, télégrammes. Je serai cependant plus de 37 jours dans l'anxiété sur le sort des miens : premières nouvelles le 21 juillet !

Autre souci, mais bien secondaire, nous installer aussi confortablement que possible pour attendre dans les meilleures conditions la démobilisation.

Avec deux camarades, *René Caillaux* et *Sorel*, nous recherchons une maison où l'on pourra nous héberger et nous préparer la nourriture. C'est la famille *Dutrain* qui accepte de nous accueillir.

Lui est charron, marchand de vins, et héberge un boucher plusieurs fois par semaine. Quant à la brave madame *Dutrain*, elle sera aux petits soins pour nous, une véritable mère, et quelle excellente cuisinière !

Nous lui remettons les denrées auxquelles nous avons droit à la cuisine du Parc, et avec cela, elle fait des miracles, grâce, bien sûr, à son jardin et ses conserves personnelles mais aussi à son talent.

Nous découvrons ses merveilleux confits d'oie qui mijotent au coin de lâtre et quantité d'autres petits plats sans oublier ses délicieuses pâtisseries ! Et tout cela pour 10 francs par jour !...

A part la remise en état des véhicules que nous avons pu sauver et qui bientôt devront être regroupés au niveau de la 3ème Armée, nous avons peu d'occupations.

Nous sommes en permanence en quête d'informations sur la situation générale. Nous attendons le courrier et la démobilisation.



Je prends contact avec les institutrices (il n'y a plus d'instituteurs et pour cause !...) elles sont d'une grande gentillesse et ne savent que faire pour nous rendre service. Je m'installe dans une classe pour travailler et écrire dans le calme.

Nos distractions sont rares, promenades et baignades dans une petite rivière, le Touch, qui coule à proximité et va se jeter dans la Garonne un peu au nord de Toulouse.

Ces baignades sont pour nous la principale occupation, presque chaque après-midi et nous avons la chance d'y rencontrer l'actrice *Mireille Balin*, elle aussi "repliée" à Pouy-de-Touges et qui devient une charmante camarade.

J'ai l'occasion d'accompagner le Capitaine *Rome* à Toulouse et d'être chargé de quelques missions à Muret, petite ville à une trentaine de kilomètres.

Un curieux hasard me permet de côtoyer à deux reprises, à la mairie, celui qui deviendra le premier Président de la IVème République en 1947 : Vincent Auriol.

Chaque jour, nous attendons l'ordre de démobilisation qui ne vient pas. Nous sommes anxieux au sujet de nos familles, mais aussi de la France.

Que va devenir notre beau pays avec le Maréchal Pétain, qui s'apprête à collaborer avec l'occupant ?

Les destructions sont immenses ! Que sera notre vie ? Nous ignorons la masse de nos prisonniers et nous n'imaginons pas ce que nous réservent les horreurs nazies.

Nous nous félicitons, bien sûr, d'avoir franchi cette ignoble tourmente dans les meilleures conditions possibles. Nous le devons tout d'abord à un chef de qualité, très humain, le Commandant *Toquer*.

Il fut bien secondé par quelques officiers dont l'admirable Capitaine *Rome* (\*) mais aussi par une formidable équipe de sous-officiers courageux et dévoués. Nous formions une grande famille.

Peu à peu, la démobilisation commence. J'apprends que "l'Etat Français" souhaite récupérer ses fonctionnaires. J'entreprends de multiples démarches et le 2 août, j'obtiens un ordre de mission m'enjoignant de regagner mon poste d'instituteur à Rouy, rédigé à la fois en français et en allemand.

Il est signé par le Préfet de Haute-Garonne et contresigné par l'autorité militaire.

Parallèlement, j'obtiens de l'Inspecteur d'Académie de Toulouse un ordre de mission m'invitant également à rejoindre mon poste à Rouy dans le plus bref délai.

Muni de ces documents, je quitte la famille *Dutrain* et mes compagnons de misère, le coeur un peu gros mais tout à la joie de bientôt retrouver ma famille.

Je prends le train à Toulouse le 7 août, direction Nevers et ce n'est qu'en gare de Moulins, à la ligne de démarcation entre zone libre et zone occupée que je vois les premiers soldats allemands !

Le 9 août 1940, je rentre à Rouy sain et sauf, heureux de retrouver *Renée*, mes parents et mes élèves.

Je suis accablé bien sûr, par notre humiliante défaite mais j'éprouve aussi un curieux sentiment d'être un favorisé.

Je mesure en effet, combien la chance m'a poursuivi tout au long de cette dramatique aventure : je n'ai aucune blessure et surtout, j'ai échappé à maintes reprises et souvent de justesse, à la captivité.

Oui, j'ai eu beaucoup, beaucoup de chance !

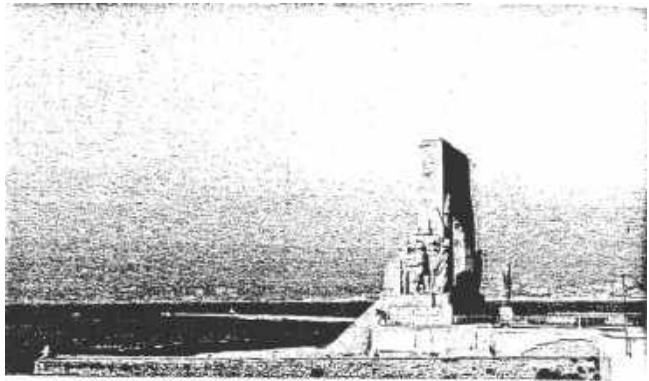
(\*) Le Capitaine *Rome*, grand patriote, crée dès son retour à Paris, un réseau de résistance. Il prend aussitôt contact avec moi. Je suis directeur de l'école et secrétaire de mairie à Rouy. Je reçois l'ordre de la CGT clandestine (celle de *Léon Jouhaux*) de rester à mon poste.

Cela permet au maquis voisin de venir sous la "menace" des armes, réquisitionner des tickets d'alimentation pour les maquisards de la région.

Jouant sur le nombre de tickets "volés", je peux ainsi en envoyer à plusieurs reprises au Capitaine *Rome* pour ses clandestins.

Après une année de fonctionnement de son réseau, il est malheureusement dénoncé, arrêté, déporté en Allemagne où il mourra dans un camp de concentration.

Au cours de la perquisition effectuée à son domicile, on trouve ma correspondance. Heureusement que nous avions un code. La Gestapo est cependant venue à Rouy pour enquêter à mon sujet. Le Maire, *François Billoué* fut longuement interrogé. Je lui dois certainement de ne pas avoir été arrêté et déporté, mais je ne l'ai mis au courant de mon activité qu'à la Libération.



Marseille : monument à la gloire des Poilus d'Orient

Mon père, Baptiste Frébault,  
en permission – 1916 –



Mon parrain Antoine Michel



Edis. Millerand

9. CRUX-la-VILLE — Place de l'Eglise et Monument aux Morts



1934 – Les conscrits de Saint-Saulge “Bons pour le Service”  
(je suis allergique aux décorations !)



Avril 1935 – Camp de Sainte-Marthe –  
Quelques jeunes recrues, en partance pour la Tunisie



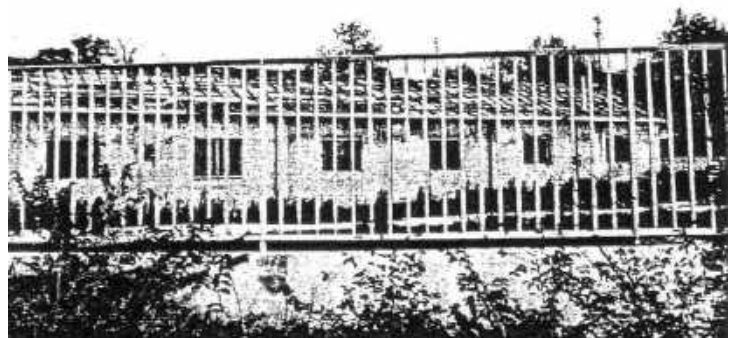


Décembre 1935  
A Tataouine,  
extrême sud tunisien  
aux portes du Sahara



La section de commandement,  
de gauche à droite,  
devant mon camion bureau :  
mon ami Bras, les Sous Officiers  
et Raymond.

Marseille :  
le camp Sainte Marthe en 1991.







Bizerte – Caserne Philebert



Avec mon ami Bras



Char FT Renault  
Utilisé à la fin de la guerre 14-18



61<sup>me</sup> BATAILLON DE CHARS DE COMBAT  
 1<sup>re</sup> Compagnie

*Permission de 24 heures*

Il est permis au *Caporal Frebault 3343* d'aller  
 à *Alger* le *15 AOUT 1936* Il devra rentrer  
 1936 à

Bizerte, le *12 AOUT 1936* 1936  
 Le *Lieutenant* Commandant la Cie.

*U. Wang*  
 Chef de Corps

BIZERTE. — IMP. NOUVELLE, E. FAGEL



Ma permission libérable pour Alger,  
 signée exceptionnellement par le Colonel Marc

TROUPES DE TUNISIE  
 61<sup>me</sup> B. C. C.  
 STAT-MAJOR

NOTE DE SERVICE

N<sup>o</sup> 1079

Le Caporal FREBAULT de la 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup> promu Sergent au  
 titre des réserves à compter du 15 Octobre 1936 est auto-  
 risé à revêtir la tenue de son nouveau grade à compter du  
 18 Août 1936.

BIZERTE, le 10 Août 1936  
 Le Lieutenant-Colonel MARC  
 Commandant le 61<sup>me</sup> B.C.C.

Destinataires :  
 Chef de Bataillon  
 1<sup>ère</sup> C<sup>ie</sup>, pour remise à l'intéressé.

A.

*U. Wang*

*Est autorisé à subvenir par Alger le 18 août 1936.*

Toutes les indications figurant sur le présent titre, à l'exception des visas de mairie, sont inscrites par les soins de l'autorité militaire.

MODELE N° 3.  
Annexe A du Règlement des services dans l'armée, 1<sup>re</sup> partie.  
Format 1/8 réduit

REGIMENTAIRE  
ou  
CORPS D'ALMÉE  
des Troupes de Tunisie  
GOUVERNEMENT MILITAIRE

6<sup>e</sup> COLONEL DE CHARS DE COMBAT  
1<sup>re</sup> COMPAGNIE

PLACE DE BIZERTE  
DIVISION

CORPS ou SERVICE

UNITE : ~~SOUS-OFFICIER~~ 18

(1) Permission, congé ou prolongation; en indiquer la nature et d'inscrire en toutes lettres le nombre de jours.  
(2) Porter le grade ou emploi, nom, prénoms et numéro d'incorporation. S'il s'agit d'un militaire servant au delà de la durée légale du service, spécifier s'il a droit à la solde de présence ou d'absence, s'il est autorisé à revêtir la tenue civile etc.  
(3) Désigner nominativement l'autorité.  
(4) Grade ou emploi, nom, prénoms et numéro d'incorporation.  
(5) Corps ou service, unité.  
(6) Cachet de la mairie, date et signature.  
(7) Adresse à laquelle le militaire passe sa permission, son congé, etc.

(En dehors des adjutants-chefs et adjutants et des sous-officiers de carrière rentrant d'une colonie ou d'un théâtre d'opérations extérieur.)

ou HOMME DE TROUPE  
*Congé libérable*  
(1) ~~Permission~~ de cinquante six jours, valable du vingt août au quatorze octobre 1936 inclus, accordée au (2) Caporal Trébault Raymond, n° 3343 d'incorporation

pour aller à S<sup>t</sup> Saulge (Meuse)

NUMERO D'INSCRIPTION du répertoire spécial : A Bizerter, le 8 août 1936.  
Le (8) Lieutenant Colonel Chare Commandant le 6<sup>e</sup> B.C.C.

Le Maire,

VISA du médecin constatant que le titulaire n'est atteint d'aucune maladie contagieuse : *Dié*

NOTA. — 1° Le séjour à l'hôpital au cours d'un congé ou d'une permission compte dans la durée du titre d'absence. L'intéressé doit donc, à l'expiration de son congé ou de sa permission, rejoindre son corps ou service à moins qu'il n'obtienne un nouveau titre d'absence que l'autorité militaire demeure libre d'accorder ou de refuser suivant les circonstances et les nécessités du service;  
2° Lorsqu'un militaire tombe malade au cours d'un congé ou d'une permission, le droit aux soins assurés par le service de santé militaire n'existe que dans le cas où le militaire est hospitalisé par les soins de l'autorité militaire, à laquelle l'intéressé ou sa famille doit s'adresser. Le remboursement des frais de traitement des militaires soignés dans leur famille n'est pas dû par l'Etat.

**ONGLET MOBILE**

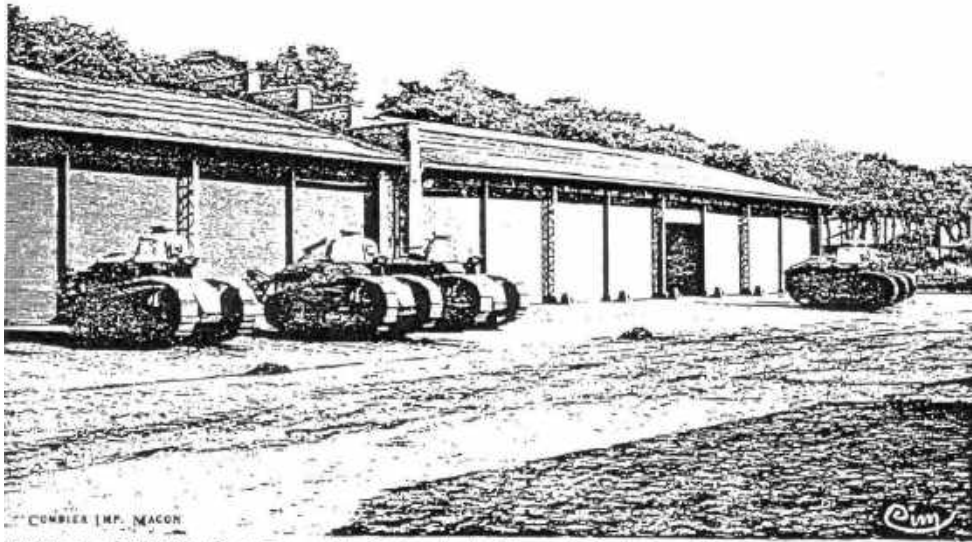
Le (4) Caporal Trébault Raymond, n° 3343 d'incorporation, du (5) 6<sup>e</sup> Bataillon de Chars de Combat 1<sup>re</sup> Compagnie est en permission de 56 jours, valable du 20 août au 14 octobre 1936, à (7) S<sup>t</sup> Saulge (Meuse)

A \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_ 193

VISA du Maire (6) (dans le cas seulement où la commune ne compte ni garnison, ni brigade de gendarmerie).

Le présent onglet est à détacher du titre par les soins du maire et à envoyer immédiatement par lui à la brigade de gendarmerie dont relève la commune.



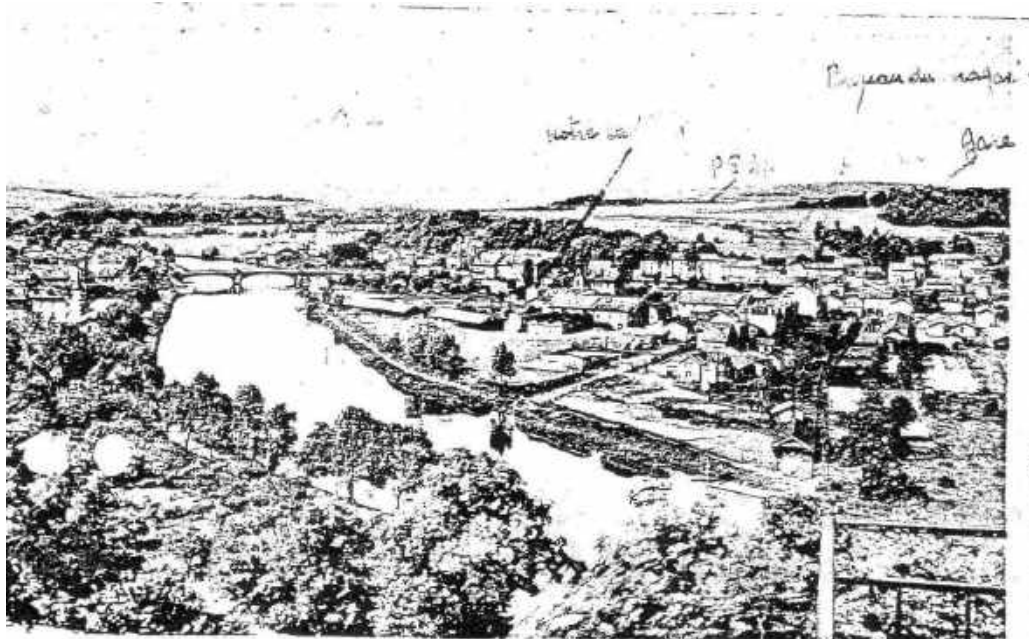


CORBIÈRE IMP. MACON  
CAMP de SATORY (S.-et-O.) - 90<sup>e</sup> Régiment de Chars de Combat — Hangars des Chars

SAINT-MÉNÉUL - Vue générale - La Poste



L. Laperle, 1, rue Notre-Dame, 51/52, et



Saint-Ménéul

La Poste et le quartier de la gare



Saint-Mihiel neige et -35°.



Départ en "mission " avec mon ami Caillaux, chez Rollot pâtissier.



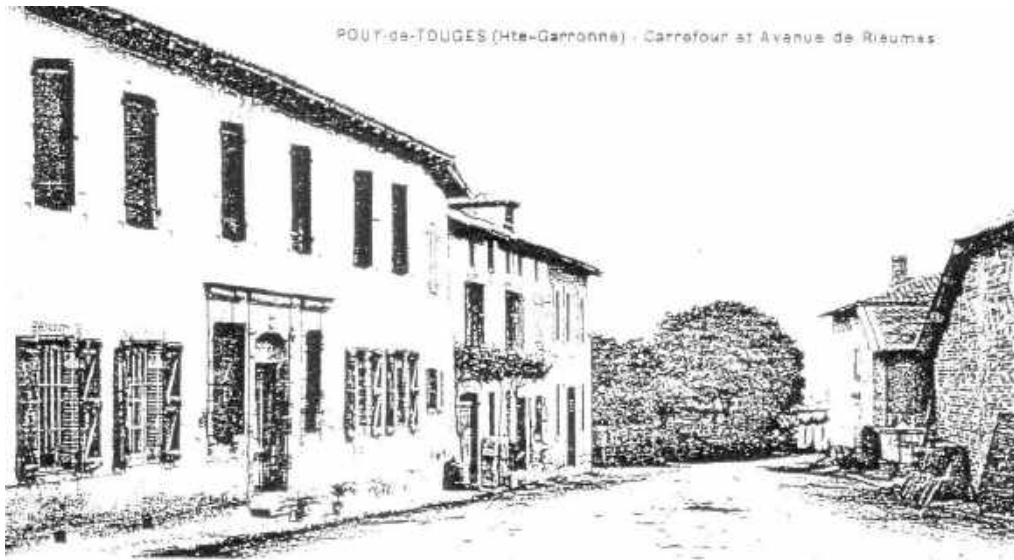
Saint-Mihiel –  
L'administration du  
service Magasin,  
Debout au centre,  
coiffé d'un bérêt, le  
Capitaine Rome.



Saint-Mihiel – Raymond dans son "studio".







*En mars 1956, lors d'un voyage à Toulouse, Raymond fait un détour par Pouy-de-Touges (Haute Garonne) pour saluer M. et Mme Dutrain, le couple qui l'avait si bien accueilli avec ses camarades en juillet 1940. Sur la photo, M et Mme Dutrain entourés de son épouse, Renée Frebault et ses deux enfants Jean et Alain*

17<sup>e</sup> RÉGION

Département  
de la Haute-Garonne

*Voyage gratuit.*

N<sup>o</sup> *128* de la fiche  
(par série de 3 exemplaires)

## CENTRE DE DÉMOBILISATION du Canton de FOUSSERET

ARME *Chari de Combat*

GRADE *Sergent*

NOM *FREBAULT*

PRÉNOMS *Raymond*

DATE ET LIEU DE NAISSANCE *23 décembre 1918 à Cruz-la-Ville (Nièvre)*

NATIONALITÉ (1) Français de naissance — ~~naturalisé~~ — ~~ne justifient d'aucune nationalité~~ (art. 3 de la loi de Recrutement).

SITUATION DE FAMILLE (1) ~~célibataire~~ — ~~marié~~ — ~~veuf~~ — ~~divorcé~~ — ~~enfants~~

PROFESSION (exercée avant les hostilités) *instituteur*

ADRESSE (avant les hostilités) *Pouy (Nièvre)*

ADRESSE où se retire l'intéressé *Pouy de Couges (Haute Garonne)*

BUREAU DE RECRUTEMENT *Nevers* Numéro Matrioule de Recrutement *1217*  
ou, à défaut, localité dans laquelle a été passé le Conseil de Révision

DERNIER CORPS D'AFFECTATION *Parc d'Enquins Blindés n. 3*

CENTRE MOBILISATEUR ou LOCALITÉ ou UNITÉ ou DÉPOT rejoint au moment du départ des drapeaux (2) *Versailles 503<sup>e</sup> RCC* Date *4 septembre 1918*

AFFECTÉ SPÉCIAL au titre de l'établissement

*N'a pas droit à la*



Empreinte des deux pouces	Signature de l'intéressé
	<i>R. Frebault</i>

FOUSSERET le *3 août 1946*



*R. Frebault*

(1) Rayer les mentions inutiles.

PREFECTURE DE LA HAUTE-GARONNE

titre ONEREUX

27/8

ORDRE DE MISSION

(Dienst - Befehl )

Par ordre du Ministère de l'INSTRUCTION PUBLIQUE Auf Befehl du Ministère de l'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il est enjoint à M. ~~XXXXXXXXXX~~ FREDERULT Raymond  
Mme FREDERULT  
Mlle

ist Herrn ~~XXXXXXXXXX~~ FREDERULT Raymond  
Frau FREDERULT  
Fräulein

titulaire de la pièce d'identité :

Inhaber des Legitimationspapiers

~~Carte d'identité~~  
PERMIS DE CONDUIRE N° 27144  
de se rendre à ROUY (Nièvre)

Identitätskarte N° 27144

angeordnet sich nach ROUY (Nièvre)

en mission de service Directeur d'école

dienstlich zu begeben Directeur d'école

Instituteur  
M. FREDERULT Raymond  
Mme ) utilisera  
Mlle

Herrn FREDERULT Raymond  
Frau FREDERULT ) wird zu  
Fräulein

pour son déplacement

dieser Reise

la voiture automobile N°  
le chemin de fer

den Kraftwagen Nr. } benutzen  
die Eisenbahn

Voyagera accompagné de

Wird in Begleitung von

reisen

Les autorités françaises prient les autorités allemandes d'accorder aide et protection aux personnes ci-dessus désignées et de faciliter leur circulation en zone occupée

Die französischen Behörden bitten die deutschen Behörden Hilfe und Schutz den obengenannten Personen zu gewähren und ihre Reise durch das besetzte Gebiet zu erleichtern

Fait à Toulouse, le 2/8/40

Angefertigt in Toulouse den 2/8/40

Le Préfet,

Der Präfekt

*Le Secrétaire Général*

*Pour Le Préfet, Le Secrétaire Général*



Stempel  
der Militarischen Verwaltung,  
Der Übermittlungs-Officier  
des Zentral-Militär-Büros für den

(Cachet de l'autorité militaire)

l'Officier de liaison E.C.M.C.

2.



LA GARONNE  
LE DÉPART DE  
TOULOUSE  
REC. 4  
LE CHEF DE BUREAU

INSPECTION ACADEMIQUE DE LA HAUTE-GARONNE

ORDRE DE MISSION

Toulouse, le 3 Août 1940.



L'Inspecteur d'Académie, en résidence à Toulouse,  
invite M. *Musieur Frébaud*, *Instituteur à Rouff (Mière)*  
à rejoindre son poste dans le plus bref délai.

L'Inspecteur d'Académie,

CARTE POSTALE



CORRESPONDANCE

*Pouy de Banges*  
*26 Dec 1940*

*les bons vœux et*  
*sincères affectueux*  
*pour la nouvelle*  
*année*  
*J. Ducham*

ADRESSE

*M<sup>e</sup> et M<sup>me</sup> Frébaud et*  
*Instituteurs*  
*à Rouff*  
*Mière*



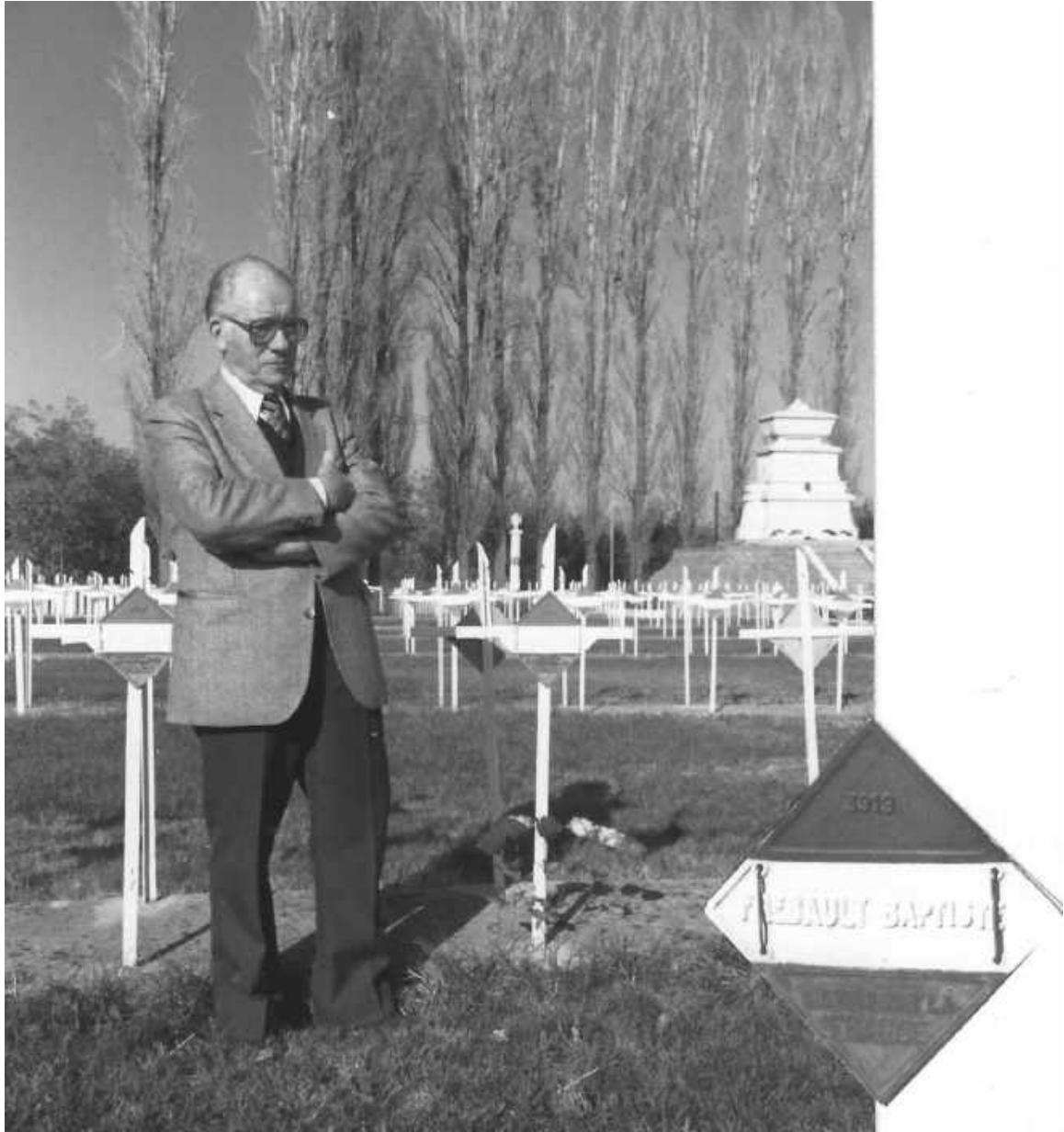


*Baptiste Frébault, décédé le 30 octobre 1918 suite à l'épidémie de grippe espagnole, est enterré dans le Cimetière militaire de Bitola (ex Monastir). Raymond Frébault vient se recueillir sur la tombe de son père en novembre 1982 avec ses deux enfants Jean et Alain*



12 novembre 1982 – Cimetière militaire français de Bitola (Yougoslavie)







## V LE PARLER LOCAL

**D**ans mon enfance à Crux-la-Ville, le langage parlé, surtout dans les villages et le milieu cultivateur, n'est pas un véritable patois, c'est plutôt du français déformé (écorché, comme l'on dit).

Ainsi, on prononce "ou" pour "o" : *un couchon* (un cochon), *une poumme* (une pomme) ou on remplace l'"e" par un "i" : *un viau* (un veau), *c'est biau* (c'est beau), *un chapiau* (un chapeau) etc... mais il y aussi beaucoup de termes et d'expressions dont on ne connaît pas l'origine.

Au bourg, chez les commerçants en particulier, on s'efforce de parler correctement, mais avec nos camarades des villages, nous trouvons normal de parler comme les grandes personnes et je crois même que nous craignons le ridicule en ne parlant pas le même langage.

Les anciens poilus, ainsi que les jeunes qui rentrent du service militaire, apportent aussi beaucoup de termes et d'expressions nouvelles.

A l'école, par contre, nos maîtres nous font une "guerre" permanente : à chaque faute, même parlée, il faut copier cent fois le terme correct ! Quand je quitte l'école, je crois que le ridicule a changé de camp.

Les termes locaux ne sont pas oubliés, mais on sait parler correctement.

J'ai retrouvé beaucoup de ces mots ou expressions, mêlés à du patois morvandiau chez nos écrivains du terroir : Fanchy, Pierre Chambon, Georges Blanchard, mais aussi, chose plus surprenante, chez un écrivain québécois Antonine Maillet dans son livre "Pélagie la Charrette".

Peut-être avons-nous de lointains cousins de Crux-la-Ville au Québec ?

J'ai noté, en faisant appel à mes souvenirs, quelques exemples de notre parler local, bien particulier :

*un châtiâu\**  
*c'est biau*  
*un martiaû\**  
*un chouau*  
*un poureau*  
*un grâpiâu*  
*un siau d'iaû\**  
*un journaû*  
*un gouluiaû*  
*un coutiaû\**  
*un râtiâu\**  
*un toiyau*  
*une couasse*  
*un jo*  
*des oujons*  
*le coquatier*  
*le maïcho*  
*une truffe*  
*des truffes frilées*  
*de l'avouène*  
*grimace*  
*une jlaudée*  
*une chée*  
*le péé, la mée*  
*un âbre*  
*du seue*  
*un pô*  
*un crevas*  
*la lassie*  
*la bassie*  
*le fournier*  
*une pouée*  
*une guériotte*  
*des méles*  
*une perne ou peurne*  
*un peurgnier*  
*un coigner*  
*un biscueillau*  
*j'ai soué*  
*à bouée*  
*la fouelle*  
*la trace*  
*la bouchue*  
*une sarpe*  
*un goujard*  
*une cougnie*  
*un voulant*  
*un bigot*  
*pleucher*

un château  
c'est beau  
un marteau  
un cheval  
un poireau  
gâteau aux pommes  
un seau d'eau  
un journal  
un filet d'eau  
un couteau  
un râteau  
un taureau  
poule qui couve  
un coq  
des oisons  
le coquetier ou marchand d'oeufs  
le maréchal  
une pomme de terre  
des pommes de terre rissolées  
de l'avoine  
mélange d'orge et d'avoine  
une petite gelée  
une chaise  
le père, la mère  
un arbre  
du saule  
un pieu  
une crevasse de la peau  
le fenil  
l'évier en pierre  
le fournil  
une poire  
une griotte  
des nèfles  
une prune  
un prunier  
un cognassier  
un fruit de l'églantier  
j'ai soif  
à boire  
le hêtre  
la haie  
un tas d'épines pour boucher une haie  
une serpe  
une serpe à long manche  
une cognée ou hache  
une faucille  
un chevalet pour scier du bois  
piocher



*une pieuche*  
*un pieuchot*  
*bin brament*  
*fouailler*  
*une chique*  
*té vins chiquer*  
*chiler*  
*éberlucoter*  
*raferdi*  
*un chaud raferdi*  
*t'as bin*  
*j'ai frai*  
*j'y sont*  
*mon pour vieux*  
*un oujau*  
*un marle*  
*un bourou*  
*un vra*  
*une bigue*  
*une chieuvre*  
*une treue*  
*une oueille*  
*un atlon*  
*un ieuvre*  
*une ouasse*  
*un oeu*  
*un gnó*

*le beutier\**  
*un pleumas*  
*une cassiette*  
*le guergnier*  
*le crougnon*  
*un barriau*

*un arcan-ier*  
*crassou*  
*des gu'nelles*  
*déguenellé*  
*pouée blosse*  
*un mouchouée*  
*berlauder*  
*aplèter*  
*grailer ou graillouner*  
*graillon*  
*treuiller*  
*r'beuiller*  
*saver*

une pioche  
une petite pioche  
bien convenablement  
plier sous une charge  
une bille  
tu viens jouer aux billes  
donner très peu de chose  
aveugler  
refroidi  
un chaud et froid  
tu as bien  
j'ai froid  
nous y sommes  
mon pauvre vieux  
un oiseau  
un merle  
un âne  
un vérat  
une bique ou chèvre  
une chèvre  
une truie  
une ouaille ou brebis  
un étalon  
un lièvre  
une pie  
un oeuf  
un oeuf factice pour faire pondre les poules, ou  
un petit reste d'aliment  
le bouvier  
une aile d'oie ou de dinde servant de balayette  
une casquette  
le grenier  
l'extrémité d'un pain long  
une petite porte à mi-hauteur, devant la porte  
d'entrée  
une personne pas sérieuse  
crasseux  
des poires cuites au four  
fruit séché, ridé  
poire blette  
un mouchoir  
perdre son temps  
aller vite  
cracher  
crachat  
boire bruyamment  
fouiller dans un tas  
décoller l'écorce nouvelle sur certains bois

*s'areuiller*  
*foucaral*  
*crainon*

*une bricole*  
*aga*  
*aga lu*  
*aga la*  
*mouè, touè, souè*  
*tin le v'la*  
*qui qu'vous v'lez ?*  
*al est berlo ou berdin*  
*j'en ons*  
*j'y vas t'y ?*  
*j'seu bin*  
*va la qu'ri*  
*asteur*  
*lui itou*  
*dia\**  
*uo*  
*te v'la*  
*hier au souère*  
*se néyer*  
*un tieutio\**  
*ça bourdoune*  
*se mettre à l'acouet*  
*paperassou*  
*écrivassou*  
*tout dret*  
*j'counnais*  
*si fait*  
*un d'vantier\**  
*taise toué*  
*maçonner*  
*les rouins de la charrette*  
*du sent bon ou du sentibon*  
*faire chabrot*

regarder avec attention  
personne très agitée  
petit enclos en grillage pour permettre  
aux poussins de manger en paix  
petite exploitation agricole  
fais attention  
regarde le  
regarde la  
moi, toi, soi ou lui  
tiens le voilà  
que voulez-vous ?  
il est tout bête  
nous en avons  
est-ce que j'y vais ?  
je suis bien  
vas la quérir, la chercher  
à cette heure, maintenant  
lui aussi  
à gauche pour un attelage  
à droite  
te voilà  
hier soir  
se noyer  
paysan au sens péjoratif  
ça bourdonne  
se mettre à l'abri  
paperassier  
qui écrit mal ou médiocre écrivain  
tout droit  
je connais  
assurément  
un tablier  
tais-toi  
maçonner  
les ornières  
du parfum  
boire une assiettée de bouillon gras  
additionné de vin rouge

\* certains sons du langage parlé sont impossibles à traduire.

## VI LES DEBUTS DE LA PUBLICITE ET LA T.S.F.

**J'**ai assisté aux débuts de la publicité qui a progressé rapidement et en quelques années, est devenue un véritable pouvoir.

Dans mon enfance, il n'existe que de rares "pavés" dans les journaux, les almanachs, comme le "Gros Bavard" ou le "Vermot" et quelques affiches dont la célèbre fillette du Chocolat Meunier ou la machine à coudre Singer.

Leurs dimensions sont modestes, environ 1 mètre sur 60 centimètres et leur support est, soit métallique, sorte de feuille de zinc très mince, encadrée de baguettes de bois, et clouée assez haut sur le pignon d'une maison, soit de la peinture noire déposée sur le mur à l'aide d'un pochoir, c'est le cas de la lessive Rémi, du sucre Say, du Petit Parisien "le journal le mieux informé", du Petit Journal...



Affiche de la Chicorée Leroux de 1892.

Le sujet a sans doute servi de modèle, pour la petite écolière, qui en se hissant sur la pointe des pieds, écrit au tableau noir : Chocolat Meunier... ou l'inverse !

Puis apparaissent les affiches en papier sur fond de couleur. Ces affiches arrivent en mairie où, moyennant une petite rétribution, elles sont collées par le garde champêtre sur un emplacement réservé à cet effet, à côté des affiches officielles qui sont imprimées sur fond blanc.

Bientôt, toute cette publicité va s'amplifier et même les emballages deviennent originaux, attractifs, séduisants. Mais l'évènement le plus important, est la pénétration de la TSF, peu à peu, dans la plupart des foyers.

La publicité s'en empare et la première dont je me souviens est celle de "Monsavon au lait" et, fait important, la musique apporte sa contribution.

Avec l'amélioration de la distribution, il faut inciter à la consommation et les publicitaires rivalisent de créativité, d'ingéniosité.

Certains de ces produits, ainsi mis en vedette, ont aujourd'hui disparu, d'autres subsistent, en voici ci-après, quelques exemples.

Leurs messages publicitaires font partie des premières diffusions que l'on peut entendre à la TSF et entrent dans les habitudes de notre vie quotidienne.

### **Les premiers postes émetteurs de TSF**

Paris Tour Eiffel - Lyon la Doua - Bordeaux la Fayette - le Poste Parisien - Radio Toulouse (spécialiste de l'accordéon)...

### **Les premiers slogans publicitaires**

Le K K O - L S K - C S K I,  
D'un coup de Tumbler je fais briller mon auto,  
Le Bonhomme En Bois des Galeries Barbès,  
Ya bon Banania,  
Brunswick le fourreur qui fait fureur...

### **Les produits dont on parle**

**L'épicerie,**  
bouillon KUB - Chocolat Meunier et Menier - Chocolat Lanvin -  
Chocolat Cémoi - Huile Lesieur - Moutarde Amora - Savon le Chat -  
Graines Vilmorin -

Les pâtes : Rivoire et Carret - Bozon Verduraz - Ferrand et Renaud -  
Gilbert et Thézier...  
le cirage Vite et Bien - le Coco - le Sem Sem Gum...

**Les apéritifs,**  
Byrrh - Dubo Dubon Dubonnet - Saint-Raphaël (avec le garçon de  
café qui porte sur un plateau, deux bouteilles, une de blanc, une de rouge) -  
l'amer Picon - le Mandarin Curaçao - le Mélé Cass (mélange de cognac et de  
cassis) - la Suze, apéritif à la gentiane - Toni Kola Sécrestat (vin de kola  
frais, vin de Konakry, Guinée française)...

**Les médicaments et produits de beauté,**

la Jouvence de l'Abbé Souris - la Ouate Thermogène (avec le célèbre personnage qui crache des flammes) - la tisane des Chartreux de Durbon - l'Autoplasme Vaillant - le Vin de Frileuse - la Malacéine - la Quintonine (qui donne bonne mine) - les Lithinés du Docteur Gustin - le Pétrole Hahn - la Silvikrine - la lotion Houbigan - la Crème Simon - la Crème Tokalon - le Savon Cadum, avec son bébé - le dentifrice Gibbs - la Gomina - les Pilules Pink Pour Personnes Pâles (avec en illustration, une tête dans laquelle un coin est enfoncé et en légende : "enfoncez-vous bien ça dans la tête") - pastilles : Pulmol, Valda - Sirop des Vosges Cazé - Vermifuge Lune - Eau Gorbier...

**Divers,**

les papiers à cigarettes Riz La Croix, Job - cigarettes Gauloises - allumettes Bougies, Tison - le porte plume à réservoir Waterman - la lampe Tito Landi - les meubles Dufayel - les Bretelles Extra Souples - les bijoux Burma...

**Les journaux se multiplient...**

Paris Soir - l'Intran - l'Illustration - l'Ami du Peuple - Paris Midi - Benjamin - le Petit Illustré - Séduction - Eve - Ric et Rac - Vu - Excelsior - le Miroir du Monde - le Miroir des Sports - l'Epatant...

**Les premières automobiles, motos, cycles,**

Renault - Citroën - Peugeot, mais aussi celles qui sont devenues des voitures de collection : Amilcar - Talbot - Bugatti - Packard - Panhard et Levassord - Chenard et Walker - Salmson - Delaunay Belleville - De Dion Bouton - Donnet Zedel ...

les motocyclettes : Terrot - Peugeot - Automoto - Monet Goyon - Magnat Debon...

les bicyclettes : Hirondelle (de la Manufacture Française d'Armes et Cycles de Saint-Etienne) - Peugeot - Automoto - Alcyon...

**Les vedettes**

**Aviation,**

Mermoz - Lindberg - Bossoutrot - Costes et Bellonte - Nungesser et Coli (et la célèbre chanson : "c'est pour traverser l'Atlantique que tous les deux, ils sont partis, Nungesser et Coli...") - Maryse Hiltz - Maryse Bastié...

**Sports,**

Leducq - Di Paco - Charles Pélissier (bicyclette) - Jean Taris (natation) - Alain Gerbault (navigateur) - Sonya Hennie (patineuse) - Carpentier, Marcel Cerdan (boxeurs) - Ladoumègue (course à pied)...



**Politique,**

Gandhi - l'Aga Khan - Hitler - Mussolini - Hindenburg - Painlevé - Flandin - Caillaux - Tardieu - Mandel - Laval - Doumer - Buisson - Paul Boncour - Paul Raynaud - Léon Blum - Edouard Herriot ...

**Les Présidents de la République,**

Raymond Poincaré - Deschanel - Gaston Doumergue (Gastounet)...

**Chanteurs et chansons,**

Joséphine Baker (J'ai deux amours, mon pays et Paris...) - Maurice Chevalier - Mistinguett - Tino Rossi - Jean Lumière (La Petite Eglise...) - Lucienne Boyer (Si Petite...) - Lys Gauty - André Baugé - Jean Tranchant... Victor Boucher (Dans les Vignes du Seigneur)...

Et toutes ces belles mélodies pour la plupart sentimentales et nostalgiques :

Un amour comme le nôtre - Parlez-moi d'amour - Le plus beau de tous les tangos du monde - Le chaland qui passe - Dans la vie faut pas s'en faire - Les gars de la marine - Les filles de Camaret - A Ménilmontant - Marilou qu'il fut doux le premier rendez-vous - Les bateliers de la Volga - C'est à Capri que je l'ai rencontrée - Sous le ciel de Sorente etc, etc.

Maintenant que la violence et la haine sont à la "Une" de tous les médias, comment ne pas regretter cette période si romantique de ma jeunesse, période de paix et d'amour ?

**Cinéma,**

mon premier film est "Ben-Hur" au cinéma Palace à Nevers avec mes parents, quel éblouissement ! puis, le "Million" de René Clair avec René Lefebvre et Annabella - Le Roi des Resquilleurs avec Georges Milton - Tarzan - L'Homme Invisible... et que de merveilleux acteurs : Suzy Vernon, Meg Lemonier - Lilian Harvey ...

**Cabarets de Montmartre**

L'Enfer - le Paradis - les 2 Anes - le Moulin Rouge - la Cigale - la Fourni - le Chat Noir - le Néant,

et les établissements de spectacles prestigieux :

le Châtelet - Sarah Bernhardt - les Folies Bergères - l'Olympia...

**Les nouvelles danses**

la java vache - le tango - la rumba - la biguine...

---

### **Les airs de clairon de l'armée**

Soldat lève toi - Comptez, comptez vos hommes - Un caporal c'est "une" légume...

### **Objets ou pratiques dont l'usage a disparu ( ou devenus très rares !)**

Le briquet à mèche d'amadou - le ballon dirigeable - le phonographe - le pilon pour écraser la purée - la caisse à laver le linge, la planche à laver, le battoir et le bleu des laveuses - les manchettes - la pesée du pain - le calendrier éphéméride - les élastiques pour manches de chemises - les support-chaussettes - le béret basque ou alpin - les pantalons : de golf, de charpentier - le canotier - remplir une bouteille avec des pièces de 10 ou 50 centimes - la blague à tabac - la blague en vessie de cochon - la tabatière - le tire bouton...

Ces différentes listes ne sont pas exhaustives. Elles ne font que rapporter, dans le désordre, quelques "Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse"... sans aucune prétention.



## VII CONCLUSION

**J**e n'ai pas embrassé le métier que je souhaitais, mais devenu enseignant "malgré moi", j'ai aimé ma profession passionnément.

Dans mon enfance, avec les "*Robinson*", je rêve de pays lointains, puis je "dévore" tout Jules Verne. Mon grand souhait est de voyager, de découvrir.

Je suis comblé, grâce au service militaire, puis grâce à *Renée* qui, a accepté de tenter l'expérience du camping, puis du caravanning... et n'en eut pas de regret.

Que d'extraordinaires vacances à découvrir la France et une grande partie de l'Europe ! Et aussi, quels merveilleux voyages j'ai eu la chance d'accomplir en tant qu'élu municipal !

J'ai éprouvé une grande joie à écrire ces quelques pages, sur la vie heureuse d'un petit campagnard nivernais, après la guerre de 1914-1918.

J'espère, cher lecteur, que tu as partagé un peu ce plaisir, c'est mon voeu le plus sincère.

Le vieux pépé te remercie de ta patience et te demande toute ton indulgence.

Merci à *Renée*, qui, en "maîtresse d'école" consciencieuse et exigeante, m'a "lu et corrigé" sans indulgence.

Merci de tout coeur à *Catherine*, qui m'a proposé d'effectuer (lourde charge ! ) la saisie et la présentation de ces "Souvenirs...", sur sa merveilleuse machine IBM(\*).

L'écrivassou,  
Raymond





## **Compléments**



## Compléments

Parcours de Raymond FRÉBAULT 23/12/1913 – 23/05/1999.....	150
Personnes citées .....	152
Un instituteur qui a compté : Sylvain Commeau.....	155
Notes complémentaires sur le récit de Raymond Frébault .....	156
Métiers .....	157
Crux-la-Ville en 1921 : population, activité .....	158
Lieux d'habitation de la famille Frébault-Martin-Michel à Crux-la-Ville et à Saint-Saulge .....	160
Parentés .....	166
Traces de Baptiste Frébault à Crux-la-Ville .....	167
13 juin - 29 juin 1940 : De Saint-Mihiel à Pouy-de-Touges, un repli stratégique .....	168
Cartes .....	169

## **Parcours de Raymond FRÉBAULT 23/12/1913 – 23/05/1999**

### **Le Journal du centre 27 mai 1999.**

**Nevers.** — Avec le décès, à l'âge de 85 ans, de Raymond Frébault, c'est une grande figure de l'école publique et de la vie associative départementale, un grand militant laïque qui disparaît.

Tous ceux qui l'ont côtoyé ont pu apprécier sa modestie, sa générosité, sa gentillesse, sa sensibilité, sa jeunesse de cœur et d'esprit, mais aussi le dynamisme dont il a fait preuve dans sa vie d'enseignant, d'animateur, de militant laïque, d'homme attaché aux principes de liberté et de justice et enfin d'élu de la cité.

Né à **Crux-la-Ville**, le 23 décembre 1913, il est admis au concours d'entrée à l'École normale de **Varzy** (promotion 1931-1934) après ses études aux cours complémentaires de **Corbigny**. Il reste toute sa vie fidèle à ses racines, comme à son engagement militant, qui date de l'époque où il sort de l'École normale, en 1934. Cette année-là, il adhère à la Fédération des œuvres laïques que quelques pionniers avaient fondée dans le département, trois ans auparavant, pour poursuivre l'œuvre entreprise par Jean Macé. Nommé instituteur à **Menou**, il est aussitôt attiré par les activités post-scolaires et organise dans ce village les premières séances de cinéma muet éducatif.

Au moment où le Front populaire est au pouvoir, il s'engage au Parti socialiste.

**Rouy** l'accueille pour son second poste, en 1936. Il s'y marie l'année suivante. L'Occupation arrive. Secrétaire de mairie, il établit de fausses cartes d'identité pour les réfractaires et distribue des tickets d'alimentation aux résistants. Responsable du comité d'aide aux trente-six prisonniers de sa commune, il organise, avec son épouse, des manifestations destinées à financer des colis. Il s'occupe de l'accueil des réfugiés et de l'assistance aux victimes de l'oppression nazie. Son action pendant la Résistance lui vaudra de participer à la fondation du Journal du Centre, dont il était encore actionnaire.

Il reste à **Rouy** dix-sept ans. C'est là que ses capacités à mobiliser les jeunes s'affirment et, qu'avec quelques amis dévoués, l'aide de la municipalité et l'appui de la population, l'animateur qu'est devenu Raymond Frébault redonne vie au village. Pour abriter et favoriser des activités d'éducation populaire autour de l'école cinéma, théâtre, activités sportives, conférences, bals, concerts, cours agricoles et ménagers ou voyages — il fonde l'un des premiers foyers ruraux du département, inauguré en 1946 <sup>(1)</sup>.

Président-fondateur de la Fédération départementale des foyers ruraux; vice-président de la Fédération nationale et président, en 1961; délégué départemental de Union française des œuvres laïques pour l'éducation par l'image et le son (UFOLEIS) dès 1951; conseiller syndical au Syndicat National des Instituteurs (SNI), il est nommé en octobre 1954 directeur de l'école la plus importante de **Nevers** (douze classes; quatre cents élèves), "l'école du Château", où un engagement plus large, au niveau départemental, l'attend.

Son efficacité s'exerce alors en de multiples domaines: MGEN, MAIF, MAE, Journal du centre, dont il sera administrateur; le GCU, les FFC (*Fédération Française de Cyclisme*), l'OROLEIS (*Office Régional des Œuvres Laïques d'Éducation par l'Image et le Son*), la FOL (*Fédération des Œuvres Laïques*) l'accueillent dans leurs bureaux à des postes-clés. En 1958, il fonde la cinémathèque départementale de l'enseignement public qu'il transforme, l'année suivante, en Centre départemental de documentation pédagogique, le premier CDDP (*Centre Départemental de Documentation Pédagogique*) de l'académie de Dijon, auquel il donne l'essor et le rayonnement que l'on sait jusqu'à sa retraite, en juin 1971. Il était fier de cette œuvre qui couronnait sa carrière pédagogique.

La flamme qui animait Raymond Frébault n'était pas prête de s'éteindre. Elu sur la liste d'Union de la gauche, dirigée par Daniel Benoist, aux élections municipales de Nevers en 1971, il se voit confier le secteur des affaires scolaires et, jusqu'en 1971, son action « au service de l'école » est remarquable. La



*Raymond Frébault a consacré sa vie à l'épanouissement de la jeunesse et au militantisme laïque*

<sup>1</sup> Les amis du Foyer Rural de Rouy Association, Place de la Mairie Rouy

création de la cuisine centrale et la transformation des cantines en restaurants d'enfants sont à mettre à son actif, réalisation d'ailleurs citée sur le plan national comme un modèle du genre.

En 1983, le Dr Daniel Benoist nommé ministre, il devient pendant quelques mois son directeur de cabinet.

Entre-temps, en 1968, il a été élu secrétaire général de la FOL, il en est devenu président en 1975, fonction qu'il occupera jusqu'en 1987, date à laquelle un hommage solennel lui est rendu pour ses cinquante-trois ans au sein de cet organisme.

Depuis, Raymond Frébault a beaucoup écrit. *La FOL de la Nièvre, ses origines, son histoire* (1931-1985), *De la création du foyer rural de Rouy à l'essor national des foyers ruraux*, *Histoire du CDDP de 1958 à 1971*, *Des cantines aux restaurants d'enfants avec la cuisine centrale*, *Dix ans d'amitié entre Nevers et Hammamet*, constituent des témoignages précieux.

Infatigable militant de l'école, il était aussi un militant de l'amitié entre les peuples et c'est ainsi qu'il a été à l'origine, avec son ami Pierre Bérégovoy, du jumelage Nevers-Hammamet, qu'il a présidé de 1974 à 1991. Il était également, depuis 1988, vice-président des Amis du Musée nivernais de l'Éducation<sup>(2)</sup>, une des dernières réalisations qu'il avait encouragée et à laquelle il était très attaché.

Raymond Frébault était titulaire des médailles de la Jeunesse et des Sports, des Foyers ruraux, de la Prévention routière, de la ville d'Hammamet. Il était également officier des Palmes académiques et chevalier de la Légion d'honneur.

Le Journal du Centre et le groupe Centre-France présentent à son épouse, à ses enfants et à toute sa famille leurs sincères condoléances.

## **Publications de Raymond Frébault**

- Les premières années du Foyer Rural de Rouy (*1944-1954 : récit et témoignages sur la création et les activités du Foyer Rural, et sur la vie à Rouy sous l'occupation et après la libération*) - Publié en 1986, réédité en 2006 (Association des Amis du Foyer Rural de Rouy)
- L'École du Château, *une école de Nevers fermée en 1981* – Article publié en 1981 dans le Journal du Centre et en 1994 dans le Cahier Nivernais d'Histoire de l'Éducation n°7 (AD 58 MS447 1994)
- Histoire du Centre Départemental de Documentation Pédagogique de la Nièvre 1958-1971 – Publié en 1987 (CDDP - FOL)
- La restauration scolaire à Nevers, de 1971 à 1983 – Publié en 1989 (FOL – Ville de Nevers)
- La Fédération des Œuvres Laïques de la Nièvre, *ses origines, son histoire, son rayonnement 1931-1989* - Publié en 1990 (FOL de la Nièvre)
- Souvenirs d'enfance et de Jeunesse (*1913-1940 : à Crux-la-Ville, et « dans une ambiance de guerre »*) - Edité en 1992
- Dix ans d'amitié entre Nevers et Hammamet 1984-1994, *co-écrit avec Henri Lavedan* – Publié en 1994 (Amicale Nevers-Hammamet)
- Genèse du Musée Nivernais de l'Éducation - Publié en 1998 (Cahiers Nivernais de l'Histoire de l'Éducation)

---

<sup>2</sup> [Amis du Musée nivernais de l'Éducation](#) 54 Boulevard Victor Hugo Nevers

## Personnes citées

Source : recherche généalogique de Michel Pillon

<i>Personne</i>	<i>Dates</i>	<i>Note</i>
<i>Adam Caroline épouse Martin</i>	1868-1943	Native de Crux-la-Ville, épouse de <i>Paul Martin</i> , mère de <i>Marie-Jeanne Martin</i> , grand-mère de <i>Raymond Frébault</i> (« <i>grand-mère Caroline</i> »)
<i>Bernard Camille</i>	1914-1995	Natif de Saint-Révérien, camarade du cours complémentaire,; il a travaillé chez <i>Montagnon</i> le faïencier de Nevers (fermeture en 2015 faute de repreneur) ; c'est là qu'il y a rencontré sa femme peintre sur faïence. Ils créeront ensemble en 1946 la Faïencerie d'Art de Nevers. <i>François Bernard</i> son fils lui succède en 1975, puis son petit-fils <i>Clair Bernard</i> en 2014.
<i>Bernard Charles</i>	1848	Natif de Crux-la-Ville, épiciers-buraliste au bourg de Crux-la-Ville, époux de <i>Jeanne Penot</i>
<i>Bernard Jeanne née Penot</i>	1852	Native de Crux-la-ville, épicière au bourg de Crux-la-Ville avec son mari <i>Charles Bernard</i>
<i>Beuchard Thomas</i>	1865-1956	Natif de Crux-la-ville, meunier au Moulin du Merle, il a la première automobile de Crux-la-Ville en 1922
<i>Bienvenu Robert</i>	1913-1987	Natif de Saint-Benin-d'Azy, camarade du cours complémentaire,
<i>Bonnot Frédéric</i>	1900-1976	Natif de Crux-la-Ville, professeur au cours complémentaire à Corbigny. Il est le fils de <i>Renault Bonnot</i> , receveur buraliste à Crux-la-Ville, et d' <i>Elisabeth Joly</i>
<i>Collenot Jean</i>	1921-2012	Natif de Corbigny, fils de <i>Collenot Marie Auguste</i> et de <i>Jeanne Michel</i>
<i>Collenot Marie Auguste</i>	1893	Natif d'Alligny-sur-Cosne, époux de <i>Jeanne Michel</i> , cousine issue de germain avec <i>Antoine Michel</i> , époux de <i>Marie Martin</i> , mère de <i>Raymond Frébault</i>
<i>Commeau Marie Louise Berthe née Laudet</i>	1877-1967	Native de Nuars - Institutrice, épouse de <i>Sylvain Commeau</i> instituteur
<i>Commeau Renée</i>	1901-1990	Native de Fours - Fille aînée de <i>Commeau Sylvain</i> , elle se marie à Crux-la-Ville en 1922 avec <i>Gabriel Comte</i>
<i>Commeau Sylvain (voir biographie)</i>	1877-1960	Natif de Châtel-Censoir (Yonne) - Instituteur à Crux-la-Ville du 15 novembre 1919 à octobre 1924, à Prémery du 18 novembre 1924 à janvier 1926, à Nevers école du Mouesse à partir du 18 février 1926 (fiche militaire)
<i>Corbier Georges</i>	1868-1930	Natif de Château-Neuf-Val-de-Bargis - Curé de Crux-la-Ville de 1905 à 1930 - année de son décès
<i>Cougnard Antoine</i>	1854- >1907	Natif de Bazolles - Propriétaire exploitant aux Faux, hameau de Crux-la-Ville – Maire de Crux-la-Ville de 1900 à 1929
<i>Cougnard Jérôme</i>	1892-1956	Natif de Crux-la-Ville, fils d' <i>Antoine Cougnard</i> - Maire de Crux de 1935 à 1943, ingénieur constructeur d'appareillage électrique industriel
<i>Dagonneau Charles</i>	1881-1957	Natif de Saint-Révérien, cantonnier à Crux-la-Ville, mari d' <i>Anne Drey</i> "chefesse" de gare à Cloiseau, hameau de Crux-la-Ville où se situe la gare en 1931
<i>Dagonneau Suzanne</i>	1914-2014	Native de Nevers, fille de <i>Charles Dagonneau</i> et d' <i>Anne Drey</i>
<i>Droin Michel</i>	1917-1996	Natif de Druy-Parigny, camarade de <i>Raymond Frébault</i> – Il restera cultivateur à Crux-la-ville, il en a été le maire de 1958 à 1965
<i>Foussadier Eugène</i>	1890-1919	Natif de Crux-la-Ville, maréchal-ferrant au bourg de Crux-la-Ville



<b>Personne</b>	<b>Dates</b>	<b>Note</b>
<b>Frébault Baptiste</b>	1884-1918	Natif de Bazolles, charron, père de <i>Raymond Frébault</i> , époux de <i>Marie-Jeanne Martin</i> – Il meurt à la guerre de 1914-1918, <i>Raymond</i> a 5 ans
<b>Frébault Denis</b>	1843-1889	Natif de Bazolles, tisserand, père de <i>Baptiste Frébault</i> , grand-père paternel de <i>Raymond Frébault</i> , époux de <i>Jeanne Jaillette</i>
<b>Frébault Denis-Marie</b>	1882-1918	Natif de Bazolles, sabotier, oncle de <i>Raymond Frébault</i> (« le Mari ») – Il meurt à la guerre de 1914-1918
<b>Frébault François</b>	1886-1975	Natif de Bazolles, charron, oncle de <i>Raymond Frébault</i>
<b>Frébault Jeannette née Jaillette</b>	1850-1924	Native de Bazolles, grand-mère de <i>Raymond Frébault</i> , épouse de <i>Denis Frébault</i> («grand-mère Denis»)
<b>Frébault Marie-Jeanne née Martin</b>	1891-1971	Native de Crux-la-ville, couturière, mère de <i>Raymond Frébault</i> , épouse de <i>Baptiste Frébault</i> , puis d' <i>Antoine Michel</i> -
<b>Frébault Renée née Birustukoff</b>	1915-2006	Native de Paris, fille de <i>Marie Birustukoff</i> , reconnue par sa mère mais abandonnée – Confiée à <i>Annette Frénillet</i> épouse <i>Bernier</i> puis <i>Mathieu</i> , qui la considérera comme sa propre fille. Institutrice, elle se marie avec <i>Raymond Frébault</i> en 1938 ; ils auront 2 garçons <i>Jean</i> et <i>Alain</i> .
<i>Gay Pierre</i>	1913-av.1970	Natif de Crux-la-Ville, camarade de <i>Raymond Frébault</i> - Il deviendra charron aux Maisons du Bois, hameau de Crux-la-Ville
<i>Guérin Louis</i>	1885-	Natif de Guérigny, instituteur à Crux-la-Ville le du 23 novembre 1924 à octobre 1933 (fiche militaire)
<i>Laboureau Louis</i>	1876-	Natif de Crux-la-Ville, maréchal-ferrant au Bourg de Crux-la-Ville
<i>Laboureau Marcel</i>	1907-1989	Natif de Crux-la-Ville, camarade de <i>Raymond Frébault</i> , fils de <i>Louis Laboureau</i> et de <i>Marie Antoinette Lejault</i>
<i>Leblanc Adrien</i>	1903-	Né à Nolay, fils d' <i>Abel Leblanc</i> , marchand de vin, et de <i>Madeleine Jovet</i>
<i>Leblanc Charles</i>	1865->1901	Natif de Nevers, épiciier aubergiste au bourg de Crux-la-Ville
<i>Lefloch Fernande</i>	1916-2004	Native de Crux-la-Ville, camarade de <i>Raymond Frébault</i> , fille de <i>Paul Lefloch</i> , sabotier au bourg de Crux-la-Ville, et de <i>Joséphine saillant</i>
<i>Lefloch Paul</i>	1868-1949	Natif de Vauprenges, hameau de Mhère, sabotier au bourg de Crux-la-V
<i>Louvrier Louis</i>	1869->1930	Natif de Crux-la-Ville, charron à Crux-la-ville puis à Saint-Saulge. A accueilli <i>Baptiste Frébault</i> comme apprenti charron.
<i>Marceau Louis</i>	1911-1992	Natif de Rouy, camarade de <i>Raymond Frébault</i> - Fils de <i>François Marceau</i> , meunier au Moulin d'Aron et de <i>Marie Louise Faugère</i> ; son frère <i>Alexis</i> , meunier, reprendra le moulin après <i>François</i> leur père.
<b>Martin Caroline née Adam</b>	1868-1943	Native de Crux-la-Ville, épouse de <i>Paul Martin</i> , mère de <i>Marie-Jeanne Martin</i> , grand-mère de <i>Raymond Frébault</i> («grand-mère Caroline »)
<b>Martin Fernande</b>	1899-1995	Native de Crux-la-Ville, soeur de <i>Marie-Jeanne Martin</i> , tante de <i>Raymond Frébault</i> (« la Naine »), épouse d' <i>Emile Morizot</i> , mère de <i>Paul Morizot</i> (« Paulo »)
<b>Martin Paul Léonard</b>	1892-1985	Natif de Crux-la-Ville, s'installera menuisier à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine, ex Seine), frère de <i>Marie-Jeanne Martin</i> , oncle de <i>Raymond Frébault</i> (« oncle Paul »), mari de <i>Lucienne Leroux</i> ,
<b>Martin Marie-Jeanne</b>	1891-1971	Native de Crux-la-Ville, couturière, mère de <i>Raymond Frébault</i> , épouse de <i>Baptiste Frébault</i> , puis d' <i>Antoine Michel</i> («Ménie »)
<b>Martin Paul</b>	1865-1906	Natif de Saint - Révérien, cafetier, employé au Service des postes, père de <i>Marie-Jeanne Martin</i> , époux de <i>Caroline Adam</i> , grand-père maternel de <i>Raymond Frébault</i>

<b>Personne</b>	<b>Dates</b>	<b>Note</b>
<i>Meyer André</i>	1893-1959	Natif de Paris, musicien 1926 (AD258 V24/37) archives.cg58.fr/ark:/60877/a0115792681119mblOU/1/24)
<b>Michel Antoine</b>	1875-1960	Natif du Freney-d'Oisans (Isère), émigre à Crux-la-Ville vers 1895 et apprend le métier de négociant en tissus avec son oncle <i>Rémy Michel</i> . Il épouse <i>Marie-Jeanne Martin</i> en 1925, mère de <i>Raymond Frébault</i> , qui l'appelle « <i>parrain</i> ». Il est cousin issu de germain avec <i>Jeanne Michel</i> épouse de <i>Marie Auguste Collenot</i> de Corbigny –
<i>Patriot Edmond</i>	1913-1932	Natif de Crux-la-Ville, meilleur camarade de <i>Raymond Frébault</i> - Fils de <i>Louis Patriot</i> - menuisier au bourg de Crux-la-Ville - et de <i>Anne Ravoir</i>
<i>Patriot Louis</i>	1874- >1926	Natif de Crux-la-Ville, menuisier au bourg de Crux-la-Ville, époux d' <i>Anne Ravoir</i>
<i>Pechin Paul Edmé</i>	1881-	Natif de Magny-Lormes - Boucher au bourg de Crux-la-Ville
<i>Perrin Louis</i>	1894-1980	Natif de Rouy - Mécanicien au bourg de Rouy
<i>Philipot Jean</i>	1913	Natif de Corbigny, camarade de <i>Raymond Frébault</i> au cours complémentaire de Corbigny
<i>Pivet Henri Emilien</i>	1896-1979	Natif de Château-Neuf-Val-de-Bargis - Instituteur public - En poste successivement : arrivée à La Machine le 30 octobre 1919, à Varzy le 28 octobre 1920, à Corbigny le 2 octobre 1928, changement de domicile à Corbigny le 29 novembre 1935. (Source fiche militaire : bureau de Nevers-Cosne ; classe 1919, matricule 324) il se marie avec <i>Armande Germaine Derenne</i>
<i>Prilot François</i>	1880-	Natif de Crux-la-Ville, épicier au bourg de Crux-la-Ville
<i>Roblin Raoul</i>	1895-	Natif de Cercy-la-Tour - Instituteur public à Crux-la-ville du 20 novembre 1919 à fin 1927 à Entrains de janvier 1928 à janvier 1938, à Pougues(?) de fevrier 1938.... (fiche militaire)
<i>Rocher</i>		Primeur à Saint-Saulge
<i>Rome Etienne Marcel</i>	1892-1944	Natif de Paris – Capitaine en 1939-40 souvent cité par <i>Raymond Frébault</i> . S'engage ensuite dans la résistance, meurt en déportation.
<i>Rousseau Marcelle</i>	1914-1988	Native de Crux-la-Ville, fille de <i>Jean Rousseau</i> et <i>Augustine Belard</i> , camarade d'école de <i>Raymond Frébault</i> ; elle habite aux Ravées, hameau de Crux-la-Ville
<b>Roy Léonard</b>	1862-	Natif de Bazolles, boulanger à Crux-la-Ville, époux de <i>Marie Martin</i> , grande tante de <i>Raymond Frébault</i>
<b>Roy Marie née Martin</b>	1862-1944	Native de Saint-Révérien, épouse de <i>Léonard Roy</i> , sœur de <i>Paul Martin</i> , grand-père maternel de <i>Raymond Frébault</i> (« <i>tante Marie</i> »)
<b>Roy Paul</b>	1888-1977	Natif de Crux-la-Ville, boulanger au bourg de Crux-la-Ville à la suite de son père <i>Léonard Roy</i> .
<i>Sellier Charles</i>	1879-1962	Natif de Saint-Saulge - Charron au bourg de Crux-la-Ville, mari de <i>Marthe Bernard</i>
<i>Sellier Maurice</i>	1913-1940	Natif de Crux-la-Ville, camarade de <i>Raymond Frébault</i> - Fils de <i>Charles Sellier</i> et de <i>Marthe Bernard</i> , mort pour la France en 1940 à Wassigny
<i>Sellier Rolande</i>	1917-2010	Native de Crux-la-Ville, fille de <i>Charles Sellier</i> et <i>Marthe Bernard</i>
<i>Svarowski Maurice</i>	1915-1979	Natif de Crux-la-Ville, camarade de <i>Raymond Frébault</i> - fils de <i>Charles Svarowski</i> (mort à Verdun en 1916) et de <i>Marie Machecourt</i>
<i>Thionnet Henri</i>	1854-	Maçon et tailleur de pierre originaire de Mainsat (Creuse), vient à Crux-la-Ville avec sa femme et ses deux filles <i>Marie Augustine</i> et <i>Elise Joséphine</i> entre 1885 et 1891. <i>Marie Augustine</i> se marie à Mainsat avec <i>Charles Gauge</i> , originaire de la Creuse, qui travaille avec son beau-père dans l'entreprise familiale. Il meurt en 1918, son fils <i>Henri</i> lui succède.

## **Un instituteur qui a compté : Sylvain Commeau**

Source : Raymond Frébault et Archives départementales de la Nièvre

*Commeau Sylvain Gabriel* est né le 10 juin 1877 à Chatel Censoir (Yonne).

Il est formé à l'École normale de Varzy (Nièvre) du 1<sup>er</sup> août 1894 au 30 juillet 1897

Il se marie à Fours (Nièvre) avec *Marie Louise Laudet*, institutrice, le 7 août 1900. Ils ont 2 filles *Renée* et *Lucienne*. Il décède à Chatel Censoir le 10 septembre 1960.



### **Un instituteur à Crux au début des années 1920**

**Sylvain Commeau** fut instituteur à Crux de 1919 à 1924. Officier d'Académie en 1922 et officier de l'Instruction Publique en 1930. Outre son travail comme directeur de l'école, ses activités post-scolaires furent nombreuses : il donnait des cours pour les adultes ainsi que des cours d'agriculture (en 1923 : 45 séances pour 19 jeunes gens). Il a tenu une bonne douzaine de conférences publiques à Crux avec un projecteur devant en moyenne une quarantaine de personnes, sur des thèmes souvent géographiques. Il organisait les fêtes scolaires et la caisse des écoles (en ce temps-là les fournitures étaient gratuites pour tous les enfants). Son épouse, qui était aussi directrice de l'école des filles, réchauffait les repas de la cantine.

Sylvain Commeau avait également créé une société post-scolaire forestière en 1920, avec 33 auditeurs en 1921/22 : avec l'appui du service des Eaux-et-Forêts il avait mis en place une pépinière dans le jardin de l'école où avaient été semés des acacias, des sapins douglas. Il était, en plus, un grand historien et géologue, spécialiste des fossiles. Tous les cultivateurs, alertés, se faisaient un plaisir en allant chez le charron ou à la forge, de lui apporter les fossiles découverts dans leurs champs. Le préau et la véranda étaient encombrés d'énormes ammonites. Les éléments les plus précieux et les plus petits étaient classés, étiquetés, dans de petites boîtes faites en travail manuel sur un rayonnage au rez-de-chaussée et dans le couloir qui montait à la mairie. A cette époque la mairie était au premier étage, et dans la mairie actuelle se trouvait la salle à manger de Madame Commeau. Reste à savoir que sont devenus les fossiles et ammonites.

(Témoignage donné par *Raymond Frébault* en 1994).

*Sylvain Commeau occupa divers postes d'instituteur et directeur d'école à Dornes, Fours, Montjouan (Larochemillay), Ternant, Crux-la-Ville, Prémery et Nevers (Mouesse). Il conduisit des recherches historiques locales sur les communes de Ternant, Fours, Cercy-la-Tour, Saint-Saulge, Saint-Révérien, qui donnèrent lieu à des publications dans la revue « Mémoires de la Société académique du Nivernais. [Son dossier de carrière est aux Archives départementales de la Nièvre : Instituteurs et institutrices, dossier individuel cote 1 T 663 1851-1951]*

## **Notes complémentaires sur le récit de Raymond Frébault**

**Les gares du tacot** : Crux-la-Ville commune très vaste a eu le privilège avec Nevers, de posséder deux gares : la première sur le hameau de Cloiseau était réservée aux passagers et la deuxième réservée essentiellement aux marchandises était sur le hameau des Ravées, au lieu dit la Gare.

**Le Pont du Guégnault** est le pont sur la route départementale juste après la jonction de la grande descente - dont presque 1 km en ligne droite, qui part au sud du bourg de Crux - avec la route de Saint-Révérien en direction de Saint-Saulge

**La louée** : assemblée où, à dates convenues, les domestiques et les employeurs se rencontraient pour se renouveler les contrats d'embauche et en débattre les conditions. A Crux-la-ville, elle était liée aux fêtes de la Saint-Jean, époque à laquelle commencent les grands travaux dans les champs (Source Michel Geoffroy)

### **Carrières de "Picampoix" et "la Vauvelle"**

Des carrières de porphyre sont exploitées sur le territoire de Sardy-lès-Epiry depuis très longtemps. Parmi elles, on distingue celles de la Vauvelle et de Picampoix. A partir du 19<sup>e</sup> siècle, les pierres sont exportées grâce au canal, puis grâce à une voie ferrée. La carrière actuelle de Picampoix aurait été ouverte en 1917. Elle exploite un gisement de microgranite viséen et fournit notamment du ballast à des lignes de chemins de fer en construction, comme les lignes TGV, ou à des autoroutes en construction. (Le patrimoine des communes de la Nièvre, Editions Flohic, 1999) (cité dans Patrimoine du Nivernais : <http://patrimoine.bourgognefranchecomte.fr/connaitre-le-patrimoine/les-ressources-documentaires/acces-aux-dossiers-dinventaire/etude/3ab03b2f-7e84-4c82-92ae-48d607ae4a6d.html> )

### **Au planteur de Caïffa**

La société *Au Planteur de Caïffa* est fondée en 1890 par Michel Cahen et sa femme. Au départ simple torréfacteur, vendant toute une gamme de café, Michel Cahen transforme son magasin en épicerie. Il ouvre deux autres magasins, puis de nombreux autres en province. Il reste spécialiste du café.

Dans la France encore majoritairement rurale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, il est important d'aller chez l'habitant. Dans toutes les villes et les gros bourgs, des succursales sont créées- on en dénombre plus de 400 à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Ces magasins irriguent les campagnes : de ferme en ferme, de nombreux colporteurs proposent les produits de la société.

Cheminant à pied en tirant des poussettes à bras, montés sur des triporteurs ou des voiturettes tirées par des chiens, un cheval ou un âne, ces milliers d'hommes font très vite partie du paysage rural français. Avec son équipement immédiatement reconnaissable (uniforme vert-bouteille ; casquette portant le nom de la maison ; caisson d'environ 1/2 mètre cube, aux roues cerclées de fer qui tintent sur les cailloux ou les pavés, peintes aux couleurs de la société), le « Caïffa » devient aussi populaire que le facteur. Il propose aux ménagères café, épices, levure, farine et différentes spécialités - telles des biscuits - vendues directement sous la marque « Caïffa ». Rémunéré en fonction des ventes, le colporteur pratique un métier peu rentable et épuisant. Parcourant les chemins quel que soit le temps, il trouve souvent refuge, le soir venu, chez un fermier charitable qui l'héberge dans sa grange.(...)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Au\\_planteur\\_de\\_Ca%C3%AFffa](https://fr.wikipedia.org/wiki/Au_planteur_de_Ca%C3%AFffa)

### **Klaxon**

Le mot « klaxon » a été inventé par son premier fabricant, l'Américain Franklyn Hallett Lovell Jr., d'après le mot grec « *klazō* », qui signifie « hurler » [...]

## Métiers



Paul Lefloch sabotier à Crux (années 1910)

*C'est lui qui apprendra le métier de sabotier à Denis-Marie, le frère de Baptiste Frébault (photo J Millerand)*



Marchand d'étoffe ambulants avec une voiture à cheval. Antoine Michel en posséda sans doute une semblable pour réaliser ses tournées à partir de 1919. (voir p 33)

*A noter que plusieurs membres de la famille d'Antoine Michel, natifs également du Fréney d'Oisans, sont venus s'installer dans la Nièvre dans le courant du XIXe siècle : son grand-oncle Etienne à Guipy, son oncle Rémy comme marchand d'étoffes à Crux, et son frère Alfred Rémy négociant en tissus à Saint-Révérien...*

## Crux-la-ville en 1921 : *population, activité*

(Source recensement 1921 collection communale)

### *Population*

	ménages	personnes
Population agglomérée (Bourg, Autrevelle, Bourguérault, Grand Fontaine)	76	196
Population éparsé (hameaux, ...)	273	849
<b>Total</b>	349	1045

Origine des personnes	nombre	%
Natifs de la commune	554	53
Natifs de la Nièvre	386	37
Natifs de Paris(*)	95	9
autres	10	1
<b>Total</b>	1045	100

(\*) Enfants assistés de la Seine ou adultes placés enfants dans la Nièvre

### *Activité de la population agglomérée (hors travail de la terre)*

Dans son document, Raymond **Frebault** cite toutes les activités exercées par les personnes, à l'exception des cantonniers, du facteur, et du secrétaire de mairie.

Cantonnier commune de Crux	<b>Bouton</b> Pierre (Grand Fontaine) chef cantonnier
Boucher agriculteur	<b>Péchin</b> Paul Edmé (Autrevelle)
Curé	<b>Corbier</b> Georges
Débitante	<b>Martin</b> Caroline (née <b>Adam</b> )
Entrepreneur de travaux	<b>Thionnet</b> Henri (Grand Fontaine.)
Epicier	<b>Prilot</b> Henri
Epicier aubergiste	<b>Leblanc</b> Charles, <b>Leblanc</b> Henri <b>Leblanc</b> Célestine (Née <b>Girard</b> )
Facteur	<b>Riat</b> Guillaume
Instituteur/ Institutrice	<b>Commeau</b> Sylvain, <b>Commeau</b> Marie Louise (Née <b>Laudet</b> ), <b>Roblin</b> Raoul, <b>Roblin</b> Andrée (Née <b>Mannevy</b> ),
Lingère	<b>Martin</b> Marie Fernande

Maçon	<b>Gauge</b> Jean Baptiste (Grand Fontaine), <b>Thionnet</b> Joseph (Gd Fontaine), <b>Godier</b> Toussaint (Bourguérault)
Maréchal-ferrant	<b>Foussadier</b> Eugène, <b>Foussadier</b> Alexandre, <b>Petit</b> Philippe (ouvrier), <b>Laboureau</b> Louis
Marchand de vin en gros	<b>Leblanc</b> Abel (père d'Adrien <b>Leblanc</b> )
Menuisier	<b>Patriot</b> Jacques, <b>Patriot</b> Louis
Négociant en tissus	<b>Michel</b> Antoine
Receveur ruraliste	<b>Bonnot</b> Renault
Sabotier	<b>Lefloch</b> Paul
Secrétaire de mairie	<b>Blondeau</b> François
Tailleur d'habits	<b>Michel</b> Alfred Rémy
Tailleur de pierres	<b>Thionnet</b> Jean (Grand Fontaine)



### **Activité de la population éparsé (hors travail de la terre)**

Cantonnier communal	<b>Gaujour</b> Etienne (Berle), <b>Hary</b> François, Félix (Faux), <b>Monnet</b> Pierre (Come)
Cantonnier Etat	<b>Rouez</b> Antoine (Forcy)
Cantonnier à la rigole d'Aron	<b>Petit</b> Jean (Aron)
Cantonnier au chemin de fer	<b>Chagnon</b> Georges (Ravées) <b>Dagonneau</b> Charles (Cloiseau)
Charbonnier (*)	<b>Midrouillet</b> André (Brûlées), <b>Midrouillet</b> Jean (Brûlées)
Charpentier	<b>Gastel</b> Alphonse (Serrées), <b>Moreau</b> Louis (Serrées), <b>Perret</b> Pierre (Forcy)
Charron	<b>Gay</b> Edmond (Maisons du Bois) (apprenti), <b>Gay</b> Joseph (Maisons du Bois), <b>Sellier</b> Jean (Berle), <b>Sellier</b> Charles (Berle)
Chef de gare	<b>Dret</b> Anne (Cloiseau)
Chef de halte de Ligny	Jeanne, épouse de <b>Chagnon</b> Georges (Ravées)
Couturière	<b>Guimard</b> Louise (Come), <b>Penot</b> Elisabeth (Marmantray)
Couvreur	<b>Bonge</b> Joseph (Maisons du Bois), <b>Garnier</b> Louis (Ravées), <b>Michel</b> Pierre (Forcy), <b>Ravoir</b> Etienne (Faux), <b>Rousseau</b> Jean (Ravées)

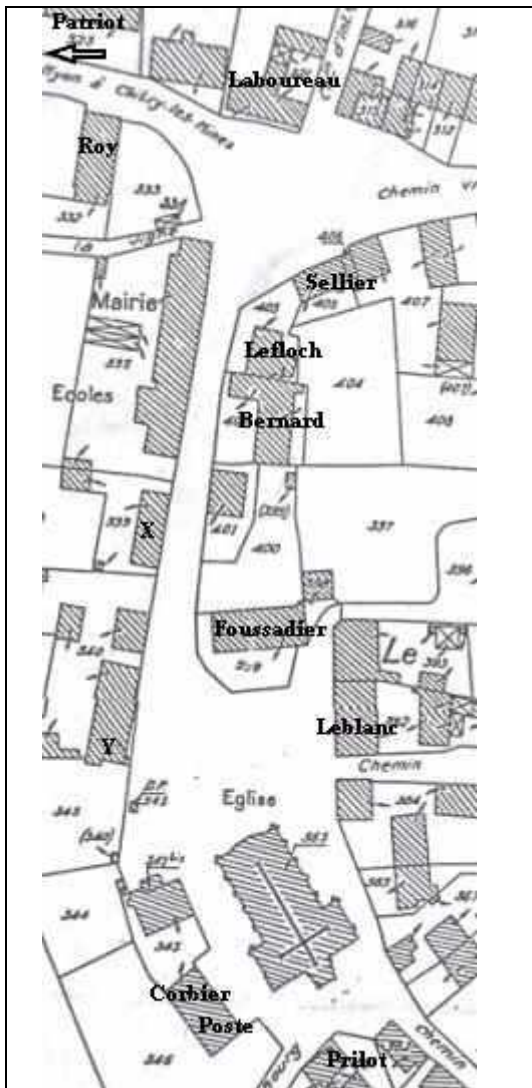
Employé des chemins de fer	<b>Jacob</b> Marie (Ligny)
Epicière	<b>Desbruyeres</b> Antoinette (Come), <b>Joubaire</b> Marie Louise (Come)
Fabricant d'huile	<b>Gaujour</b> Pierre (Ménétreuil)
Facteur	<b>Virault</b> Philippe (Come)
Facteur auxiliaire	<b>Chappe</b> Philibert (Chaumes Cottet)
Garde état	<b>Liron</b> Louis Olivier (Faux)
Garde particulier	<b>Paget</b> Antoine (Goutte du Charme), <b>Petit</b> Jean (Merle), <b>Raclin</b> Léonard (Ménétreuil)
Hongreur (*)	<b>Patriot</b> Louis (Ravées)
Huilier (*)	<b>Lyon</b> , Antoine (Berle)
Maçon	<b>Duplessis</b> Jean (Challuée), <b>Septier</b> François (Challuée), <b>Septier</b> Jacques (Challuée)
Meunier	<b>Beuchard</b> Thomas (Merle), <b>Marceau</b> François (Aron), <b>Marceau</b> François Alexis (Aron), <b>Margot</b> Louis (Ménétreuil), <b>Rignault</b> Pierre (Ménétreuil)
Roulier (*)	<b>Coudant</b> Louis (Ravées)
Tailleur d'habits	<b>Lonjoux</b> Louis (Ligny), <b>Lucier</b> Jean (Tantibaux), <b>Patriot</b> Louis (Ravées)
Tailleur de pierres	<b>Thépenier</b> Adolphe (Maisons du Bois)

(\*) métiers (extraits du numéro 149 de la Camosine « Rouy au cœur du Nivernais ») :

- Charbonnier	Fabrique du charbon de bois dans la forêt avec du charme
- Hongreur	Castre dans les fermes : lapins, petits cochons, agneaux et veaux, pour faire des « <i>châtrons</i> » qui engraisent mieux
- Huilier	Ecrase avec une grosse meule de pierre emmenée par un âne, cerneaux de noix et graines de navettes. La pâte obtenue est ensuite pressée pour en faire de l'huile
- Roulier débardeur	Avec un attelage à deux chevaux et un « diable », sort les troncs de chêne de la forêt et les amène en bordure de route. Sur la coupe, il prend le bois de chauffage et le livre chez les particuliers

## Lieux d'habitation de la famille Frébault-Martin-Michel à Crux-la-Ville et à Saint-Saulge

### A Crux-la-Ville



Bourg de Crux-la-Ville - extrait du cadastre

- X : maison Martin-Frébault-Michel  
Chapellerie et Café du Nord

- Y : atelier de couture de Marie-Jeanne Martin  
(enseigne 'Hérault' de la carte postale ci-dessous)



De gauche à droite :

- la croix de fer forgé, remplacée par le monument aux morts 14-18, inauguré en 1922
- le petit logement atelier de couture de ma mère
- le café tabac Bonnot
- la boucherie Péchin

(légende de Raymond Frébault)

Crux-la-Ville – Place de l'église (Y)



*St. Franchy 18 Mai 1915*



Sur ces deux cartes postales, on voit au début de la rue des Ecoles coté gauche (dans l'axe du Monument aux Morts), la maison "Martin-Frébault-Michel" avec au rez-de-chaussée la Chapellerie et le Café du Nord. La photo du haut date d'avant 1915, la photo du bas a été prise après 1930, date à laquelle l'électricité est arrivée à Crux



Extrait de la carte postale précédente :  
on distingue relativement bien  
« CHAPELLERIE » sur le bandeau au  
dessus de la 1<sup>ère</sup> porte



La Chapellerie est située à côté du Café du Nord (1918)



Devant le Café de ma grand-mère à Crux-la-Ville (ma maison natale, 1<sup>er</sup> étage à g.)

Mariage Champeau ? (*ce mariage eut lieu le 14 dec 1907*)

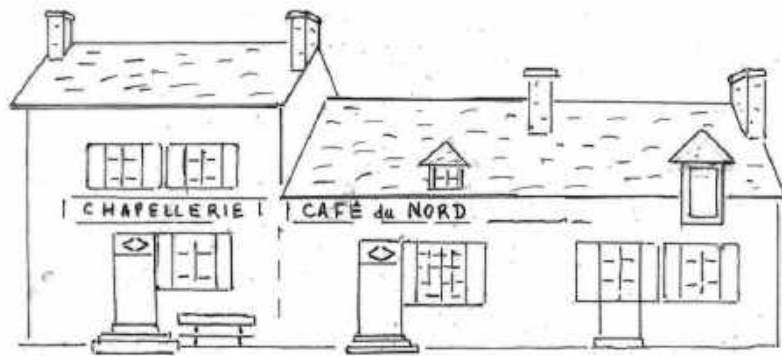
- 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> à droite mon cousin Montaron et sa femme
- ma mère demoiselle d'honneur ?
- mon futur père 3<sup>ième</sup> debout au 2<sup>e</sup> rang de g. à d.
- Tante Roy 5<sup>ième</sup> debout au 2<sup>e</sup> rang de d. à g.

(*Collection familiale, légende de Raymond Frébault*)



Devant le Café de la g<sup>d</sup> mère. Assis de g. à d. 3<sup>e</sup> ma mère, 5<sup>e</sup> oncle Paul, 6<sup>e</sup> g<sup>d</sup> mère  
(Collection familiale : légende de Raymond Frébault)

La façade de la  
maison Martin-  
Frébault-Michel telle  
qu'elle pouvait être  
vers 1915 (croquis  
J.F.)



La maison Martin-  
Frébault-Michel telle  
qu'elle était en 1985  
(Photo R. Reiner)



**Recensements couvrant la période de présence des Familles Martin, Frébault et Michel  
à Crux-la-Ville  
(Recherche de Michel Pillon)**

année	bâtiment : 1 + 1 portes		bâtiment : 1 + 2 portes			instituteur	boulangier
1896	Bouton Eugène (veuf) aubergiste		Maillery Pierre 1819-1897	Martin Paul & Caroline Adam aubergiste	Michel Remy et Michel Antoine	Gagnard Louis & Marie Mathieu instituteur	Roy Léonard & Marie Martin
1901	Bouton Eugène (veuf) aubergiste		Martin Paul & Caroline Adam aubergiste	Bernard Jeanne vve Brunet journalière	Michel Remy marchand	Ville Jean instituteur	Roy Léonard & Marie Martin
1906	Herauld Léger & Nathalie Bouton aubergiste (8 personnes)		Martin Paul aubergiste Adam Caroline Martin Marie-Jeanne Martin Paul Martin Fernande		Michel Remy Michel Antoine (*)	Journot Pierre instituteur	Roy Léonard & Marie Martin
1911	Jacques Henri aubergiste & Jeanne Trameçon	Beranger Charles boucher	Martin Caroline cafetière et Martin Marie-Jeanne couturière		Michel Remy	Perrier Jean instituteur	Roy Léonard & Marie Martin
1921	Bonnot Renaut receveur buraliste & Elisabeth Joly	Septier Emile boucher	Frebault Marie-Jeanne et Raymond Frebault	Martin Caroline (vve Paul Martin) débitante et Marie Fernande	Michel Antoine nég. en tissus et Alfred Rémy tailleur	Commeau Sylvain instituteur	Roy Paul & Marguerite Jouanin
1926	Bonnot Renaut receveur buraliste & Elisabeth Joly hotelière	Septier Emile boucher	Martin Caroline cafetière (seule)	Michel Antoine, Marie-Jeanne Martin, Raymond Frebault		Guérin Louis instituteur	Roy Paul & Marguerite Jouanin
1931	Millerand François	Septier Emile boucher	Michel Antoine & Marie-Jeanne Raymond, Caroline	vide		Guérin Louis instituteur	Roy Paul & Marguerite Jouanin
1936	Millerand François	Septier Emile boucher	vide	vide	vide	André Paul instituteur	Roy Paul & Marguerite Jouanin



(\*) Extrait de la page 6 du recensement de Crux-la-Ville de 1906 (AD58)



## A Saint-Saulge

Antoine Michel et Marie-Jeanne Martin se marient en 1925, puis s'installent en 1931 rue Marceau à St-Saulge, avec la grand-mère Caroline Adam et Raymond Frébault



Antoine Michel épouse Marie-Jeanne Martin en 1925



Magasin de tissus-confecteurs d'Antoine Michel rue Marceau à Saint-Saulge en 1934. Raymond, sa mère et son cousin Paulo, fils de la Naine

Raymond et son «parrain» Antoine Michel 1938

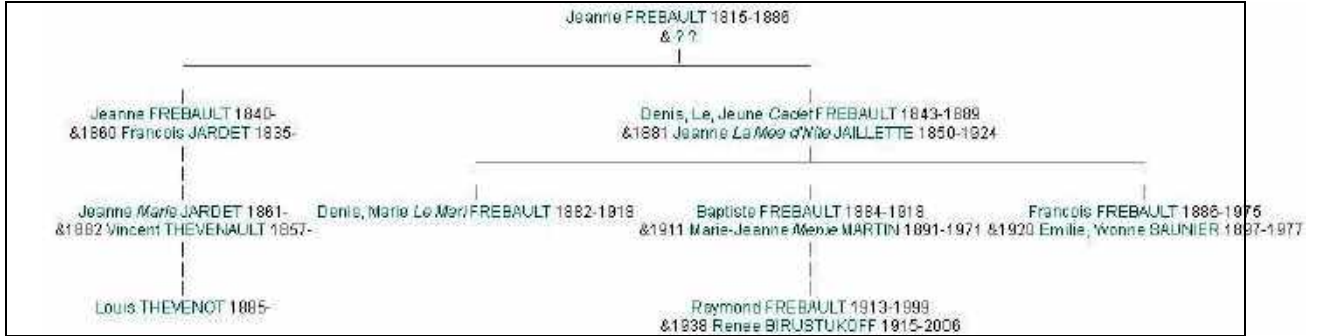


Marie-Jeanne dans sa cuisine à Saint-Saulge 1936

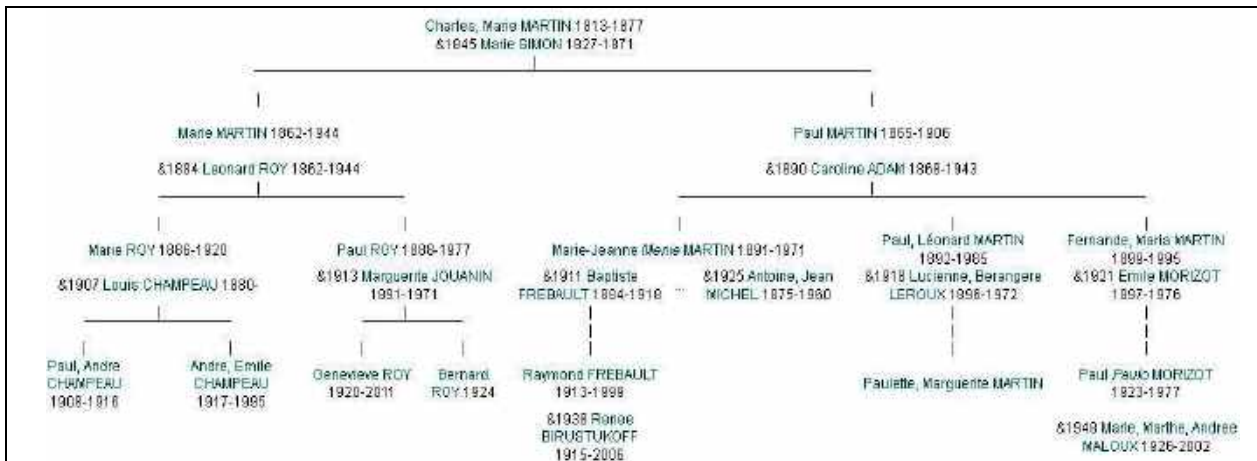


## Parentés

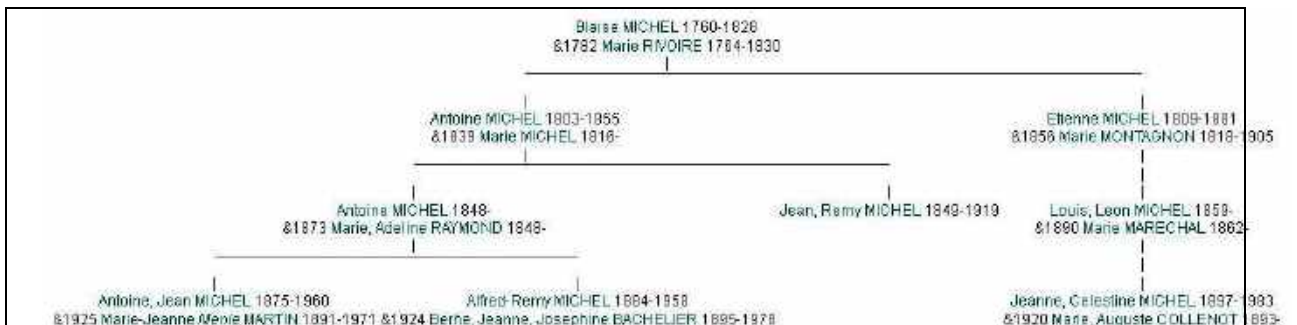
### Descendance simplifiée de Jeanne Frébault (arrière grand-mère paternelle de Raymond Frébault)



### Descendance simplifiée de Charles Martin et Marie Simon (arrière Grands-parents maternels de Raymond Frébault)



### La descendance simplifiée de Blaise Michel et Marie Rivoire (belle-famille de Raymond Frébault)



## Traces de Baptiste Frébault à Crux-la-Ville

Le nom de Baptiste Frébault est gravé sur une des plaques du monument aux morts devant l'église. Il est aussi inscrit sur le magnifique mémorial réalisé dans l'église en 1919 par Paul Renard, curé de Saint-Franchy, sculpteur et peintre sur toile (photos M Geoffroy, B Duquesne)



Curieusement, sur le mémorial, le prénom « Baptiste » a été transformé en « J-B » (comme « Jean-Baptiste »). Erreur ou volonté de l'abbé Corbier, alors curé à Crux ?



Lors des préparatifs de l'inauguration du monument aux morts en 1922, on reconnaît de gauche à droite :  
Andrée, Fernande et Joseph, enfants du sabotier Paul Lefloch,  
madame Commeau, directrice de l'école de filles,  
Marie-Jeanne Martin et son fils Raymond Frébault,  
et madame Roblin, adjointe de madame Commeau  
(photo S Commeau)



## 13 juin - 29 juin 1940 : De Saint-Mihiel à Pouy-de-Touges: un repli stratégique

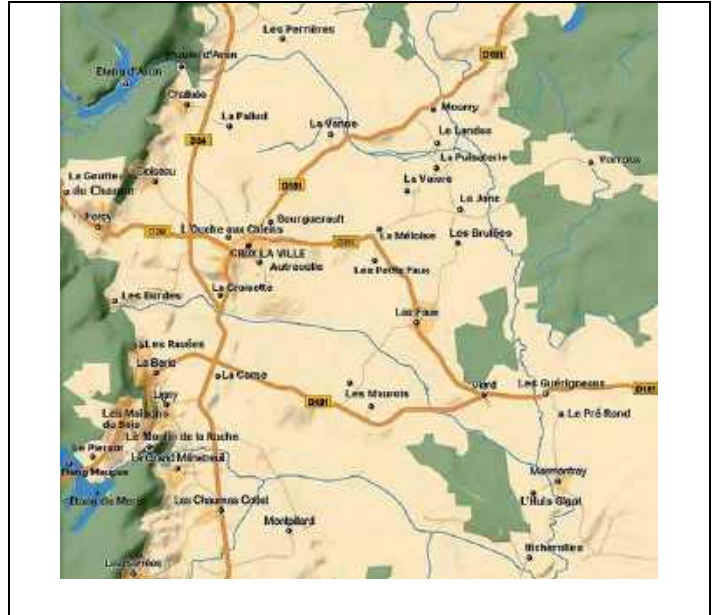


A Saint-Mihiel	(Meuse)	
B Vaucouleurs	(Meuse)	038
C Chatillon sur seine	(Côte d'or)	144
D Montsauche	(Nièvre)	106
E Neuville-les-Decize	(Nièvre)	093
F Saint-Loup	(Creuse)	137
G Saint-Léonard de Noblat	(Haute-Vienne)	092
H Bouillac	(Dordogne)	167
Houeillès	(Lot et Garonne)	119
I Campagne d'Armagnac	(Gers)	047
J Pouy-de-Touges	(Haute-Garonne)	047
TOTAL		990 km

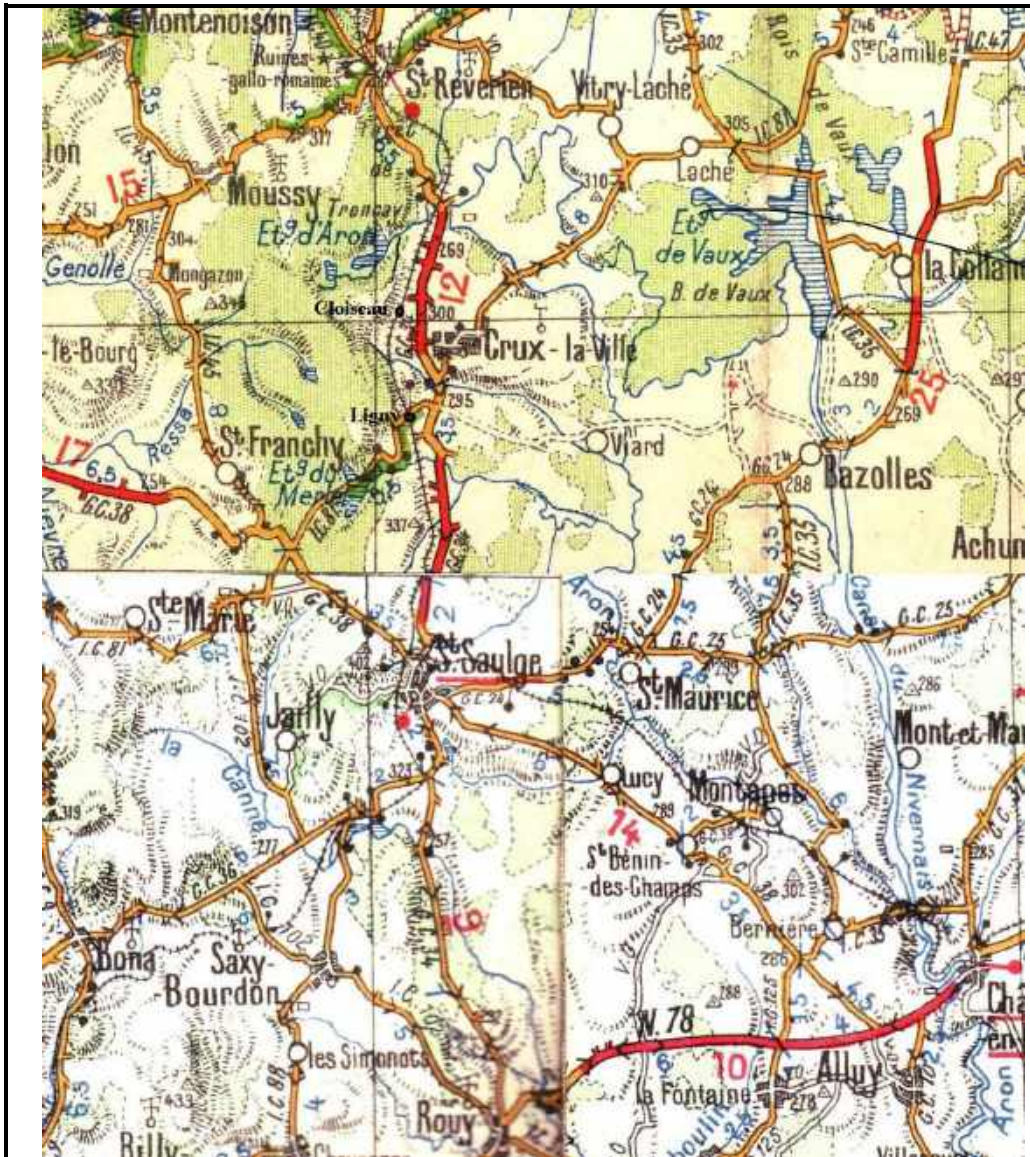
## Cartes



Varzy, Corbigny, Saint-Saulge



Crux-la-ville et ses principaux hameaux  
(Source : site de la commune)



Extrait des cartes Michelin n° 20 et n° 24 des années 1930

*On remarque la ligne du tacot Nevers-Corbigny avec les deux gares de Crux (Cloiseau et Ligny), et l'embranchement de Saint-Saulge avec la ligne Saint-Saulge-Tannay.*